BnF Gallica

Les Enfants sans soucis, roman de moeurs, par E. Deligny

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Deligny, Eugène (1816-1881). Les Enfants sans soucis, roman de moeurs, par E. Deligny. 1843.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

INVENTAIRE
Y2 26467

CABINET

DE

LECTURE

DE

RENAUDIN,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE PORTE-BOURGOGNE. N. 329,

A Stenay. (Meuse.)

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE RENAUDIN.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LES
ENFANTS SANS SOUCIS.

LES

ENFANTS SANS SOUCIS,

ROMAN DE MOEURS,

PAR

E. Deligny.



DEUXIÈME VOLUME.

PARIS,

HYPPOLITE SOUVERAIN, Éditeur, Rue des Beaux-Arts, 5.

Y2

—

1843.

Stenay, Imprimerie de Renaudin.

I.

LES ENFANTS SANS SOUCIS.

LA PEINE DU TALION.

Nous sommes encore dans l'imprimerie de M. Magland. Tout le monde n'a pas vu un atelier de compositeurs, je pense donc qu'il est utile d'en faire une légère description.

Figurez-vous une longue salle dans la-

quelle sont rangées en file des grandes tables, que l'on nomme des *casses*. Elles ont la forme et la hauteur des bureaux sur lesquels on écrit debout; la tablette est inclinée comme celle d'un pupitre et couverte de petits compartiments appelés cassetins[1], contenant chacun une lettre de l'alphabet ou un signe de ponctuation. Les caractères sont moulés en plomb et se placent conformément au texte, que le compositeur nomme *copie*, dans un instrument en fer dit *composteur*.

Il ne faut pas confondre le compositeur avec l'imprimeur; le compositeur a toujours reçu une certaine instruction, il est souvent lettré; il y a en même qui sont bacheliers-ès-lettres; l'imprimeur est un homme de peine, qui fait mouvoir la presse avec plus ou moins d'habileté, mais dont le travail est complétement manuel; celui du compositeur exige, au contraire, non pas une grande érudition, mais beaucoup d'in-

telligence. Le compositeur porte ordinairement dans l'atelier, une blouse et un bonnet grec; l'imprimeur ou le pressier, a un signe très-caractérisque, il est toujours coiffé d'un bonnet de papier, qu'il fait lui-même avec une merveilleuse habileté, au grand désespoir des fabricants de casquettes. Ces détails nous paraissent suffisants pour l'intelligence de notre récit que nous allons continuer s'il ne vous ennuie pas trop.

— M. Dubier n'est pas dans son cabinet... Est-ce qu'il est sorti? dit d'un air soucieux, un homme gros, court et essoufflé, en s'adressant à un ouvrier qui travaillait tout seul dans l'immense atelier des compositeurs de l'imprimerie de M. Magland.

— Il vient de partir à l'instant même pour déjeûner, répondit l'ouvrier quittant son ouvrage et se retournant afin de voir le personnage qui lui adressait la parole.

Lorsque ces deux personnages se trouvè-

rent face à face, ils s'écrièrent en même temps :

— Trabouilleau !

— Flombé !

Puis ils se regardèrent en silence, non pas avec joie, comme deux amis que le hasard rassemble, après une longue séparation, mais en fronçant le sourcil, comme deux ennemis qui se rencontrent.

Ils étaient bien changés l'un et l'autre.

Trabouilleau n'avait plus ces joues cramoisies, cet air de prospérité et d'importance que nous lui avons connu. Il était toujours gros, mais son ventre était triste, son visage jaune, abattu, enfin, son obésité était lugubre des pieds à la tête.

Les yeux de Flombé avaient perdu leur expression joyeuse, insouciante; ils brillaient d'un feu sombre; son front était ridé, ses cheveux commençaient à grisonner; il était vieilli de dix ans.

— Depuis quand êtes-vous employé dans cette maison? demanda Trabouilleau.

— Depuis quelques minutes seulement, répondit Isidore, j'arrive de Lyon... il y a une demi-heure que la diligence Lafitte et Caillard m'a déposé dans la grande ville.

— Et c'est à l'atelier que vous fêtez votre retour à Paris?

— Vous auriez trouvé plus convenable que je le fêtasse chez vous, aux Enfants sans soucis?

— Non pas! s'écria Trabouilleau avec colère. Je ne tiens plus cet établissement, je l'ai vendu.

— Vous venez sans doute relancer un ancien débiteur qui a laissé une note en arrière?

— Non.

— Alors quelle diable d'affaire vous amène ici? Seriez-vous devenu homme de lettres? Feriez-vous imprimer?

— Hélas! non, j'imprime. Cet établisse-

ment m'appartient depuis deux jours, répondit Trabouilleau en poussant un gros soupir et en jetant un regard désolé sur la longue file de casses qui formaient une partie de sa propriété.

— Vous êtes imprimeur! ah! vous plaisantez! dit Isidore.

— Je ne plaisante pas. Je suis le chef de cette maison... c'est pourquoi je serais infiniment flatté de vous voir ailleurs que chez moi. Vous êtes un bout en train, vous exciterez mes ouvriers à la débauche.

— Oh! non, au contraire... Je suis bien changé.

— Vous dites cela parce que vous savez que je suis votre patron.

— Lisez cette lettre que M. Dubier votre prote m'a écrite; elle vous convaincra de la vérité de mes paroles.

Trabouilleau déploya la lettre que lui tendait Isidore et lut ce qui suit:

« Mon cher Isidore,

» J'ai mis à la caisse d'épargne les derniers cinq cents francs que tu m'as envoyé.

— Vous mettez à la caisse d'épargnes? s'écria Trabouilleau, au comble de la surprise. Ah! je n'en reviens pas!

— De la caisse d'épargnes?

— Non, de mon étonnement.

— C'est moins loin, dit Isidore en souriant.

L'ancien restaurateur continua sa lecture :

» M. Magland s'est complétement ruiné en jouant, en se livrant à toutes sortes de folies. Sa pénurie l'empêche de faire exactement la paie. Tu sais ce qui arrive quand on ne paie pas exactement. Nous n'avons que des mauvais ouvriers, des bambocheurs qui sont enchantés d'avoir un prétexte pour ne pas se gêner. Aussi les travaux sont tous en retard et la maison se discrédite chaque jour de plus en plus. Reviens parmi nous,

cède à ma prière, je n'ai d'espoir qu'en toi. En te voyant tel que tu es maintenant, sobre, laborieux, économe, nos ouvriers seront peut-être séduits par ton bon exemple, ils voudront peut-être t'imiter pour le bien, de même que jadis ils t'imitaient pour le mal. Aide-moi à sauver l'honneur de la maison dans laquelle tu as fait ton apprentissage sous mes ordres. »

— C'est très-bien, mon cher, je vous félicite, dit Trabouilleau. Et il ajouta après avoir regardé le ciel, et passé sa main sur son front :

— Oh! si j'avais lu cette lettre il y a trois mois, je ne me serais pas laissé entortiller par mon cousin Magland, car il est mon cousin ce gueux-là. Jadis, il me méprisait, il ne me parlait pas, quand il me rencontrait dans la rue. Pourquoi a-t-il changé de conduite à mon égard?

Il est venu me voir un matin et il m'a dit : mon cher cousin, votre père et le mien

se détestaient, ils avaient peut-être des raisons pour cela, mais nous n'en avons pas, nous, pour nous haïr, soyons donc amis. Puis il m'a invité à dîner, il m'a entouré de soins, de prévenances. Quinze jours après, il m'a dit : Vous avez gagné deux cent cinquante mille francs en vendant de la sauce, des contre-danses et du vin blanc, commerce peu convenable. J'ai de l'amitié, beaucoup d'amitié pour vous, et je veux vous réhabiliter dans l'opinion publique. J'ai découvert un procédé admirable, prodigieux, infaillible. pour imprimer cent fois plus vite, cent fois mieux et à cent fois meilleur marché que tous mes confrères.

Alors il m'a expliqué son procédé ; j'avoue que je ne l'ai pas compris, mais que je l'ai trouvé fort beau.

— Vous concevez, m'a dit ce scélérat de Magland, qu'on peut gagner avec cela deux millions au moins. Mais il faut une première mise de fonds pour organiser ce nou-

veau genre de travail. Mes propres capitaux sont insuffisants, aidez-moi, et vous partagez ma gloire, vous quintuplez votre fortune; la librairie tombe à vos genoux, la littérature toute entière vous tresse des couronnes, le gouvernement vous décore... Ça m'allait d'être décoré... le diable de ruban rouge... tout le monde s'en moque, mais tout le monde désire le voir à sa boutonnière. Enfin, la décoration promise m'a fasciné, j'ai lâché mes espèces, triple dindon!...

Plus tard, quand j'ai connu l'horrible vérité, j'ai voulu arrêter les frais, mais il n'était plus temps; ma fortune était prise dans un engrenage, il fallait qu'elle y passât toute entière. Pour éviter de perdre ce que j'avais avancé, j'ai avancé de nouveau, puis enfin, de fil en aiguille, je me suis décidé, avant hier, à payer toutes les dettes et à prendre l'établissement... de sorte que j'imprime, malgré moi, sans vocation

aucune, mais j'imprime, et mon brevet me coûte bien cher !... J'ai été bien bête, ajouta l'infortuné Trabouilleau, après un moment de silence, en essuyant deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues, j'ai été bien bête... la vanité m'a perdu.

— Moi aussi, dit Isidore d'une voix caverneuse.

— Vous avez eu des malheurs comme moi ? demanda Trabouilleau avec compassion.

— Oh ! répliqua Flombé d'un air dédaigneux, vos malheurs seraient insignifiants si on les comparait avec les miens.

— Saperlotte ! que vous est-il donc arrivé ?

— Il y a quatre ans, dans votre exécrable gargotte, j'ai commis une faute dont je me repentirai éternellement... Avant de mourir, mon pauvre père, éclairé sans doute par un rayon du ciel, avait deviné ce qui devait faire le bonheur de toute ma vie,

et il avait pris soin de l'assurer. Eh bien! ce bonheur, je l'ai follement sacrifié, je l'ai donné à un autre afin de pouvoir contenter ma vanité stupide. Le regret est venu plus tard, mais il n'était plus temps... Vous ne savez pas ce que c'est que le regret, vous ne savez pas ce que c'est que la jalousie... J'ai épuisé tous les moyens pour me guérir... vains efforts!... Je reviens à Paris parce que j'ai besoin de la revoir, parce que je l'aime toujours, je l'aime à en devenir fou, je...

— Dieu me pardonne, s'écria Trabouilleau indigné, c'est une peine de cœur qu'il me chante là. Et je l'écoute, comme un gobe mouches... Vous avez le toupet de soutenir que vous êtes plus malheureux que moi qui perds tous mes capitaux! allons donc!

— Cet homme n'a pas de cœur, il est desséché par l'argent, pensa Flombé.

Il n'avait pu résister au besoin d'épan-

cher sa douleur ; mais quand il vit qu'elle n'excitait aucun intérêt, il fut furieux d'avoir trahi son secret, et s'écria en ricanant :

— J'ai plaisanté, j'ai inventé cette rocambole d'amour dans l'unique intérêt de la philosophie, afin d'amener la réponse que vous m'avez faite.

— Travaillez donc! dit le gros homme avec colère, travaillez donc! ça sera plus spirituel.

Puis tirant sa montre, il sécria :

— Dix heures deux minutes et demie... le laps de temps accordé pour le déjeûner est expiré, et ces misérables ouvriers ne viennent pas! Hier et ce matin, il n'y en avait qu'un seul à l'atelier... les autres ont fait le lundi... voudraient-ils faire encore le mardi, les lâches! Oh! les nôceurs, quelle engeance! quelle lèpre! c'est la ruine d'un établissement, c'est...

— Autrefois vous les approuviez fort, interrompit Flombé.

— Travaillez donc, au lieu de bavarder, dit Trabouilleau.

Isidore poursuivit d'un ton railleur :

— M. Magland est aussi un noceur dans son genre, il a dévoré son avoir en courant les femmes, les bals et festins. Vous êtes ruiné par ce qui vous a enrichi, la sainte nôce, comme vous disiez autrefois... Vous subissez la peine du talion... c'est justice.

— Voilà comment vous me consolez ! hurla l'ancien restaurateur, dans le paroxisme de la colère. Ah ! vous n'avez pas de cœur! Vous êtes desséché par l'amour... Et Dubier qui n'arrive point ! ajouta-t-il en marchant à grands pas. Il faut absolument que je lui parle... Je cours chez lui !

Il sortit et quand il fut dans l'atelier du rez-de-chaussée, il dit en voyant toutes les presses immobiles :

— Pas un seul imprimeur... quelle maison! quelle maison! Ah! les nôceurs!.....

Et il s'élança dans la rue, car le sang lui montait à la tête. L'infortuné gros homme avait des éblouissements.

— Le misérable ose dire qu'il est plus malheureux que moi, s'écria Flombé quand il fut seul.

Il n'avait pas été voir Clémence en descendant de voiture, parce qu'il avait pensé que Naudet serait près d'elle. Il savait qu'Adrien avait l'habitude de rentrer chez lui pour déjeûner et pour dîner.

— Il est dix heures cinq minutes, pensa-t-il, je la trouverai seule. La lettre que je lui ai écrite l'empêchera de me chanter les louanges de son mari... En ne voyant jamais cet homme, en n'entendant jamais parler de lui, j'espère que je parviendrai à l'oublier et que je ne serai plus jaloux.

Au moment où il faisait cette dernière

réflexion, la porte s'ouvrit et Naudet entra dans l'atelier.

— Grand Dieu! c'est lui! s'écria Flombé en laissant tomber sa redingote qu'il tenait à la main.

— Isidore! dit Adrien, en s'avançant tout joyeux vers celui qu'il croyait son ami.

— Est-ce que vous travaillez ici? demanda Flombé avec stupeur.

— Oui, depuis près de trois mois... Oh! merci, mon Dieu! J'ai enfin un bon camarade, un défenseur.

— Maudite soit la fatalité qui nous rapproche, murmura Isidore.

— Décidément, j'ai le malheur de vous déplaire... Vous refusez de serrer ma main?

Après un moment de silence, Flombé dit avec un sourire forcé :

— Ne faites pas attention... il y a des jours où j'ai l'humeur cocasse... Pourquoi avez-vous quitté M. Radot, votre ancien patron?

— Je ne l'ai pas quitté, il est mort.

Naudet expliqua comment il était entré dans l'imprimerie Magland.

— On m'y rend bien malheureux, dit-il, les camarades sont méchants; ils se moquent de moi sans cesse, parce que j'ai de la religion, parce que je n'ai pas leurs vices, parce que je ne vais pas au café... — Enfin, tout ce qui me valait des éloges chez M. Radot, me vaut ici des quolibets, de plates railleries.

— Et cela vous fait souffrir? dit Flombé en souriant avec une joie féroce.

— Oui, c'est affreux d'être continuellement tourné en ridicule... Il y a des moments où ma tête s'égare... Je voulais m'en aller, mais le prote m'a retenu... Je suis resté pour lui plaire... c'est un si brave homme!... Si je n'avais pas ma femme, je serais bien à plaindre. Le soir, j'oublie près d'elle les ennuis de la journée... Elle est si bonne! elle m'aime tant!

— Oui, oui, je sais, interrompit bruta-

talement Flombé. L'ouvrage presse, travaillons. Et il murmura en se dirigeant vers sa casse :

— Il allait entamer la gamme de ses mamours.

Naudet s'approcha de lui, en disant :

— Vous ne m'avez pas demandé des nouvelles de Clémence... c'est mal !... Elle pense si souvent à vous!

Isidore revint aussitôt près de Naudet, et s'écria d'une voix émue :

— Elle pense souvent à moi... bien vrai?

— Tout-à-l'heure encore, en déjeûnant, elle me disait : Quand donc Isidore arrivera-t-il? il a changé de résolution ; il restera à Lyon.

— Pauvre Clémence! balbutia Flombé les larmes aux yeux. Elle a donc besoin de me voir ! Je lui manque donc?

Et serrant avec effusion la main de Naudet, il ajouta :

— Qu'a-t-elle dit encore? n'oublie rien, petit, répéte-moi ses moindres paroles.

— Elle n'a rien dit de plus. J'ai changé cette conversation qui la rendait triste. Je lui ai parlé de mon amour, elle oublie tout quand je lui parle de mon amour, car...

— Eh! vous me l'avez déjà répété cent fois, vous rabachez toujours la même chose, s'écria Flombé d'une voix furieuse, en frappant du pied si fort, que le parquet se brisa. Puis il se coucha sur sa casse, la tête cachée dans ses mains et murmura :

— Oh! que je hais cet homme!

— Comme son caractère s'est aigri! pensa Naudet épouvanté.

Il entendit de bruyants éclats de rire et des voix confuses dans l'escalier.

— Voici les autres, dit-il amèrement, mon martyre va commencer.

Le pauvre jeune homme tremblait, une sueur froide couvrait son front. Son émo-

tion était plutôt causée par la colère que par la frayeur. Néanmoins, il se mit à travailler.

II.

LA VICTIME DE L'ATELIER.

Dès qu'ils furent entrés dans l'atelier, les ouvriers s'avancèrent tous vers Naudet et, après l'avoir salué profondément, jusqu'à terre, avec un respect bouffon, l'un deux prit la parole en ces termes :

— Les camarades m'ont chargé de de-

mander à monsieur le chevalier du cierge s'il s'est bien amusé dimanche, s'il a eu une jolie grand'messe, un sermon bien long et de bonnes petites vêpres, et si lundi il s'est bien exterminé à travailler ?

Naudet contint sa colère et répondit d'une voix saccadée :

— Et messieurs les bambocheurs se sont-ils bien vautrés dans la débauche, dans la fange ?

De quoi! nous rispostons! s'écrièrent tous les ouvriers en riant, et en entourant Adrien. Pas mal ! ah ! bravo ! ah ! délirant !

Pendant ce temps-là, Guimbarde et Mathieu ouvraient la porte de l'atelier.

— Vouloir croupir sur sa casse un mardi, disait Mathieu d'un air indigné, c'est de la démence. Tiens, tu tournes au colimaçon.

— Mon petit, il ne me reste que quatre mille francs de l'héritage de ma mère, répondit Guimbarde.

— Voyons, laissez-moi tranquille à la *fin* ! s'écria Naudet furieux, en repoussant violemment les ouvriers qui continuaient à le tourmenter.

— Oh ! oui, mes chers collègues, dit Barnabé d'un air patelin, laissez-le tranquille, ne le dérangez pas, vous lui procureriez du désagrément dans ses foyers domestiques, dans ses penates, dans ses *vieux lards*, comme disaient les romains. Sa petite femme ne se mouche pas du coude, voyez-vous, elle le conduit à grandes guides, et aux moindre accès de paresse, elle le corrige d'amitié, avec un fouet de poste, qu'elle a acheté le lendemain de ses nôces.

— C'est trop niais pour que je réponde, dit Naudet en haussant les épaules.

— J'ai obtenu de nouveau renseignements sur son compte, poursuivit Guimbarde. Ah ! qu'il est bien dressé, mes amis, il éclipse tous les chevaux du cirque olympique. Il berce, porte et emmaillote les mar-

mots, il cire les chaussures, range, balaye, cire l'appartement, et... oh ! vous ne le croiriez jamais, si je ne vous donnais ma parole d'honneur que c'est l'exacte vérité, il fait le lit... Oh ! mais il le fait dans la perfection ; sa portière qui m'a donné tous ces détails, en est dans l'admiration. C'est un petit homme de ménage bien précieux, je vous en réponds.

— Il fait le lit ! dirent en chœur tous les ouvriers, en frappant leurs mains l'une contre l'autre, d'un air ébahi.

— Eh bien ! oui, c'est vrai, je fais le lit, reprit résolument Naudet, les regardant en face, je fais le lit... après?... Quel mal y a-t-il à cela? Je suis plus fort que ma femme, pourquoi ne lui éviterais-je pas un ouvrage pénible?

Toute la bande s'écria, en riant plus fort que jamais :

— Ah ! qu'il est *jouli !*

— Il a plus de vertu que le prix Monthyon lui-même, dit Mathieu.

— C'est un nègre blanc, reprit Barnabé. Et s'adressant à Naudet, il ajouta :

— Grand Nicodème, il faut mener le sexe, et non pas se laisser mener par lui ; il faut le traiter comme je le traite, moi le lion des lions, comme j'ai traité Roselba, Pamela, Fiorella, Anita, Cora, Rosita, Elisa, et cent autres en a, en e, en i, en o et en u. Mais celle que j'avais le mieux apprivoisée, c'est la Joséphine Mirabelle. Je peux me flatter de lui en avoir fait voir de toutes les couleurs, depuis les grises jusqu'au coclico inclusivement. Quand on agit autrement avec les femmes, on perd sa dignité d'homme, on se place à dix-sept degrés au-dessous du pruneau ; on s'avilit, quoi !

— Je me trouve plus estimable que vous tous, répondit froidement Naudet.

— Je le trouve tellement estimable, re-

prit Barnabé, que moi Guimbarde, premier du nom, roi de la nôce, à tous présents salut, j'ajoute au titre de chevalier du cierge dont je l'ai déjà décoré, ceux de comte du plumeau, marquis du balai, général en chef de tous les *casques à mêches*.

— Vive le général en chef de tous les casques à mêches, crièrent tous les ouvriers en jetant leur bonnet en l'air.

— Qu'est-ce qui est content? dit Guimbarde, d'un air goguenard, en se plaçant en face de Naudet. C'est vous, *glos* coquin.

Adrien jeta à Flombé un regard suppliant, pour implorer sa défense, mais il fut découragé en voyant qu'il partageait la joie de tous les ouvriers.

Guimbarde suivit les yeux de Naudet et s'écria :

— Zidore!

Personne n'avait encore remarqué l'ancien grand vainqueur. Mais dès qu'ils surent qu'il était dans l'atelier, tous les ou-

vriers, excepté Guimbarde et Mathieu, s'élancèrent vers lui, en disant :

— Oh ! Zidore, une demi-tasse, vieux ? un petit verre ?

Flombé reçut fort mal *les politesses qu'on lui faisait ;* il répondit brutalement :

— Quand je suis à l'atelier, je travaille. . garez-vous, tas de couleuvres, ou sinon !... Vous me connaissez...

Les ouvriers s'éloignèrent aussitôt en murmurant :

— Il paraît qu'il n'est pas dans *ses bonnes.* Et ils revinrent près de Naudet, pour recommencer leurs plaisanteries ; mais Adrien suivit l'exemple de Flombé, car il avait compris que la douceur, la résignation, ne désarmeraient jamais ses ennemis, et qu'il était urgent de faire une démonstration énergique, de menacer, comme Isidore avait menacé.

Il s'écria donc :

— Je veux aussi travailler en repos, je le

veux, entendez-vous ? Malheur à celui qui me tourmentera maintenant !

— Nous nous révoltons contre papa, dit Guimbarde. Ce manque de respect est impardonnable; vous ne serez pas couronné *rosière*.

— Il ne sera pas couronné rosière, répéta toute la bande.

— Vous êtes tous des lâches, reprit Naudet en levant la tête avec fierté et en croisant ses bras sur sa poitrine. Vous êtes tous des lâches; vous vous liguez contre un homme seul. Vous êtes aussi vils que vous êtes sots.

— Il rage, il monte à l'échelle, cria Barnabé.

Monter à l'échelle veut dire se mettre en colère.

Adrien s'élança sur lui pour le frapper, mais il fut arrêté par tous les ouvriers qui l'entourèrent en dansant et en chantant :

— Monsieur monte à sa tour, mironton, mironton, mirontaine.

— Lâches! répéta Naudet, lâches! Et il rompit violemment le cercle qui l'enveloppait, et entra dans le cabinet du prote pour prendre de la copie.

Les ouvriers reprirent le chœur :

— Monsieur monte à sa tour, mironton, mironton, mirontaine. Ils cessèrent de chanter lorsqu'il virent paraître l'énorme Trabouilleau sur le seuil de la porte.

— Tiens! le père la ratatouille, dit Guimbarde.

Une acclamation générale suivit ces paroles, et on s'élança au-devant de l'ancien restaurateur, en gambadant et en riant.

— Du respect, messieurs, beaucoup de respect, s'écria Trabouilleau indigné. Je suis votre chef, cette imprimerie m'appartient.

— Ah! bah! Pas possible! Quelle farce! dirent les ouvriers d'un air surpris.

— C'est positif, reprit le nouveau patron, je suis votre chef, et j'entends que l'on me respecte. Je vous paierai exactement, moi, sans aucun retard, et je chasserai, notez bien ceci, je chasserai les flaneurs qui perdront du temps. Vous êtes prévenus... Allons, chacun a son poste.

Les ouvriers se placèrent en chuchotant, chacun devant sa casse.

Trabouilleau s'approcha de Flombé, et lui dit à voix basse :

— J'en aurai la jaunisse, mon ami, bien sûr, j'en aurai la jaunisse. Tous les malheurs à la fois... Dubier s'est donné une entorse... Il assure que vous pouvez le remplacer; acceptez donc les fonctions de prote.

— Non, je ne resterai pas ici, répondit Isidore.

— Mais, mon bon ami, surveillez au moins l'atelier jusqu'à ce que j'ai trouvé un prote... Ayez pitié de moi, mon cher ami.

Dubier vient de me remettre cet horrible traité dans lequel il est stipulé que si l'ouvrage que l'on exécute en ce moment n'est point terminé ce soir, l'imprimeur paiera un dédit de six mille francs... l'imprimeur c'est moi maintenant, puisque je continue les affaires de Magland... Songez-y, mon bon ami, les ouvriers ne marcheront pas, sans un surveillant, et je ne peux pas les surveiller moi-même, il faut que j'aille à l'assemblée des créanciers, pour terminer définitivement avec eux... On m'attend, je suis en retard... Je perds la tête, mon cher garçon... Je deviendrai fou... Je compte sur votre excellent cœur... Vous allez vous rendre tout de suite chez Dubier pour vous entendre avec lui relativement à la besogne... Habillez-vous... Moi, je vais tâcher de prendre ces gredins-là par les sentiments.

Et s'adressant aux ouvriers, il prononça ce discours d'un ton prodigieusement pathétique :

— Mes enfants, mes chers enfants, je vous appelle ainsi parce que maintenant, je me regarde comme votre père... Ecoutez mes conseils, ils partent du fond de mon cœur... D'abord, renoncez à la débauche, elle causerait votre ruine, elle finirait par vous conduire à l'échafaud, oui à l'échafaud, cela s'est vu, cela se voit tous les jours. La débauche, voyez-vous, est à la fois pleine de charmes et de calamités; elle vous réjouit un moment, mais elle mine votre bourse et votre santé... Imitez Flombé; il est maintenant le modèle des bons ouvriers. Sa conduite honorable m'a décidé à le nommer mon prote, à lui confier la direction des travaux de mon établissement. Imitez-le, mes enfants, et vous arriverez comme lui à des postes éminents. Mettez, comme lui, à la caisse d'épargnes pour soutenir vos vieux jours... Travaillez avec acharnement, avec fureur, aujourd'hui surtout, mes enfants, car si votre ou-

vrage n'est pas terminé ce soir, je perdrai encore six mille francs, six mille francs, mes amis, c'est un objet... Vous ne voulez pas que je les perde, non, vous ne le voulez pas, je suis fier de le dire, vous avez trop de cœur, trop de générosité pour cela.

— Oh! soyez tranquille, monsieur Trabouilleau, soyez tranquille, dirent tous les ouvriers.

Et ils pensèrent :

— Autrefois, il prêchait dans un autre genre.

— Je compte sur votre zèle, reprit l'ancien restaurateur. Et il se dirigea vers la porte, en se disant d'un air satisfait :

— Mon éloquence les a fascinés. Je parle bien, moi, quand je le veux... Si je réussis dans l'imprimerie, je deviendrai peut-être député... qui sait?

Pendant qu'il se livrait à ces réflexions consolantes, les ouvriers le suivaient des

yeux, en lui faisant le geste railleur, si usité parmi la canaille de Paris, et que l'on exécute en se frappant le derrière de la tête avec la main gauche, pendant qu'on lance le bras droit en avant, comme si l'on voulait donner un coup de poing.

— Je ferais une mauvaise action, en refusant à Dubier de lui conserver sa place, pensa Flombé. Avant d'aller chez lui, je verrai Clémence.

Il mit sa redingote et descendit rapidement l'escalier. Au moment où Isidore quittait l'atelier, Adrien sortit du cabinet du prote; il n'avait pas entendu l'allocution de M. Trabouilleau. Cette allocution, du reste, avait décidé tous les ouvriers à se mettre au travail; chacun était courbé sur sa casse, et remplissait plus ou moins vîte son composteur.

— Flombé s'est fait ermite, dit Guimbarde, il a enfin compris qu'il était impos-

sible de lutter avec un particulier de ma trempe.

Après un moment de silence, il ajouta en regardant *sa copie* :

— Quel diable de mot a-t-il fourré là? Canailles d'auteurs! ils le font exprès... Est-il permis de faire un pareil gribouillage? Je crois que ces animaux-là prennent leur chat pour secrétaire... une grenouille, une simple grenouille écrirait plus lisiblement... J'aimerais mieux déchiffrer les calembourgs que Cléopâtre a tracés sur son obélisque de Luxor... Quel stupide métier!

— C'est dégradant de se tuer le corps et l'âme à copier un tas de bêtises comme ça, répondit Mathieu en bâillant, je préférerais sculpter des noix de coco.

Il tira un jeu de piquet de sa poche, et s'appuyant sur la casse de Barnabé, il ajouta:

— En faisons-nous un cent?

— Tu gagnes toujours, répliqua Guimbarde d'un air indécis.

— Tu t'en plains, reprit Borgnon en battant les cartes, es-tu injuste! es-tu ingrat! Mais c'est ta perte continuelle au jeu qui te force à être heureux en femmes, à les séduire toutes... qu'elles sont folles de toi, ni plus ni moins que des enragées.

— Ah! si le proverbe était vrai, Joséphine consentirait enfin!... murmura Guimbarde en poussant un gros soupir.

— Tu penses encore à cette coquette de Fifine, s'écria Mathieu avec indignation, je suis sûr que tu recommences les factions...

— Non, non, je te jure que c'est fini... Oh! je ne lui pardonnerai jamais le dernier tour qu'elle m'a joué.

— J'ai dans l'idée que tu te fiches de moi et que tu y retournes encore, que tu renvoies des bouquets... si tu étais son amant, cela pourrait peut-être passer, mais tu n'es rien que son plastron, son jocrisse.

Guimbarde mit sa main sur la bouche de Mathieu en disant avec effroi :

— Tais-toi donc ! si on t'entendait, je serais déshonoré. Je te jure que c'est fini... Je ne la vois plus, je ne la verrai jamais. Et pour terminer la discussion, il prit le jeu de cartes et coupa aussitôt :

Qu'est-ce que tu dis? demanda Mathieu, après avoir donné les cartes.

— Rien, répondit Guimbarde, j'ai une ordure de jeu.

— Moi, j'ai quinte majeure, quatorze de monarques, trois as d'amour, ce qui signifie que tu me dois cinq balles (cinq francs).

— Je ne joue plus, s'écria Barnabé, jetant d'un air furieux les cartes sur sa casse.

— On va te donner ta revanche, rageur.

— C'est inutile... d'ailleurs tu n'as pas le sou.

— Qu'est-ce que ça fait, puisque tu l'as, toi, le sou, répondit effrontément Mathieu.

— C'est juste, dit Guimbarde ébranlé par la force de ce raisonnement ; mais je ne suis pas en train de *piqueter ;* j'aime mieux faire une farce à Naudet. J'en ai une bonne dans mon sac, que je rumine depuis deux jours. Parle au chevalier du cierge, occupe-le pendant que je vais disposer les batteries.

Mathieu alla près de Naudet.

Celui-ci, dès qu'il le vit s'approcher de sa casse, lui dit d'un ton ferme :

— Laissez-moi tranquille ! ma patience est à bout... Je ne souffrirai pas la moindre taquinerie.

— Je n'ai pas l'intention de vous taquiner, répondit Mathieu d'un air paternel, je veux, au contraire, vous faire des excuses au nom de tous les camarades... Nous sommes désolés de vous avoir causé du chagrin..., parole d'honneur !... j'en jure par le Trocadéro ! C'était pour rire, uniquement pour rire que nous vous avons asticoté...

Nous ne recommencerons pas... Vous avez raison d'être bon époux, bon père... mais vous tremblez trop devant votre femme... cela vous rend ridicule et c'est un tort... Je vous parle en ami, en véritable ami, voyez-vous... Votre épouse porte un peu trop les culottes; elle vous ordonne de lui remettre, chaque samedi, tout ce que vous avez gagnez dans la semaine, et vous obéissez... Elle ne vous laisse pas un liard dans votre poche pour vous gaudir, ni pour régaler les bons enfants...

— Mais ce n'est pas vrai, repondit Adrien, ma femme n'exige pas que je lui donne tout mon argent... tenez j'en ai dans ma poche.

— Alors, pourquoi ne payez-vous jamais rien?

— Parce que je n'ai pas l'habitude de boire entre mes repas.

— Oh! non, c'est parce que votre fem-

me vous gronderait... Vous avez peur d'elle... avouez-le.

— Mais non, dit Adrien avec impatience, j'ai payé ma bienvenue... Voulez-vous que je paie autre chose ?

— Certainement ! s'écria Mathieu. En route et au galop.

Il ajouta en s'adressant aux ouvriers :

— Messieurs, on a calomnié Naudet, il a de l'argent dans sa poche, et il offre de nous régaler... Vous acceptez, n'est-ce pas?

— Tiens, parbleu ! dirent tous les compositeurs. Nous ne l'appellerons plus le chevalier du cierge, puisqu'il se comporte en *déluré*.

Adrien avait cédé au doucereux langage de Mathieu, il n'avait pu résister au désir de prouver que Clémence ne lui prenait pas son argent, et que si ses habitudes le rendaient *ridicule* (ce mot l'avait piqué au vif), il ne les avait pas contractées d'après les

ordres de sa femme, mais de son plein gré.

Il se repentit d'avoir offert *de payer autre chose*, quand il vit tous ses camarades ôter leurs blouses et se disposer à sortir de l'atelier; mais il n'y avait plus moyen de reculer, car ils lui demandaient tous :

— Est-ce que vous nous avez fait une promesse de gascon?

— Non, non, répondit-il. Et il pensa :

— Imprudent! je me suis laissé entraîner. Il faut que je m'exécute; ils m'ennuieraient toute la journée... Et puis, c'est peut-être le seul moyen d'obtenir la paix.

Il ôta sa blouse, comme les autres.

— Pourquoi l'emmène-tu? dit Guimbarde à Mathieu. Ma farce est prête... J'ai posé le pot à l'eau sur la petite porte là bas que j'ai entr'ouverte afin de donner du pied au vase, puis j'ai barré la dite porte avec une corde placée à un pied du parquet, puis enfin, j'ai mis de l'encre sur le bou-

ton... Quand Naudet aurait été porter son paquet à la mise en page, il se serait aspergé, noirci et étalé par terre... Nous aurions crêvé de rire... c'est embêtant de perdre une si bonne farce !

— Une farce, répondit Mathieu, c'est comme un bienfait, ça n'est jamais perdu. Naudet gobera la tienne en rentrant.

— Partons-nous ? demandèrent les ouvriers.

— Mais messieurs, objecta Adrien, je crois qu'il serait plus convenable d'attendre l'heure du dîner.

— Pourquoi donc ?

— Nous ne perdrions pas de temps... M. Dubier se fâchera si...

— M. Dubier n'est plus notre prote; c'est Flombé qui le remplace, et Flombé est sorti... Puisqu'il s'absente, nous pouvons bien nous absenter aussi.

Naudet tenta encore quelques observations, mais on lui répondit :

— Vous voulez suivre le système d'Alexandrine, qui dit : promettre et tenir sont deux... Vous êtes un gascon.

Adrien pour mettre un terme aux plaisanteries déclara qu'il était prêt à exécuter sa promesse.

Il eut résisté, s'il avait entendu l'allocution de M. Trabouilleau, mais il était dans le cabinet du prote, lorsque le nouveau patron avait prononcé son discours.

Au moment où Adrien endossait sa redingote, Clémence entra dans l'atelier, rouge, confuse, les yeux baissés. Un pressier l'introduisait, en disant :

— Les dames ne sont pas admises dans autres imprimeries, c'est vrai ; mais chez nous, liberté, libertas... le prote est absent... et puis nous ne sommes pas des cosaques, nous sommes galants.

Il la conduisit près d'Adrien qui avait été frappé de stupeur, en voyant sa femme.

— Votre épouse vous faisait demander en

bas, dit le pressier, je n'ai pas souffert qu'elle attendit sous la porte cochère, car il fait un vent à décorner un bœuf, il va bientôt tomber des *zallebardes*.

Adrien surmontant son trouble, murmura à voix basse à l'oreille de Clémence :

— Tu as eu tort de monter... le réglement s'oppose...

— Mon ami, cet homme m'obsédait tellement, que j'ai cédé à ses importunités... Oh ! mon Dieu !... je suis toute confuse... Comme on me regarde !... Je vais porter cette robe chez madame Borel, je ne serai peut-être pas rentrée à deux heures... voici la clef... Tu trouveras le dîner sur le fourneau, dont j'ai couvert le feu avec de la cendre... Papa est sorti... j'espère qu'il reviendra... Ah ! je t'apporte aussi ton parapluie... le ciel est tout noir, il pleuvra bien sûr.

— Merci et adieu.

— Oui, je me sauve.

Pendant que le mari et la femme causaient ainsi, les compositeurs chuchotaient et ricanaient en regardant effrontément Clémence. Guimbarde se détacha du groupe et s'avançant vers Naudet, il lui dit :

— Mon petit, nous allons devant, vous nous rejoindrez.

Adrien lui fit des gestes suppliants pour l'engager à se taire, mais Barnabé continua :

— Ne nous laissez pas en plan, surtout !

Et se retournant du côté de ses camarades qui s'étaient approchés, il ferma l'œil droit et tira la langue.

Clémence adressa cette question à son mari :

— Tu allais donc sortir quand je suis entrée ?

— Moi, non, balbutia Naudet en rougissant.

— Mais tu as ta redingote.

— Ça ne signifie rien, répondit Adrien de plus en plus embarrassé.

— Vous nous trouverez à l'estaminet en face, aux barreaux verts, cria Guimbarde. Ne nous faites pas attendre trop long temps.

Et s'adressant aux ouvriers, il ajouta tout bas :

— Il n'est pas à la nôce; il va recevoir sa graisse.

Clémence regarda son mari d'un air abattu, désespéré, et lui dit :

— C'est bien mal de mentir.

Adrien baissa la tête et garda le silence ; il était honteux, décontenancé.

— Encore une bienvenue, poursuivit madame Naudet, tu m'avais pourtant promis... Je suis sûr que tu reverras cette modiste avec laquelle tu as dansé.

— Oh! non, je te jure, répondit Adrien.

— Grand Dieu ! la voici ! s'écria Clémence en pâlissant.

En effet, mademoiselle Mirabelle vêtue avec une élégance remarquable, venait d'ouvrir la porte d'entrée.

III.

LA VENGEANCE.

— Est-il possible qu'un homme ait ainsi peur d'une femme, disait Guimbarde, en montrant Adrien, lorsque mademoiselle Joséphine s'avançant dans l'atelier, prononça de sa voix claire, bien timbrée :

— Monsieur le prote, s'il vous plait?

— Fifine! murmura Barnabé, et il parut aussi embarrassé que Naudet.

L'entrée de la modiste étonna tous les compositeurs, ils gardèrent un moment le silence, en la regardant avec admiration. Elle fut forcée de répéter sa question :

— Monsieur le prote, s'il vous plait?

— On n'en tiens plus, répondit brutalement Mathieu.

— C'est un prospectus que je désire livrer à vos presses... A qui dois-je m'adresser?

En prononçant ces paroles, Joséphine parcourut des yeux tout l'atelier, et fut visiblement contrariée quand elle vit madame Naudet près de son mari.

Tous les ouvriers, excepté Mathieu, s'empressèrent d'offrir leurs services à mademoiselle Mirabelle; mais ce fut Guimbarde qui lui dit le premier :

— Adressez-vous à moi.

— Comment! tu lui parles! s'écria Ma-

thieu, en tirant violemment Barnabé par le pan de sa redingote.

— Laisse donc! répondit ce dernier, à voix basse. Je vais l'agonir, je vais la traiter comme elle le mérite... j'ai mon idée.

Et s'adressant à Joséphine, il ajouta, toujours à voix basse et d'un air suppliant:

— Adressez-vous à moi, cher ange... Donnez votre joli prospectus... Quel bonheur de travailler pour vous... Oh! je suis plus heureux que Sardanapal.

— Vous m'ennuyez, répondit la modiste, en fronçant le sourcil.

— Mais qu'ai-je fait pour mériter votre colère? demanda Guimbarde.

Mademoiselle Mirabelle répondit après un moment de silence:

— Je vous ai promis de cesser d'être cruelle à votre égard, si vous deveniez laborieux, et vous êtes toujours le même... Vous alliez vous promener quand je suis arrivée.

— Jamais de la vie !

— Ah ça ! nous t'attendons pour le régal, dit Mathieu, en posant sa main sur l'épaule de Barnabé. Celui-ci demeura confondu.

— Je m'en souviendrai, mon gaillard, murmura Joséphine qui était enchantée de se venger sur quelqu'un de la contrariété que lui causait la présence de madame Naudet, Je m'en souviendrai... Soyez certain que je saisirai l'occasion de vous être désagréable.

— Je ne le ferai plus, murmura Guimbarde, en s'efforçant d'imiter la naïveté de l'enfant qui demande grâce.

— Ah ! lui dit Mathieu, en le prenant à part, tu reposes, tu es retombé dans la lèchefrite... Fifine t'as repincé.

— Mais non, tu ne vois donc pas que je joue la comédie... Je médite une vengeance d'antropophage... Emmène-les camarades... je vous rejoindrai.

— Je ne pars pas, je veux jouir de ta vengeance d'antropophage.

Et il conseilla aux ouvriers de se remettre au travail, en attendant que madame Naudet fut partie.

— Que le diable l'emporte, pensa Guimbarde. Si les autres remarquent mon amour, je suis perdu de réputation.

Et il chercha une intonation bien douce pour dire à mademoiselle Mirabelle :

— Laissez-moi votre joli petit ouvrage ; je vous porterai l'épreuve...

— Du tout ! répondit la modiste, je tiens à surveiller votre travail.

Puis elle murmura en déroulant le papier qu'elle tenait à la main :

— Est-ce que madame Naudet veut s'incruster ici ?

Clémence disait à son mari, qui lui conseillait de sortir de l'atelier :

— Je ne m'en irai que quand cette femme sera partie... Je suis sûr qu'elle n'a pas

de prospectus, que c'est un prétexte pour te voir.

— Mais tu sais bien que depuis que je partage le mépris qu'elle t'inspire... Tu me crois donc capable?... Oh! est-il possible que tu aies si peu de confiance en moi?

Joséphine lut à haute voix ce qui suit:

— Tout le monde apprécie la grâce, la légèreté inimitable avec lesquelles mademoiselle Mirabelle confectionne toute espèce de coiffure de dames; tout le monde sait que c'est en voyant une capote sortant des ateliers de cette célèbre artiste, que le sultan des Turcs, transporté d'admiration, se décida à introduire les modes françaises dans son pays brûlant, barbare et écrasé par le lourd turban. Il est donc inutile de faire l'éloge de mademoiselle Mirabelle, mais il est urgent de prier les personnes ornées de chevaux et d'équipages qui courent en foule au salon de modes tendu en velours *de soie* bleu de ciel, que mademoi-

selle Mirabelle a ouvert dans le passage du Saumon, d'arriver par la rue Montorgueil et de s'en aller par la rue Montmartre, afin d'éviter l'encombrement des voitures et les graves inconvénients qui en résultent pour les malheureux piétons. C'est M. le préfet de police qui a exigé que mademoiselle Mirabelle fit imprimer le présent avis, qui n'est pas un prospectus; car mademoiselle Mirabelle a trop de goût, et ses succès sont trop bien établis, pour employer le moyen des gens qui ne réussissent pas.

N. B. Toutes les ouvrières de mademoiselle Mirabelle sont jolies, et distinguées tant par le ton que par le langage; elles ont été élevées dans les meilleurs pensionnats de Paris; leurs manières rappellent celles de l'ancienne cour.

— J'ai mis cela afin de plaire au faubourg Saint Germain, dit-elle à Guimbarde. Il y a suffisamment de trompette, de dzong! dzong! comme ça, n'est-ce pas?

— C'est mirobolan, répondit Barnabé transporté d'admiration.

Quand Joséphine eut terminé sa lecture, Adrien adressa ces paroles à sa femme, d'un air triomphant :

— Tu vois qu'elle a vraiment un prospectus... Oh ! la jalousie que cette femme t'inspire est une insulte pour moi... je t'en veux...

— Je pars, mon ami, répliqua Clémence, en se dirigeant vers la porte ; mais promets-moi de ne pas aller avec ces gens... leurs plaisirs t'ont déjà été funestes.

— Je te le promets, sois tranquille.

Et il accompagna sa femme jusqu'à la porte cochère.

Clémence fit quelques pas sur le trottoir, puis s'arrêta et regarda d'un air inquiet et indécis, l'imprimerie dans laquelle son mari venait de rentrer.

Guimbarde commençait à composer le

prospectus de la modiste, lorsque cette dernière le lui arracha des mains en disant:

— Vous êtes trop lent... M. Naudet ira plus vite... c'est un homme laborieux.

Et elle fit un mouvement pour s'approcher d'Adrien qui se plaçait devant sa casse; mais Barnabé la retint par le bras et s'écria :

Oh! ma chère, sous le prétexte de rire à ses dépens, vous m'avez planté là pour danser avec lui le jour de la bienvenue, et maintenant vous voudriez encore... je deviens jaloux, à la fin.

— Oh! vraiment! comme ça se trouve! répondit mademoiselle Mirabelle d'un air joyeux. Je cherchais justement l'occasion de vous ennuyer, afin de vous punir du mensonge que vous m'avez fait, quand je suis arrivée.

— Joséphine, prenez garde, ma patience se lasse à la longue.

— Ne dites donc pas de bêtises.

Et elle se dirigea vers Naudet. Guimbarde voulut la suivre, mais elle l'arrêta en lui prononçant ces paroles accompagnées d'un geste impérieux :

— Si vous ne restez pas à votre place, je ne vous revois de ma vie.

— Je ne m'en moque pas mal, répondit Guimbarde.

Pourtant, il demeura près de sa casse.

— Et ta vengeance? enragé poseur, lui dit Mathieu d'un ton goguenard.

— Ma vengeance a eu lieu, répliqua Barnabé, en s'efforçant de dissimuler sa fureur et de prendre un ton joyeux : J'ai d'abord fait croire à Joséphine que j'allais composer son prospectus, et puis je l'ai envoyée promener... Elle est joliment vexée.

La modiste aborda Naudet en lui disant:

— Seriez-vous assez bon pour vous charger de cet opuscule ?

— Cela m'est impossible, répondit Adrien

d'un ton sec; il faudrait que le prote me le donnât...

— Mais le prote étant absent...

— Je dois refuser... Pardon, madame, je suis très-occupé.

Et Adrien se mit à travailler.

— Vous n'avez pas étudié le manuel de la bonne compagnie, balbutia Joséphine avec dépit.

Ne recevant pas de réponse, elle baissa la tête et se mordit les lèvres.

— Mes chers collègues, cria Mathieu, la consommation nous réclame, poussons-nous un léger courant d'air. Viens-tu, Guimbarde?

— Plus tard, répondit ce dernier, je veux finir ma feuille avant de sortir.

Ses compagnons poussèrent un cri confus, comme le peuple dans les mélodrammes.

— Tu restes parce que tu es jaloux, lui dit Mathieu.

— Allons donc ! tu es stupide.

— Pas tant que toi.

— Laisse-moi tranquille, ou je me fâche.

— Tu n'es plus des bons, dit Mathieu en regardant son ami avec tristesse.

Et s'adressant à Adrien :

— Vous nous avez offert le café, le cognac, la bière, le punch, les liqueurs des îles et tout le tremblement... Marchons !

— Comment faire ? pensa Naudet. J'ai promis à Clémence que je n'irais pas avec eux.

La modiste remarqua son embarras, et de sa voix la plus douce, adressa cette prière aux ouvriers rassemblés devant Adrien :

— Oh ! ne m'enlevez pas monsieur ; je vous en supplie ! Il a la complaisance de me composer mes œuvres complètes qui sont attendues avec la plus vive impatience par l'homme rouge... parole d'honneur, c'est très-pressé... Monsieur vous paiera

plus tard les rafraîchissements qu'il vous a offerts... Soyez galants... Je me plais à croire que vous n'êtes pas des calmouks.

Les compositeurs ne purent résister au charmant sourire que leur adressait Joséphine ; ils cédèrent. Mathieu seul exprima sa mauvaise humeur en termes *peu polis.*

Guimbarde furieux donna un coup de poing sur sa casse en murmurant :

— Sont-ils bêtes de ne pas emmener cette brute de Naudet!

Mademoiselle Mirabelle avait repris toute son assurance, elle dit à Adrien :

— Je vous ai obligé en vous débarrassant de ces grugeurs... service pour service...

— Mais, madame, interrompit Naudet, je vous jure que sans l'autorisation du prote, il m'est impossible...

— Il ne s'agit plus de ma littérature... le service que j'attends de vous est de m'écouter pendant une minute. Vous voyez

que ça n'est pas précisément les sept travaux d'Hercule.

Adrien ne la regardait pas, mais il avait cessé de travailler.

Elle poursuivit :

— Le jour où j'ai eu le plaisir de causer avec vous, aux Enfants sans soucis, vous m'avez promis de me traiter avec amitié. Eh bien ! c'est pour vous reprocher de n'avoir pas tenu votre promesse que je suis venue près de vous... J'ai voulu vous parler plusieurs fois dans la rue, mais vous m'avez évitée, vous vous êtes sauvé. Je savais qu'ici vous ne pourriez pas me fuir, voilà pourquoi j'y suis venue... J'ai besoin d'une explication, et j'espère que vous ne me la refuserez pas ?

Elle regarda fixement Naudet, en attendant sa réponse ; mais il ne répondit pas. Il ne savait que dire ; ses idées étaient confuses, il subissait l'influence étrange que cette femme exerçait sur lui.

Guimbarde s'approcha en fredonnant, d'un air parfaitement indifférent, quoiqu'il fut dévoré par la jalousie.

— Tâchez de retourner à votre place, espion! lui dit Joséphine.

Il obéit aussitôt.

Quand il fut près de sa casse, Mathieu lui fit l'observation suivante :

— Ta mine est longue de trente-six aunes.

— Mais non, s'écria-t-il en frappant du pied.

Il était dans une position embarrassante; il balançait entre son orgueil et l'amour qu'il éprouvait pour Joséphine.

— Parlez donc! reprit la modiste en serrant légèrement le bras de Naudet. Qu'ai-je fait qui ait pu vous déplaire? Pourquoi me méprisez-vous encore?... Vous me méprisez, ingrat! Vous oubliez donc que vous me devez votre bonheur.

— Mon bonheur, s'écria Adrien en se-

couant l'espèce de torpeur qui s'emparait de lui, mon bonheur vous l'avez troublé en m'apprenant à danser ; le dimanche suivant j'entendais encore cette musique entraînante et je m'ennuyais près de ma femme... Pauvre Clémence! elle a bien pleuré... Mais je lui ai promis de ne plus avoir aucun rapport avec vous, et je tiendrai ma parole... Laissez-moi, je vous en supplie?

— Un mot encore et je me retire. Je vous avais prié de ne pas dire à madame Naudet ce qui s'était passé entre nous, parce que j'étais certaine que la jalousie lui ferait concevoir d'injustes soupçons, et la pousserait à vous débiter des horreurs sur mon compte.

— Clémence est incapable de calomnier.

— Je ne prétends pas qu'elle m'ait calomniée ; seulement ce qu'elle vous a dit ne concerne que mon passé, lequel passé a été affreux, je vous l'ai avoué moi-même. Mais le présent.

— Oh! vos relations avec Guimbarde...

— Sont innocentes comme... vous. Je me moque de lui purement et simplement, pour le punir de son insupportable fatuité. Je lui fais franchir une foule de barrières et sans balancier, encore... Maintenant, je m'amuse à le rendre laborieux. . c'est un prodige inouï; mais je l'obtiendrai. Le drôle vous tourmente chaque jour, je le sais... Je suis aussi venue afin de vous venger... Oh! vous lui rendez en ce moment toutes les tortures qu'il vous a fait endurer. Il est jaloux de vous... regardez-le... il ne nous quitte pas des yeux et il est pâle comme un pierrot... Tenez, il ne peut pas rester à sa place, il vient près de vous...

Elle arrêta Barnabé qui s'avançait vers elle, en lui disant assez haut pour que tout le monde l'entendit :

— Je vous ai défendu de m'espioner.

Guimbarde se mordit les poings dans sa rage impuissante.

Mathieu lui donna ce conseil d'un ton persuasif :

— A ta place, j'aimerais autant poser chez un peintre... au moins ça rapporte.

— Laisse-moi tranquille, je t'en supplie, répondit Barnabé assez abattu pour demander grâce.

— Oh ! je n'aurais jamais cru cela, murmura Naudet.

Joséphine remarqua la joie qui brillait dans les yeux d'Adrien, et pensa aussitôt :

— J'ai trouvé un procédé infaillible pour triompher de Naudet !... Oh ! mais je n'en profiterai pas... ce serait affreux de troubler un ménage si bien uni... Cet homme est pourtant le seul que j'aie aimé. Je lutte depuis quatre ans, je lutterai encore... que j'aie au moins son amitié et son estime... je tiens à ce qu'il ne me méprise pas, lui.

Etrange femme ! elle aimait vraiment Adrien, d'un amour pur, profond.

Elle résolut de s'éloigner, car elle crai-

gnait de ne pas persévérer dans la bonne résolution qu'elle venait de prendre.

— Adrien, dit-elle d'une voix émue, quand je vous rencontrerai désormais, je ne vous parlerai pas, et je ne chercherai aucune occasion pour vous revoir, puisque votre femme est votre jalouse; mais si par hasard, dans la rue où ailleurs, nous nous trouvons placés vis-à-vis l'un de l'autre, accordez-moi un bon regard, un sourire, et si, devant vous, on m'accable à cause de mon passé, soyez persuadé que mon présent est irréprochable et plaignez-moi... c'est la seule grâce que j'aie à vous demander.

Elle essuya deux grosses larmes qui roulaient sur ses joues, puis elle répéta :

— Adieu!

Adrien était ému; il lui tendit la main qu'elle serra aussitôt avec transport.

— Je composerai votre prospectus, dit-

il, en prenant le papier que mademoiselle Mirabelle froissait entre ses doigts.

Le jeune homme et la modiste tressaillirent comme s'ils avaient été touchés par une machine électrique, en entendant la voix de madame Naudet prononcer derrière eux ces paroles :

— Mon ami, c'est encore moi.

Ils se retournèrent. Clémence les regardait, en souriant, d'un air calme ; sa pâleur seule révélait l'orage terrible qui se déchaînait dans son cœur.

— On m'a donné ce prospectus... balbutia Naudet.

— Eh bien ! il faut obéir, mon ami, répondit la jeune femme en faisant un nouvel effort pour paraître tranquille... Je n'ai pas été chez madame Borel, j'ai appris qu'elle était sortie... Je viens te reprendre la clef.

Clémence était restée dans la rue regardant les fenêtres de l'imprimerie, et atten-

dant pour s'en aller que Mlle. Mirabelle fût sortie. Le temps lui avait semblé bien long et elle avait eu le pressentiment de ce qui se passait. L'inquiètude, la jalousie lui avaient fait voir la modiste s'approchant de son mari et causant avec lui. Alors, la pauvre femme avait perdu toute sa timidité; elle s'était élancée vers la porte de l'atelier et elle l'avait ouverte résolument. Puis elle s'était arrêtée sur le seuil; car, en reconnaissant que sa vision était réelle, elle avait failli s'évanouir. Mais ne voulant pas que Joséphine pût jouir des tourments qu'elle lui causaient, Clémence avait dominé son émotion et elle s'était approchée lentement de la casse de son mari.

Joséphine en avait été décontenancée pendant un moment; elle sentit qu'il était urgent de sortir de la situation fausse dans laquelle l'arrivée imprévue de Clémence l'avait placée, et, malgré la haine que lui

inspirait cette femme, elle resolut de détruire ses soupçons.

— Madame, lui dit-elle avec franchise, mais avec la brutalité et le mauvais ton d'une grisette :

— Il est inutile de vous forger du tintouin à propos de rien du tout; je vais vous prouver que vous avez tort d'être jalouse de moi...

— Oh! je ne suis pas jalouse de vous, Mademoiselle, s'écria Madame Naudet furieuse de ce que la modiste avait deviné ses pensées. Non, je ne suis pas jalouse de vous.. Si vous le croyez, votre erreur est grande. Il est tout naturel que je vous trouve près de mon mari, puisqu'une affaire.....

— Oh! mais c'est relativement au bal des enfans sans soucis que je désire vous donner des explications, dit Joséphine.

— Je n'en ai pas besoin, mademoiselle, repliqua Clémence. J'ai adressé quelques reproches à mon mari parcequ'il avait agi... légérement, par ignorance, du reste. Je

lui ai dit qu'il est certaines personnes avec lesquelles un honnête homme ne peut pas se montrer en public, sans nuire à sa considération. Il m'a parfaitement comprise et je suis certaine qu'il ne se compromettra plus à l'avenir.

La modiste bouleversée par cette insulte ne trouva pas un mot à répondre.

Clémence poursuivit avec une éxaltation fébrile, en s'adressant à Naudet:

— Pour que je fusse jalouse, il faudrait que je m'estimasse bien peu, ou que je doutasse de toi, mon ami... Je n'en ai jamais douté, je n'en douterai jamais. Tu as de l'honneur, tu seras fidèle à tes serments... Je ne suis revenue ici que pour te reprendre la clef, je n'ai pas eu d'autre raison, sois en certain... mais que je ne t'empêche pas plus longtemps de travailler au prospectus de mademoiselle... Nous avons un bon diner aujourd'hui... A bientôt.

Et elle sortit rapidement en levant la

tête avec fierté ; elle était enchantée de ce qu'elle avait dit.

— Impertinente ! balbutia mademoiselle Mirabelle, car la colère paralysait sa langue. Et se mordant les levres jusqu'au sang elle lança à Clémence un regard plus éloquent que toutes les paroles imaginables, un regard terrible qui exprimait une haine de Corse , une haine implacable. L'affront qu'elle venait de recevoir lui avait été d'autant plus sensible qu'elle ne croyait pas le mériter, puisqu'elle avait pris la résolution de fuir Adrien, de ne pas troubler la paix de son ménage, et de souffrir en silence, sans espoir, avec une abnégation héroique.

— Oh! comme je *l'agonirais*, si je pouvais parler, pensait-elle. Oh! je me vengerai! tu m'as défiée, malheur à toi!

— Guimbarde la tira légérement par la robe, en disant :

— Ne retournez pas près de Naudet.... ça finirait par me contrarier.

Elle fixa ses yeux sur lui, sans prononcer une parole ; ils étaient tellement effrayans que Barnabé s'éloigna tout tremblant.

Joséphine essuya la sueur qui couvrait son front, puis elle dit à Naudet d'une voix saccadée: Je vous ai donné une fameuse preuve d'amitié en dévorant un pareil affront..... Oh! si elle n'avait pas été votre femme! Je me suis contenue à cause de vous.

Adrien ne répondit pas ; il avait l'air indécis.

— Comment! reprit Joséphine, vous ne me plaignez pas? vous ne me remerciez pas? une insulte de votre femme a suffi pour vous faire oublier une seconde fois vos promesses.... Je ne connais rien de plus sot qu'un homme faible, qui tourne à tous les vents, comme une girouette... J'ai réformé ma conduite, j'ai expié les horreurs de ma première jeunesse pour obtenir votre estime et votre amitié, mais puisque vous me les refusez, je renonce à la vertu.

— Oh ! je ne vous les refuse pas, persévérez dans le bien.

Mademoiselle Mirabelle avait repris son avantage; elle continua à déployer toutes les ressources de son imagination, et Adrien, en l'écoutant oubliait sa femme.

Mathieu dit à Guimbarde qui observait avec anxiété Joséphine et Naudet :

— Tu te couvres d'ignominie aux yeux de tout l'atelier; ils ont remarqué ton abrutissement et ils rient de toi... regarde-les !

C'était lui qui avait fait remarquer à ses camarades *l'abrutissement* de son ami.

Barnabé fut anéanti quand il reçut cette nouvelle; mais il retrouva bien vite toute sa présence d'esprit, et il s'écria :

— Mille coloquintes, je vais me relever dans l'opinion publique.

Et s'avançant vers Naudet, il ajouta d'un ton badin :

— Mon petit comte du Plumeau, voilà

assez longtemps que je vous laisse tranquille; il faut que vous égayez un peu l'atelier.

— Oh! s'écria Naudet, en rougissant, je ne souffrirai plus...

— Joséphine l'interrompit.

— Je vais vous venger, dit-elle. Laissez moi faire.

Et s'adressant à Barnabé:

— De quel droit vous êtes-vous permis de bouger de votre place?

— Oh! merci, je sors d'en prendre, répliqua résolument Barnabé. Je comprends enfin que vous vous moquez de moi.

— Pour que vous ne l'ayez pas compris plustôt, il faut que vous soyez bête à élever des lapins afin de vous en faire trois mille livres de rente.

Cette plaisanterie eut beaucoup de succès; tous les ouvriers poussèrent un bruyant éclat de rire.

Guimbarde ne trouvant rien à répondre,

murmura, en allongeant sa lèvre inférieure, d'un air dédaigneux:

— Ça n'est pas drôle.

Joséphine reprit la parole en ces termes:

— Je vous défends de me déranger quand je cause avec quelqu'un, entendez-vous.

— Oh! mais vous me traitez comme un esclave, répliqua Guimbarde d'un ton plein de dignité.

— Je vous traite en imbécile et j'ai raison.

Les éclats de rire recommencèrent; Barnabé perdit toute son assurance.

Un des ouvriers lui dit:

— Il parait que tu ne fais plus marcher mademoiselle aussi rondement qu'autrefois... à l'entendre on se figurerait que tu n'as jamais été son amant.

— Lui, mon amant! s'écria la modiste indignée. Il ne l'a jamais été, messieurs, je vous le jure.

Tous les ouvriers poussèrent un cri de surprise.

— Vous vous êtes donc vanté? misérable, reprit Joséphine en regardant Guimbarde avec mépris.

Et s'adressant aux ouvriers:

— Vous avez cru cela, messieurs, quelle humiliation pour moi .. un singe pareil.... il est vraiment trop laid et trop sot!

Barnabé était écrasé; il eut voulu être à cent pieds sous terre, tout l'échafaudage de sa gloire venait de s'écrouler en un instant.

Puis de même qu'un individu qui se voit cerné dans un défilé périlleux il prit un parti désespéré, il résolut de vaincre ou de mourir, et relevant la tête, il s'écria:

— Eh bien! oui, je me suis vanté; Eh bien! oui, j'ai posé comme un vil mannequin. Je le dis hautement, je le dirai à tout le monde, je le crierai sur les tours Notre-Dame, sur l'Arc de triomphe de l'Étoile. J'ai posé, j'ai posé horriblement; mais je ne poserai plus, le double six est passé, domino, domino!... J'ai brisé mes fers et

pour fêter ma liberté, je vous régale tous, je paye ce qu'on voudra, du liquide, du solide, peu m'importe, et tout à discrétion.

Et toisant Joséphine d'un air insultant, il lui dit je vous hais, je vous exècre, je me vengerai de vous, je vous rendrai tout ce que vous m'avez fait et avec usure.... mais non, je vous méprise trop pour m'occuper de vous.

— Est-il bête, repondit la modiste en riant.

— Venez mes chers collégues, reprit Barnabé, venez, le chevalier du cierge gardera la barraque.

— Il voulut sortir le premier pour donner l'exemple, mais il était encore bien troublé, car au lieu de se diriger vers le fond, il se dirigea vers la gauche, et dans son égarement il se trompa de porte, il ouvrit celle qu'il avait lui-même métamorphosée en machine infernale; il se noircit les mains avec l'encre qu'il avait mise sur

le bouton, il reçut l'eau que contenait le vase qu'il avait placé au haut de ladite porte, s'embarrassa les jambes dans la corde qu'il avait tendue en bas, et tomba au bruit des applaudissements, des huées et des éclats de rire.

Il se releva furieux, et oubliant que ce piège dont il se trouvait victime, était l'œuvre de ses mains, il cria de sa voix glapissante :

— Ça n'est pas drôle! Je n'aime pas ces farces là! Si je connaissais le polisson qui s'est permis...

— Mais c'est toi-même, lui répondit Mathieu, tu n'as donc plus la tête à toi?

— Si, j'ai ma tête à moi, répliqua Barnabé après un moment de réflexion, je savais très-bien que j'avais fortifié cette porte... J'ai dit cela pour vous faire rire.

Et en donnant cette excuse, il passa ses mains sur ses genoux et sur son visage qui avait souffert dans sa chute.

— Prends donc garde ! dit Mathieu, tu te noircis, tu te tatoues comme un osage.

En effet, partout où il avait posé ses doigts, il avait laissé de larges tâches d'encre.

Les ouvriers se débarbouillèrent, puis il se rendirent avec lui à l'estaminet du coin.

Adrien était celui qui avait poussé les plus grands éclats de rire ; il avait ressenti dans toute sa force le plaisir que procure la vengeance.

Joséphine lui dit quand ils furent seuls :

— Le petit grotesque a craché en l'air et ça lui est retombé sur le nez. C'était pour vous qu'il avait organisé cette charge, et il se l'est administrée... Je lui en prépare une autre, car je ne vous trouve pas assez vengé. Mais il faut que je rentre chez moi.

— Il pleut à fondre les pavés, ajouta-t-elle, en ouvrant une fenêtre. Vous avez un parapluie ; ayez la bonté de me reconduire, je ne demeure pas loin d'ici.

— Je ne peux pas quitter l'atelier, répondit Adrien d'un air embarassé. Prenez mon parapluie; vous me le renverrez.

— Oh! je ne veux pas m'en aller seule... Guimbarde est capable de m'insulter dans la rue... accompagnez-moi, je vous en supplie.

— Mais c'est que... murmura Naudet.

— Vous avez donc peur de Guimbarde? dit mademoiselle Mirabelle.

— Oh! non, s'écria le jeune homme. Si vous croyez cela, je suis prêt à vous offrir mon bras.

— Je l'accepte, répondit aussitôt la modiste, partons.

Adrien n'osa pas refuser, car il craignait que Joséphine l'accusât de lâcheté.

Et il sortit avec elle.

Lorsqu'il fut arrivé devant sa porte, il voulut prendre congé de la modiste, mais elle le retint, en lui disant:

— Vous croyez peut-être que cet imbécile

de Guimbarde ne s'occupe plus de moi... détrompez-vous... Il nous a suivi... il vient de se cacher dans la boutique du marchand de gâteaux... Il est jaloux de vous... Montez donc un instant chez moi pour le faire enrager.

— Oh ! je ne peux pas... Il faut que je termine mon ouvrage qui est très-pressé...

— Vous ne resterez qu'un moment... le temps de voir mon logement, et puis vous sortirez par la rue Mandar... Guimbarde ne connaît pas cette porte là ; il se figurera que vous êtes toujours auprès de moi et il ragera, il ragera comme un turc.

— Non, vraiment, je ne peux pas, répéta Naudet.

— Vous ne voulez donc pas lui rendre un peu des ennuis dont il vous a accablé ? Vous ne voulez donc pas vous venger ? Oh ! vous n'avez pas de sang dans les veines.

Adrien excité par ces paroles, se rappela toutes les méchancetés que Guimbarde lui

avait faites, et il entra dans le *salon* de modes de mademoiselle Mirabelle qui, du reste, avait menti en disant que Barnabé les avait suivis, car il était assis au milieu de ses camarades, et il leur payait une foule de bols de punch pour rétablir sa réputation.

La modiste conduisit Adrien dans sa chambre à coucher qui était meublée avec beaucoup de luxe, et elle le pria de s'asseoir un moment. Il n'eut pas la force de refuser; il éprouvait du plaisir à voir ces meubles élégants, ces rideaux de soie, et puis, l'atmosphère qu'il respirait lui semblait énivrante, et lui causait une sorte d'engourdissement.

Joséphine parla beaucoup, elle mit en œuvre tout l'arsenal de sa coquetterie. Adrien l'écoutait en silence; il était heureux, il l'admirait, il la trouvait belle, gracieuse, bonne, charmante. Si bien que le temps passa rapidement, sans qu'il s'en aperçut.

Il serait resté dans cette chambre bien longtemps encore, si une des ouvrières de mademoiselle Mirabelle n'était entrée brusquement en disant :

— Madame, on vous demande.

Ces paroles furent accompagnées d'un signe que Naudet ne comprit pas.

— Sortez bien vîte ! et surtout pas un mot à votre femme, lui dit Joséphine à voix basse et en lui serrant la main. Mademoiselle va vous reconduire.

Il sortit par une porte et un couloir mystérieux dont il ne soupçonnait pas l'existence.

Quand il fut dans la rue Mandar, il regarda le cadran placé au-dessus de la porte de l'horloger et fut épouvanté en voyant qu'il était deux heures et demie. Il s'était figuré qu'il n'avait causé que pendant vingt minutes au plus, avec mademoiselle Mirabelle.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, Clémence m'a attendu pour dîner... elle doit être dans

une inquiétude horrible. Que lui dirai-je? Peut-être a-t-elle été me demander à l'atelier. Il faut que je m'en informe avant de rentrer à la maison.

Il avait la tête perdue ; il maudissait la modiste qni l'avait mis dans un si grand embarras.

En sortant de l'imprimerie, Flombé alla d'abord chez madame Naudet ; il ne la trouva pas, puisqu'elle était près de son mari ; alors il se rendit chez Dubier, et après en avoir reçu les renseignements qui lui étaient nécessaires, il frappa de nouveau à la porte de Clémence ; mais aussi inutilement que la première fois. Il retourna désolé à l'imprimerie et arriva peu de temps après le départ des compositeurs.

— Mes fonctions de prote ne seront pas difficiles à exercer aujourd'hui pensa-t-il. Si j'avais su cela, j'aurais attendu Clémence... Ma foi! je vais retourner chez elle,

Il se disposait à sortir lorsque M. Trabouilleau entra en disant :

— Mes amis, j'espère que vous avez bien travaillé? puis voyant que l'atelier était désert, il s'écria :

— Ah! grand Dieu! les brigands sont partis! ils veulent que je perde encore les six mille francs de ce stupide traité.

Et s'abandonnant à toute la violence de son désespoir, il proféra toutes les malédictions imaginables.

— Il faut donner un grand coup de balai sur tous ces fainéants, dit Isidore. Je me charge de vous composer un bon personnel. Tous les ouvriers ne ressemblent pas à ceux que vous chassez, Dieu merci! Mais pas de grâce, surtout; il faut faire maison nette.

— Oh! complétement nette. Soyez tranquille, répondit Trabouilleau. Pourtant, il y en a un dont M. Dubier m'a dit le plus grand bien... il se nomme Naudet...

Isidore avait l'intention de comprendre

Adrien dans l'exclusion générale, mais il y renonça en entendant Trabouilleau s'exprimer ainsi sur le compte du mari de Clémence.

— Naudet mérite quelques égards, dit-il.

— Non, non, répliqua l'ancien restaurateur. Il a décampé aussi... les autres l'ont perverti ; je ne le garderai pas.

— Clémence l'aimera moins, pensa Flombé. Et il ne fit aucune observation au patron indigné.

— Je vais dans le cabinet de Magland, dans mon cabinet, reprit l'ancien restaurateur en poussant un soupir. Il faut que j'examine attentivement tous les papiers de ce coquin... Dieu veuille que je n'aie pas d'autres dédits à payer... Ah! je ne suis pas content!

— Soyez philosophe; dit Flombé.

— Impossible! s'écria Trabouilleau avec un accent lamentable, j'ai beau ne pas être

content, je ne peux pas parvenir à être philosophe. Suis-je assez malheureux !

Quand Isidore fut seul, il s'appuya sur la casse de Naudet et pensa en se frottant les mains d'un air joyeux :

— Clémence ne sera plus en extase devant les vertus de son mari quand elle saura qu'il s'est fait chasser.

Au moment où il se livrait à ces réflexions, une voix qui bouleversa tout son être prononça ces paroles d'un ton désespéré :

— Ce n'est pas Adrien.

— Clémence ! s'écria Flombé. Et il faillit tomber à la renverse.

Clémence était pâle comme une morte, sa respiration était précipitée :

— Où est Adrien ? où est-il ? demanda-t-elle à Isidore en le regardant d'un air égaré.

Cette question brisa le cœur de Flombé, le malheureux ne s'attendait pas à un pareil accueil ; il s'était figuré qu'en paraissant inopinément devant madame Naudet, sans

qu'il eut annoncé le jour de son arrivée, elle pousserait un cri de surprise et de joie, et se précipiterait dans ses bras. Il s'était fait une fête de la douce émotion qu'il devait causer à la jeune femme. Vous devez concevoir combien il fut désanchanté, quand elle l'aborda, sans témoigner la moindre joie, comme s'il avait causé avec elle le matin même.

— Toujours lui! s'écria-t-il amèrement. Oh! occupe-toi un peu de moi, il y a deux ans que tu ne m'as vu.

— Où est Adrien? répéta Clémence. Au nom du ciel! réponds, je t'en supplie. Adrien est-il sorti?

— Eh bien! oui, il a abandonné son poste, répondit Isidore.

Il allait ajouter : ton mari que tu aimes tant, a quitté l'atelier pour boire dans un cabaret avec des misérables; mais il garda le silence en voyant Clémence pleurer à

chaudes larmes et s'écrier avec une expression de douleur indicible :

— Ah! mon Dieu ! il n'y aura plus de repos pour moi. Imprudente ! je l'ai laissé près de cette vilaine femme ; c'est elle qui l'a entraîné... Il va encore danser avec elle.

— Quelle femme? demanda Flombé pour qui ces paroles étaient incompréhensibles.

— La modiste, répondit madame Naudet ; tu la connais bien, elle se nomme Joséphine... Je croyais, insensée, qu'en humiliant cette créature devant lui, je lui ferais partager le mépris qu'elle doit inspirer à tout le monde... J'ai reconnu mon erreur, mais trop tard, hélas !... Oui, j'ai encore eu le pressentiment de ce qui se passait ici, mais je n'ai pas voulu y revenir une troisième fois... Je suis restée dans ma chambre, malgré l'inquiétude, l'impatience qui me dévoraient... Mais quand j'ai entendu sonner deux heures et demie, j'ai craint qu'il ne fut arrivé un accident à Naudet...

Oh ! j'aurais préféré apprendre qu'il se fût blessé... Mon bonheur est à jamais perdu. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Ne pleure pas, dit Flombé en l'appuyant sur sa poitrine, ne pleure pas ainsi.

Il pensa :

— Naudet a cédé aux railleries de ces misérables ; il s'est décidé à agir comme eux pour obtenir la paix. — C'est ma faute, si je l'avais défendu ce matin, il serait resté à l'atelier. Clémence est jalouse de Joséphine, je le vois bien; elle a probablement tort, mais enfin elle est jalouse. Il faut que je répare le mal que j'aurais pu empêcher.

— Ne pleure donc point, répéta-t-il. Ton mari n'est pas coupable. Je suis prote dans cette imprimerie, depuis ce matin, et c'est moi qui ai chargé ton mari de faire une course très-importante, et très-longue... Voilà ce qui l'a empêché de rentrer chez lui à l'heure du dîner.

— Pourquoi ne m'as tu pas dis cela tout de suite? demanda Clémence.

— Tu ne m'as pas laissé achever ma phrase, et puis ton désespoir m'a effrayé... Je croyais qu'il y avait autre chose sous jeu... Je ne t'ai pas comprise tout de suite, vois-tu; j'ai eu de la peine à débrouiller le torrent de paroles que tu m'as lancé à la tête... Séchez vos larmes et riez tout de suite, petite folle!

Clémence l'embrassa avec transport en disant:

— Merci! merci! Que tu es bon! Que je suis heureuse!

Flombé la repoussa, en murmurant d'un air indigné:

— Comme elle l'aime!

Madame Naudet allait lui demander pourquoi il la traitait ainsi, lorsque son mari entra, et lui fit oublier aussitôt le mécontentement qu'Isidore venait de lui témoigner.

Naudet était rouge, haletant ; il s'arrêta sur le seuil de la porte, et demeura confondu quand il vit sa femme.

Flombé s'approcha de lui en disant :

— Avez-vous trouvé l'auteur ? A-t-il corrigé son épreuve ?

Adrien releva la tête et le regarda d'un air surpris et effrayé.

— J'ai fait un mensonge à votre femme pour lui cacher la faute que vous avez commise, reprit Isidore à voix basse.

Et il ajouta bien haut, de manière à ce Clémence l'entendit :

— C'est très-bien, mon ami, vous vous êtes parfaitement acquitté de votre commission ; mais je suis fâché de vous en avoir chargé, car votre femme a eu beaucoup d'inquiétude.

— Comme tu es rouge et comme tu as l'air embarrassé, observa madame Naudet.

— Oh ! c'est que j'ai couru, dit Adrien en devenant encore plus rouge.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

— Pardon, petite, je t'emporte ton époux, mais je vais te le rendre tout de suite. Il faut que nous passions dans mon cabinet afin de terminer l'affaire qui nous occupe.

Et quand il fut seul avec Naudet, il lui adressa ces paroles d'un ton énergique.

— Vous avez donc été assez sot pour céder aux railleries de ces imbéciles et pour aller avec eux au cabaret?

— Je n'ai pas été au cabaret.

— Ne mentez pas!... Votre femme a souffert en vous attendant... Ne recommencez pas! N'oubliez jamais ce que je vous ai dit le jour de votre mariage : Rendez-la heureuse!

Adrien voulut répondre, mais Flombé lui imposa silence, en s'écriant :

— Je ne vous demande pas d'explications; il est inutile de m'en donner. Clémence vous attend, partez!

Madame Naudet pria Isidore de partager

son mauvais dîner, mais il refusa et promit de venir la voir dans la soirée.

Il se rendit auprès de Trabouilleau et lui demanda la grâce d'Adrien.

Il l'obtint.

Hélas! il eut mieux valu qu'il le fit chasser; cette leçon eut peut-être sauvé le malheureux jeune homme.

Quant à Guimbarde, Mathieu et leurs joyeux compagnons, ils ne reparurent à l'atelier que le lendemain à dix heures du matin, et lorsqu'ils reçurent la nouvelle de leur destitution, ils s'écrièrent en chœur et avec indignation :

— Ce Trabouilleau et ce Flombé sont deux fameuses canailles !

IV.

LA DERNIÈRE PLAISANTERIE.

Trois semaines après les événements que nous venons de rapporter, deux hommes qui marchaient rapidement, la tête baissée, d'un air préoccupé, et qui allaient, chacun dans une direction opposée, se heurtèrent violemment à l'entrée de la rue Neuve-St-

Nicolas, tout près de l'endroit où florissait, il a quelques années, le célèbre Diorama.

Comme ils avaient tort l'un et l'autre, ces deux hommes s'écrièrent en même temps :

— Faites donc attention, imbécile!

Puis, indignés du mot offensant qu'ils s'étaient réciproquement adressés, ils se disposaient à s'insulter de nouveau, pour se demander raison de leur mutuelle impertinence, lorsqu'ils se reconnurent.

— Mathieu! dit l'un.

— Guimbarde! dit l'autre.

Et ils se regardèrent long-temps, en silence.

Barnabé était mouillé et crotté des pieds à la tête, comme s'il eut pris un bain dans un fossé rempli de vase bien liquide. Son chapeau complètement amolli, déformé et retombant sur l'épaule droite, imitait la casquette polonaise.

Mathieu paraissait plutôt indigné que

surpris, en voyant son ami dans cet état état déplorable.

— Tu as jugé à propos de gober l'orage de cette nuit, lui dit-il.

— Oui, répliqua Barnabé d'une voix enrouée, tu sais que j'aime beaucoup recevoir l'eau du ciel, vu que ça fortifie le corps... Je me suis dit hier soir : Tiens, mais le ciel est noir comme de l'encre, il y a des éclairs, faut que je m'administre l'averse... je vais me promener à la campagne.

— Ne me conte donc pas de bêtises, reprit Mathieu. C'est Fifine qui t'a encore joué un tour.

— Eh bien! oui, s'écria Guimbarde. Je voulais te le cacher, mais je change d'avis, tu vas tout savoir, car il faut que tu m'aides à me venger. . Je me vengerai cette fois! Oh! oui, je me vengerai! Je boirais le sang de cette femme! Tu ne peux pas te douter de l'infâme trahison dont j'ai été victime.

— Tu me narreras ton aventure chez toi, car tu es si trempé que tout le monde te regarde. Détalons bien vîte !

— Mon cher, reprit Guimbarde, en entraut dans sa chambre, j'ai reçu hier matin cette lettre que je vais te lire.

Il plongea la main dans sa poche, et en tira un papier tellement mouillé, qu'il ne put pas le déplier.

— Ta lettre est métamorphosée en bouillie, ne la lis pas, dit Mathieu.

— Je la sais par cœur, répliqua Guimbarde, voici :

— Je me repens, mon cher Barnabé ; je vous jure que le remords m'étouffe. Je vous ai traité indignement, il y a trois semaines, devant vos camarades ; mais aussi, vous vous étiez vanté, cela m'avait fait rager. Maintenant que ma fureur est passée, je me repens, comme je vous l'ai déjà dit, le remords m'étouffe, parce que je vous ai éloigné de moi, vous qui m'aimez tant, vous

dont la passion ne s'est jamais refroidie, malgré quatre ans de déboires, de tortures continuelles. J'ai besoin de vous voir. Venez chez moi, aujourd'hui à une heure, vous n'en serez pas fâché.

— Je me suis d'abord dit, qu'elle aille se promener, continua Guimbarde, puis ensuite ..

— Tu t'es débarrassé de moi, interrompit Mathieu, et tu as été au rendez-vous de Joséphine.

— Tu y aurais été comme moi.

— Non.

— Enfin, tu as le droit de *m'agonir*, mais laisse-moi t'expliquer le reste, et puis après, aide-moi à me venger. Je trouve Fifine devant sa porte. J'allais lui faire une foule de reproches, mais elle me coupe la parole, en me disant :

« — Vous êtes venu, quel bonheur! Je vous attendais avec impatience. Lorsque je vous ai écrit, je ne me rappelais pas que je

devais dîner aujourd'hui, chez ma tante, à l'île St-Denis, et y passer la nuit. Vous allez vous rendre comme moi, dans ce charmant pays, vous y prendrez comme moi votre repas du soir, puis vous vous promenerez jusqu'à minuit, et dès que cette heure sera sonnée, vous escaladrez le mur du jardin de ma tante, et vous me trouverez sous le berceau dans le fond. Si par hasard, je n'y étais pas, au moment où vous arriverez, ce serait parce que ma tante ne dormirait pas encore... alors vous m'attendriez.

» Et elle se mit à me décrire la maison.

» — Je ne mords pas, répondis je, je ne mords pas. Vous voulez me faire faire le voyage de l'île St-Denis pour le roi de Prusse... Ça n'est pas drôle.

» — Je conçois votre défiance, dit-elle, mais vous ne douterez plus de ma sincérité, si je vous offre de partir avec vous ?

» — Oh ! non, m'écriai-je.

» — Eh bien! prenons un fiacre et rendons-nous au bureau de la diligence.

» Quand je voulus me faire inscrire dan ledit bureau, on me déclara qu'il n'y avait plus de places. Joséphine le savait sans doute, car elle avait retenu la sienne longtemps auparavant. Je bisquais un peu, mais je finis par me tranquiliser en voyant Joséphine monter dans la diligence, et en pensant que je pouvais l'emboiter avec un coucou. Je cherche aussitôt un coucou, je n'en trouve pas seulement ce qui te tiendrait dans le coin d'œil, de coucou. Furieux, je pars à pied et je tâche de suivre en courant, la voiture qui emporte cet horrible femme. Je renonce bien vite à la course, car le soleil me brûle, et les chevaux brûlent le pavé, pour me faire enrager sans doute, car ce n'est pas leur habitude.

» J'arrive enfin à St-Denis, rompu, échiné. Je mange des talmouses et je bois un coup de blanc, puis je traverse la Seine

en bateau, et je mange une excellente matelotte chez un nommé Mignot. C'est un bon fricoteur, mais il vous écorche comme ses anguilles. Est-il cher, ce brigand là!

» Bref, après mon dîner, je prends du café du pousse café, de la bière, je fume sept pipes; puis je vais reluquer le mur que je dois franchir, et je remarque avec plaisir qu'il n'est pas très-élevé.

» A minuit juste, je commence l'escalade; je m'écorche les mains, je me casse les ongles, je déchire mes culottes et je parviens à toucher heureusement la terre du jardin. Je vole sous le berceau, où je ne trouve pas plus de Joséphine que de feuilles; je ne vois qu'un simple treillage.

» Il paraît que la tante n'est pas encore endormie, me dis-je.

» Et j'attends.

» Le ciel nous promettant de l'eau depuis midi, tint sa promesse, il m'envoya une rosée abominable, pendant que j'at-

tendais cette infâme Joséphine. Il tombait de l'eau, de la grêle, des hallebardes, des paratonnerres; je crois qu'il n'a jamais plu et tonné aussi fort que ça.

» Je murmurais: Fifine devrait bien venir. Et je cherchais, à tâtons, dans cet imbécile de jardin, un arbre pour m'abriter. Il n'y avait que des rosiers, des œillets et des giroflées, mon cher. J'ai tout reçu, oui, tout. Je n'avais que la consolation de me dire: jamais soupe n'a été mieux trempée que moi, je suis complétement mitonné. Aussi, je me le répétais sans cesse; mais cela ne me séchait pas. J'avais froid, je grelotais et Fifine n'arrivait pas.

» A deux heures, le temps s'éclaircit un peu et l'arrosoir cessa de m'humecter.

» J'attendis encore pendant une quarantaine de minutes, puis le désespoir s'emparant de moi, je m'écriai:

» Serais-je encore la dupe de cette odieuse créature? Voudrait-elle me laisser

geler ici?... Cela ne sera pas, non, par l'enfer! Je vais appeler Fifine! je vais la compromettre, vengeance, vengeance!

» Et je m'avançai du côté de la maison.

» Quelqu'un venait au-devant de moi.

» J'eus la bêtise de me dire : c'est elle. Je l'ai calomniée, je suis un gueux. La tante avait mal aux dents, sans doute, et elle ne pouvait pas dormir. Ivre de joie, je courus pour me jeter aux pieds de ma belle, et je me trouvai bientôt nez à nez avec le canon d'un fusil de chasse, lequel était braqué sur moi par un homme coiffé d'un bonnet de coton, et qui me dit d'un air railleur :

» — Ah! mon gaillard, ah! mon gaillard.

» La lune perça tout-à-coup les nuages pour éclairer cet horrible tableau.

» L'épouvante se joignant à l'eau qui m'imbibait, me glaça complètement. Je restai là comme un pieu, sur mes jambes de devant, sans pouvoir bouger, sans pouvoir parler.

» Celui qui me couchait en joue était un colosse, un géant, six pieds au moins. Il se mit à ricaner en disant :

» — Je te tiens, petit voleur.

» Petit voleur ! cette double injure *m'émouva*, comme si j'avais tenu le cordon de l'électriseur des Champs-Elysés. J'aurais pulvérisé cet homme, car je ne crains pas la taille, tu connais mon *coup* de pied fouetté, mais le diable de fusil m'arrêta.

» — Monsieur, m'écriai-je, je ne suis pas un larron.

» — Merci ! tu entres chez moi nuitamment, histoire de m'enrichir, peut-être ?

» Ma présence d'esprit qui ne m'abandonne jamais, me suggéra cette excuse admirable :

» — Je suis entré chez vous afin de m'abriter contre l'averse, et j'ai eu tort, car votre jardin ne contient pas un seul arbre.

» — As-tu fini, as-tu fini ? Tu n'es pas adroit. Je t'entendais fureter depuis un quart

d'heure. Marche devant moi ! je vais te présenter à M. le maire qui te présentera ensuite à la préfecture de police. Marche devant moi !

» Je marchai jusqu'à une petite porte, au fond du jardin, en me demandant si je devais employer mon coup... tu sais qu'on n'y résiste pas. Je me retournai brusquement; le diable de canon me crêvait les yeux; néanmoins. je pris un parti désespéré.

» — Monsieur, dis-je, je ne suis pas un voleur... je vais vous révéler tout le mystère. Vous êtes sans doute son oncle ?

» — Son oncle ? à qui ?

» — A elle.

» — Qui elle ?

» — Joséphine.

» — Connais pas.

» — C'est elle qui m'a donné rendez-vous ici ? Joséphine Mirabelle, votre nièce.

» — Connais pas, te dis-je ; je n'ai pas de nièce.

» — Alors, c'est qu'elle est la nièce de votre femme seulement.

» — Je n'ai pas de femme. Tu veux me donner le change ; tu crois donc que je suis un habitant de la lune? Marche devant moi, petit voleur.

» Et il ouvre la porte.

» Moi, je ne fais ni une ni deux, je prends mes jambes à mon cou, et me voilà parti, ventre à terre. La détonation d'une arme à feu retentit, les grains de plomb sifflent au-dessus de ma tête, et je galope plus fort que jamais. Mais hélas! je suis bientôt arrêté par la Seine. Pas de bateau, pas moyen de m'en procurer un, ils sont toujours cadenassés sur le bord. Mon homme me poursuivait en criant : Au voleur! au voleur! je n'hésite plus, je m'élance dans l'eau et j'arrive bientôt à l'autre bord, car je nage comme un poisson. Puis je regalope, ah! mais j'allais un train de diable, j'enfonçais

tous les chevaux arabes et même les chemins de fer.

» Enfin, n'entendant plus crier derrière moi, je m'arrête, je m'assieds un moment. Va te promener, la pluie retombe aussi forte qu'auparavant, il faut me remettre en route. Chaque fois que je m'arrêtais, la pluie recommençait; elle le faisait exprès, la canaille. Pour comble de malheur, il n'y avait ni fiacre, ni cabriolet à la barrière; je n'ai trouvé que l'omnibus qui n'a pas voulu me recevoir, parce que j'étais trop mouillé.. Maintenant, tu sais tout et tu dois comprendre qu'il me faut une vengeance terrible, car je ne pardonnerai jamais à mademoiselle Joséphine de m'avoir fait escalader le mur d'une maison dont elle ne connaît pas même le propriétaire. Mais cela pouvait me conduire aux galères. Oh! c'est trop fort!

— Oui, c'est trop fort, dit Mathieu, c'est

d'autant plus fort que Fifine, en ce moment, rit peut-être de toi avec Naudet.

— Avec Naudet! s'écria Guimbarde.

— Oui, je crois qu'ils sont ensemble. Elle l'attend tous les soirs à la sortie de l'atelier, et elle lui parle d'un air tendre.

— Ça n'est pas possible. Naudet est trop bête...

— Il ne faut pas se fier à ces hypocrites-là, mon cher... Je me suis aperçu de ce que je viens de te dire, il y a quinze jours en passant par hasard... La curiosité m'a ramené le lendemain et les autres jours.

— Il faut que je me venge, il le faut! murmura Guimbarde d'une voix éteinte, car il avait augmenté son enrouement en racontant sa déplorable histoire. Comment me vengerai-je? Je ne peux pas la tuer, je ne peux la battre, je ne peux pas la mordre... les tribunaux me donneraient tort. Que ferai-je?

— Nous trouverons ça... déjeûnons d'abord, dit Mathieu, j'ai une faim atroce.

Guimbarde le regarda d'un air indigné, et lui adressa ce reproche :

— Le récit de mes malheurs ne t'a pas coupé l'appétit; tu n'as pas de cœur, tu n'es pas mon ami.

Mathieu s'écria, en levant les yeux au ciel :

— Ingrat! veux-tu tout mon sang?... Tu sais bien que les drames me creusent, m'altèrent; tu sais bien que dès que je sors de l'Ambigu, de la Gaîté ou de la porte Saint-Martin, il faut que je soupe tout de suite... chacun son acabi... Ingrat! ton histoire m'a fait beaucoup plus d'effet que *la Tour de Nesle*, que *Gaspardo*, que *le Sonneur de St-Paul*, car après avoir vu ces chefs-d'œuvres, j'avais seulement l'estomac émoustillé, tandis que maintenant, je me meurs d'inanition, j'ai si faim et si soif que je mangerais et que je boirais papa. Et tu te

plains! Et tu dis que je ne suis pas ému! Tu enfonces nos plus grands auteurs, et tu n'es pas content! Je ne m'attendais pas à cela de ta part.

Il ajouta après un moment de silence :

— Déjeûnons, hein? Faut que je mange tout de suite, sous peine de mort.

— Mange seul. Moi, je ne prendrai de la nourriture que quand je me serai vengé.

— Tu ne trouveras pas ta vengeance si tu restes à jeûn... Ventre creux n'a pas... d'idées. Voilà le plan : allons chez *Passoir*. En cassant une bonne croûte, en buvant un bon coup, nous causerons de ton affaire et nous l'arrangerons. Rien qu'en pensant à la fricassée, il me vient déjà quelque chose de fâmeux.

— Quoi donc?

— Déjeûnons d'abord, ça mûrira mon idée. Je ne peux pas te la dire encore.

Guimbarde changea de vêtements, puis se rendit chez le restaurateur, et après avoir

payé la carte, il demanda à Mathieu si son idée *était mûre* enfin. Borgnon répondit que la digestion engourdissait son cerveau, et que pour le réveiller, il fallait qu'il bût plusieurs bouteilles de bière et un bol de punch au moins. Quand il eut pris ces *rafraîchissemen s*, Mathieu se gratta la tête et donna ce conseil à Guimbarde :

— Il faut d'abord persuader à Fifine que son coup a manqué.

— Comment?

— Tu vas lui écrire. Achetons du papier et rentrons chez toi.

Lorsqu'il fut assis devant sa table, dans sa chambre, Barnabé demanda :

— Voyons, que dois-je écrire?

Mathieu lui dicta ce qui suit;

» Ma chère, n'ayant pas rencontré une seule voiture hier, il m'a été impossible de vous rejoindre à l'île St-Denis. Je serais parti à pied s'il n'avait pas fait si chaud. Vous n'êtes pas fachée, j'en suis sûr, car

vous êtes bonne fille et pas du tout bégueule. Accordez-moi donc un autre rendez-vous. J'attends votre réponse. »

Au moment où Barnabé traçait la dernière ligne, on lui remit une lettre que le facteur venait d'apporter. Elle était ainsi conçue :

— Je voulais vous faire une dernière plaisanterie : elle a été bonne, n'est-ce pas ? A votre place, je rirais beaucoup, car c'est vraiment drôle. Je termine en vous donnant un conseil d'amie : désormais, quand vous irez à mes rendez-vous d'amour, munissez-vous d'une cuirasse à l'épreuve de la balle, d'un parapluie et d'un bateau. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Votre dévouée, Joséphine MIRABELLE.

Cette lettre rendit Guimbarde tellement furieux, qu'il brisa tous les meubles fragiles de sa chambre ; il commença par les pipes, puis il passa au pot à l'eau, à la cuvette, à la glace, aux vitres, et termina par

quelques bouteilles qui avaient contenu des liqueurs alcooliques. Il se contenta de renverser le lit, la table et les chaises.

La portière et quelques voisins accoururent au bruit, et voulurent retenir l'*enragé*, comme ils l'appelaient tous; mais l'enragé s'échappa de leurs mains, descendit l'escaier et sortit sans chapeau, les yeux égarés, les cheveux en désordre.

Mathieu le suivit, et lui demanda cent fois où il allait, avant d'obtenir cette réponse:

— Je vais chez Fifine, il faut que je casse toute sa boutique.

Mademoiselle Mirabelle avait attendu Naudet, chaque soir, à la porte de l'atelier, et elle avait expliqué cette rencontre quotidienne, en disant que ses affaires *commerciales* l'appelaient tous les jours à la même heure chez un marchand de soiries qui demeurait près de l'imprimerie. Joséphine causait avec Adrien pendant quelques minutes seulement, elle se contentait de lui

exprimer de la façon la plus chaleureuse, l'amitié qu'elle avait pour lui et le plaisir toujours nouveau qu'elle éprouvait en le voyant.

Le jeune homme s'était tellement habitué à cette petite conversation, qu'un soir il rentra chez lui tout soucieux, parce qu'il n'avait pas trouvé la modiste sur son passage. Elle avait habilement calculé l'effet que son absence devait produire; aussi le lendemain fut-elle bien heureuse, quand Adrien lui dit :

— Vous m'avez manqué hier. Vous me reprochez de ne pas avoir autant d'amitié pour vous, que vous en avez pour moi; mais je vous jure que vos reproches sont injustes.

Ce fut un samedi que mademoiselle Mirabelle expédia Guimbarde à l'île St-Denis; le soir elle aborda Naudet en s'écriant d'un air radieux :

— J'ai fait une bonne action aujourd'hui,

maîs je n'en saurai le résultat que demain. Il vous intéresse autant que moi; venez donc me voir dans mon domicile à deux heures.

— Je ne pourrai pas, répondit vivement Adrien.

— C'est demain dimanche, vous serai libre.

— Il faut que je reste près de ma femme.

— Ah! bast! vous parviendrai bien à vous absenter pendant quelque minutes... Je vous jure que vous ne vous repentirez pas de votre visite... Ce que je vous apprendrai vous réjouira infiniment. Je compte sur vous.

Naudet repliqua :

— Je ne m'engage pas, je vous en préviens.

Mais Joséphine ne l'entendit pas; elle s'était éloignée rapidement.

Adrien résolut d'abord de ne pas aller au rendez-vous que lui avait donné mademoi-

selle Mirabelle, parce qu'une voix secrète lui disait que cette femme lui serait fatale; mais ensuite il se demanda quelle était cette bonne action dont elle voulait lui faire connaître le résultat, et afin de deviner, il se lança dans le vaste champ des suppositions. Aussi, sa curiosité fut-elle bientôt excité à un tel point, qu'il chercha un prétexte pour sortir. Ce prétexte, il le trouva, mais il ne voulut pas le donner, car il avait horreur du mensonge.

— C'est ennuyeux que Clémence soit jalouse, pensa-t-il avec humeur. Pourquoi ne serais-je pas l'ami d'une femme aussi bien que d'un homme? Elle ne comprendra jamais cela. Mademoiselle Mirabelle est pourtant une excellente personne... elle est si gaie, si amusante!

La pendule marquait deux heures moins un quart.

Naudet hésita encore un moment, et puis enfin, il dit à Clémence:

— Ah ! mon Dieu ! J'oubliais qu'il faut que je sorte.

— Où vas-tu ?

— Hier, j'ai rencontré un de compatriotes, et je lui ai promis de lui faire mes adieux à la diligence... Je vais courir, car je suis en retard.

— Il est bien étonnant que tu ne m'aies pas parlé de cela, dit madame Naudet en regardant son mari qui n'avait pas prononcé son mensonge sans rougir.

— Je l'avais oublié, balbutia-t-il.

— Pourquoi ton compatriote n'est-il pas venu te voir ?

— Il ne savait pas mon adresse. Il serait bien venu aujourd'hui, mais, tu sais, un jour de départ, on a tant d'affaires.

Naudet perfectionna ainsi son mensonge d'un ton dégagé. Il avait fait le premier pas ; il n'y a que celui-là qui coûte.

— Resteras-tu long-temps ? demanda Clémence.

— Oh! non, je serai ici dans une demi-heure, répondit-il en prenant son chapeau. Et il sortit rapidement.

— Pourquoi a-t-il rougi? pensa madame Naudet. Oh! c'est parce que j'ai eu l'air de croire qu'il ne disait pas la vérité. J'ai tort de douter de lui, il m'aime, j'en suis certaine, et puis il est incapable d'oublier ses serments. Je vais profiter de son absence pour lui acheter cette cravate dont il a besoin. Il n'est pas tard, les boutiques sont encore ouvertes.

On n'a jamais tant de confiance que lorsqu'on est sur le point d'être trompé.

Mademoiselle Mirabelle attendait Adrien avec impatience; elle poussa un cri de joie en le voyant entrer.

Naudet s'arrêta à trois pas d'elle, et la regarda d'un air ravi, sans prononcer une seule parole. Jamais il ne l'avait trouvé si belle. Ses cheveux étaient frisés légèrement, avec une grâce parfaite, et elle portait un

peignoir, long, flottant, vaporeux, en mousseline blanche, bordé de tulle. Le peignoir quand il n'est pas noué à la taille est le costume le plus indécent que je connaisse. La modiste se détachait lumineuse au milieu du crépuscule qui régnait dans sa chambre à coucher, dont les rideaux étaient hermétiquement formés.

— Pourquoi Clémence ne s'habille-t-elle pas comme cela, pensa Naudet.

Le malheureux, il ignorait que cette robe élégante provenait d'une source impure.

Joséphine le prit par la main et le fit asseoir sur un sopha élastique. Et elle lui conta les mésaventures de Guimbarde d'une façon si plaisante que Naudet, malgré toute sa bonté, ne plaignit pas la victime et se mit à rire jusqu'aux larmes. Il oubliait l'heure, comme la première fois. Ce fut Joséphine qui lui rappela qu'il fallait retourner près de sa femme. Il se leva d'un air maussade en maudissant la tyrannie du

mariage, Mademoiselle Mirabelle lui serra la main et lui dit :

— Quand deux amis se séparent, ils s'embrassent.

Et elle l'attira doucement. Lorsqu'Adrien sentit la poitrine de mademoiselle Mirabelle contre la sienne, il fut saisi d'un frisson qu'il serait impossible de décrire ; son cœur battit violemment, ses cheveux se dressèrent, son sang circula avec rapidité. Le jeune homme eut une vague intention de fuir ce dangereux contact, mais la modiste l'enlaça convulsivement dans ses bras, et lui donna un baiser qui augmenta l'émotion qui bouleversait tout son être, qui égara sa raison. Il ne pensa plus à s'éloigner, il répondit à cette ardente étreinte... Il était fou.

Le vertueux Joseph n'eut peut-être pas résisté à madame Putiphar, si elle s'y fut prise adroitement ; mais madame Putiphar ne possédait aucune des ressources de la

coquetterie ; elle n'était que sensuelle et brutale.

Adrien quitta brusquement mademoiselle Mirabelle avec la ferme intention de se suicider. Joséphine effrayée, s'élança sur ses traces ; elle n'était qu'à cinq pas de lui, elle allait l'atteindre, lorqu'elle le vit arrêter par madame Naudet qui donnait le bras à Flombé.

En sortant de chez elle, Clémence avait rencontré Isidore et elle l'avait prié de l'accompagner jusqu'au passage du Saumon où elle avait remarqué de fort jolies cravates cotées à des prix très-convenables.

— Comme tu cours, dit-elle à son mari, en lui saisissant le bras. Il est inutile de tant te presser, tu ne me trouverais pas à la maison.

Adrien ne répondit pas ; il regarda sa femme d'un air stupide.

La modiste se retourna pour rentrer dans son magasin ; mais elle fut arrêtée à son tour

par quelqu'un qui lui serra violemment la main. C'était Guimbarde.

— Ah! je vous tiens! ah! nous allons rire! cria-t-il aussi fort que le lui permit l'enrouement dont il était atteint.

Puis il promena ses yeux autour de lui afin de voir si le discours qu'il préparait dans sa tête aurait de nombreux auditeurs.

Or, ses yeux ayant rencontré Naudet et sa femme, il remercia le hasard qui lui assurait une si belle vengeance. Et il traîna la modiste près de Clémence, pour confondre devant elle Adrien et sa complice, pour dévoiler leur intrigue criminelle.

Il voulut entamer son réquisitoire par une foule d'épithètes injurieuses, mais il lui fut impossible de prononcer une seule parole; il ne put faire sortir de son larynx qu'un son sourd et sifflant. Il avait une extinction de voix complète, résultat naturel de l'eau qu'il avait reçue pendant la nuit et de la fureur à laquelle il venait de se livrer.

Mademoiselle Mirabelle enhardie par le mutisme de Guimbarde, dit avec assurance :

— Eh bien ! que me voulez-vous ! Parlez donc !

Barnabé remua sa langue et porta la main à sa bouche qu'il ouvrait démésurement, et dont il ne pouvait faire sortir que le même son sourd et sifflant.

— Il est devenu muet, s'écria Joséphine, en éclatant de rire.

Guimbarde lui lança un regard foudroyant, puis se tournant vers son ami Mathieu, il exprima par des gestes qu'il fallait parler pour lui. Ce dernier allait obéir; mais Flombé lui coupa la parole, en lui disant à voix basse :

— Si tu dis un seul mot, tu auras affaire à moi.

Mathieu garda le silence.

Alors Barnabé se mit à pleurer et à trépigner comme un enfant.

Clémence seule n'avait rien compris à ce qui venait de se passer devant elle.

— Que signifie tout cela? demanda-t-elle à Naudet.

Flombé se hâta de répondre ;

— Tu ne vois pas que c'est un fou?...

— Mais pourquoi cette femme est-elle là?

— Parce qu'elle reste ici, en face.

— Mais pourquoi mon mari s'est-il trouvé près d'elle?

— Parce qu'il vient de la rue de la Jussienne où est installé le bureau de la voiture dans laquelle son compatriote est parti... Retirons-nous bien vite, le monde s'amasse...

En disant ces mots, il entraîna Clémence et Naudet.

— N'ayez donc pas l'air si bête, murmura-t-il à l'oreille de ce dernier. Tâchez de cacher à votre femme la faute que vous avez commise.

Et il pensa :

— Tu me paieras cher le rôle que tu me fais jouer, misérable !

Pendant ce temps-là, Guimbarde était cramponné au bras de mademoiselle Mirabelle, qui avait voulu s'éloigner aussi, et il se livrait à une pantomime très-expressive pour faire comprendre ses malheurs à la foule.

— Vous avez l'air du pierrot des Funambules, lui dit la modiste. Voyons, lâchez-moi, cela m'impatiente... Messieurs, au nom du ciel, délivrez-moi de ce furieux.

Les spectateurs prirent le parti *de la jolie femme.*

Barnabé, quand il vit qu'il ne pouvait pas même se venger, s'arracha plusieurs poignées de cheveux, et tomba évanoui dans les bras de Mathieu.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

V.

UN MAUVAIS MÉNAGE.

— Mais mon gendre ne revient pas plus que le Grand-Mogol... *ça m'ostine...* Voilà quatre heures que je l'attends et que tu me fais jacasser comme une vieille portière.

— Votre gendre est à son atelier... le devoir avant tout.

— J'te dis pas, chose... Mais j'ai soif, et j'ai des fourmis dans les jambes, comme... je ne sais pas quoi, répliqua le père Landry.

Et en prononçant ces paroles, il se leva.

— Un peu de patience, reprit Flombé.

Ils causaient ainsi dans la pièce du milieu de l'appartement habité par la famille Naudet.

J'ai déjà décrit ce logement, il est inutile que je recommence; mais je dirai seulement qu'il n'avait plus le même aspect qu'autrefois.

Jadis, il était riant, aujourd'hui, il est lugubre. Les meubles n'ont pourtant pas été changés, ni déplacés; mais ils ne brillent plus; ils sont ternes; enfin, ils n'ont plus la même expression, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

— Faut que je me promène comme un voltigeur, s'écria le père Landry, d'un air furieux.

— Oh! vous nous avez promis de passer ce dimanche avec nous, dit Isidore en retenant le vieillard.

Clémence ferma la croisée par laquelle elle regardait depuis long-temps dans la rue, et joignant ses efforts à ceux de Flombé, pour retenir son père, elle dit de sa voix douce :

— Nous devons dîner à la campagne, en famille.

— Nous y dînerons, comme des petits coqs en pâte, répondit l'ivrogne. Je vais revenir tout de suite... Lâche-moi donc, Zidore... Je veux que tu me lâches... J'ai besoin de prendre ma canne et mon chapeau, comme un vieux troubadour... Je ne suis donc plus maître chez moi?... Vous m'ennuyez comme la salle de police.

Clémence et Flombé ne répliquèrent pas un mot et le laissèrent entrer dans sa chambre.

Madame Naudet le suivit des yeux, d'un air désolé, en disant :

— Quand il sort avec nous, il est sobre, parce que nous ne l'excitons pas à boire ; mais il va s'attabler dans un cabaret...

— Je l'ai retenu aussi long-temps que possible, en lui faisant raconter toutes ses histoires que je connais depuis ma plus tendre enfance, répondit Isidore.

— Tu es un ami dévoué, dit Clémence en serrant la main de Flombé. Si papa rentre malade, ce sera la faute d'Adrien.

Madame Naudet tomba dans une profonde rêverie. Isidore la regarda en silence.

Pauvre femme ! elle était bien changée. Elle n'avait plus ce teint rose et blanc, cette expression de sérénité angélique, ce gracieux sourire, qui la faisaient remarquer il y a trois mois ; son visage pâle, amaigri, ses yeux battus, inquiets, prouvaient qu'elle avait subi des tourments horribles, continuels.

— Mon Dieu ! où est-il ? s'écria-t-elle en se levant tout-à-coup. Où est-il ?

— C'est de ton mari que tu parles ? demanda Flombé.

— Oui... je voudrais savoir où il est.

— Mais tu ne l'ignores pas, il est à son atelier.

— Non, répliqua-t-elle brusquement, il n'est pas à son atelier... Ce matin, lorsque je lui ai rappelé la promenade convenue entre nous depuis quinze jours, il m'a dit qu'il ne pourrait partir que fort tard, que l'ouvrage pressait, qu'il serait obligé de faire au moins la demi-journée... Depuis qu'il a quitté ton imprimerie, chaque dimanche il me donne la même excuse pour me laisser seule à la maison. Or, comme il gagne très-peu d'argent, ce surcroit de travail a fini par me sembler douteux... Je savais bien qu'il mentait ; mais enfin, j'ai voulu en être certaine, et tout-à-l'heure,

j'ai été le demander à son atelier... Il n y a pas seulement paru.

— Il aura sans doute été forcé de faire une course, objecta Flombé.

— Ne te donne plus la peine de l'excuser, c'est inutile, répliqua Clémence en souriant amèrement.

Landry sortit de sa chambre, en fumant sa pipe qu'il venait d'allumer, et se dirigea vers la porte donnant sur l'escalier.

— J'ai encore le moyen du journal pour le retenir, murmura Flombé à l'oreille de madame Naudet.

Et tirant *la Presse* de sa poche, il dit en barrant le passage au vieillard :

— Ecoutez cet article... il est excessivement curieux.

— Merci, merci, mon garçon... J'ai remarqué que quand tu lis, tu te fatigues comme un joueur de *clarinette*.

— Non, ça m'est aussi facile que d'avaler un verre d'eau.

— Tu trouves que c'est facile d'avaler un verre d'eau? s'écria l'ivrogne indigné. Ça me serait aussi imposible que d'avaler un cent de clous.

— Je vous en supplie, écoutez cet article là, vous vous en irez après.

— Eh bien! chante, je t'écoute comme un juge.

— Oh! mais asseyez-vous. Je n'aime pas qu on soit debout lorsque je lis.

Après de nombreux pourparlers, le vieillard consentit à s'étendre dans son fauteuil.

Et Flombé, déployant son journal, commença par cette nouvelle prodigieusement curieuse, palpitante d'intérêt:

» Hier, la sixième légion a relevé la septième qui était de garde aux Tuileries.

Puis ensuite:

» Sa majesté a reçu dans la soirée l'ambassadeur d'Autriche, le président de la chambre des députés, etc., etc.

Cette lecture produisit sur Landry l'effet du mancelinier; il s'endormit profondément.

Isidore le regarda d'un air satisfait et dit à Clémence :

— Je te jure qu'il ne se réveillera pas avant l'arrivée de ton mari.

— Adrien! répliqua madame Naudet, il rentrera, selon son habitude, à onze heures du soir.

Elle reprit, après un moment de silence, en contemplant Isidore avec admiration :

— Tu ne vas pas au café, toi, ta conduite est exemplaire... Excellent ami! tout le temps que tu peux prendre sur ton travail, tu le donnes à la pauvre délaissée... Tu la consoles, tu la rassures, tu tâches de la distraire... Noble cœur.

Et elle essuya ses yeux, car elle pleurait.

— Qu'est-ce qui me brûle donc, comme le diable? s'écria Landry en se réveillant en sursaut. Ah! c'est ma bête de bouffarde.

Le sommeil lui avait fait desserrer les dents, et sa pipe était tombée sur sa poitrine, en passant par la chemise entr'ouverte.

— Ça n'est pas régalant de brûler comme ça, ajouta le vieillard, je ne suis pas assuré comme une manufacture.

Il se leva furieux et se dirigea vers la porte pour sortir.

Flombé voulut reprendre sa lecture; mais Landry l'arrêta en disant :

— Laisse-moi tranquille avec tes bêtises... J'aime la politique dans Béranger seulement, parce que c'est des chansons à boire comme de véritables ventriloques... Je m'en vas.

— Oh ! mon père, je vous en supplie... murmura Clémence.

— Ne m'ostine pas comme une entêtée... J'ai le droit d'aller où ça me plait, comme la liberté elle-même... sacrebleu ! ventre-

bleu ! Vous me manquez tous de respect, comme à un conscrit... sacrebleu !

Et il sortit.

— Quand Adrien se conduisait en honnête homme, dit Clémence, mon père avait honte du défaut qui le harcèle sans cesse, et souvent il le dominait... Hélas ! maintenant, c'est plus fort que jamais, et c'est l'ouvrage de cette femme odieuse... Mon mari ne peut plus la quitter... Il est près d'elle, en ce moment.

— Oh ! la jalousie t'égare, s'écria Flombé.

— Non, non, reprit Clémence, ces lettres anonymes que je reçois chaque jour, disent la vérité.

— Elles sont écrites par un être aussi lâche que méchant, et qui veut troubler ton repos... Peux-tu croire ce misérable ?

Flombé ajouta après un moment de silence, en serrant affectueusement la main de Clémence :

— Écoute, petite, je vais te parler raison, t'apprendre toute la vérité... Naudet s'est marié trop jeune; il n'avait pas encore jeté son feu, comme on dit... Il le jette maintenant... Ce feu là, c'est un besoin de plaisir, de dissipation, que chaque homme porte dans son sein et qu'il lui faut dépenser tôt ou tard... Les femmes ne sont pas ainsi faites, parce que leur éducation n'est pas la même que la nôtre, et puis parce qu'elles valent mieux que nous... Eh bien! ton mari, suivant la loi commune, à laquelle nous sommes tous soumis, se trouve forcé maintenant, de renoncer à la vie paisible, et de goûter un peu de bamboche... Il fréquente de joyeux lurons, il chante, il rit à gorge déployée, il danse, joue au billard, boit toutes sortes de choses... Enfin, il est comme un jeune poulain, qui s'échappe après avoir été long-temps enfermé dans l'écurie, et qui court au hasard, qui gambarde, qui se cabre, fait toutes les bêtises

du cheval... Adrien fait maintenant toutes les bêtises de l'homme, mais ça ne durera pas, parce qu'il a du bon dans le cœur... Il reviendra bientôt au calme de l'intérieur... c'est mon histoire... J'ai usé ma folle jeunesse, je suis tranquille aujourd'hui... Pour ramener Naudet, suis bien mes avis : Ne lui adresse pas un seul reproche, évite toutes les querelles, contente-toi d'être triste avec lui... Moi, je me charge de le réprimander, et dans le bon genre... De cette manière, nous le guérirons de sa fièvre chaude, tu verras.

Au moment où Flombé tèrminait cette dissertation philosophique, Adrien entra, en chantant une romance à la mode.

Ce n'est plus ce jeune homme timide que vous avez connu. Maintenant, il porte de la barbe et des moustaches ; son alure est hardie ; sa mise et ses manières sont celles d'un beau d'estaminet ; pantalon à la cosaque, redingote bleu clair, tachée à plusieurs

endroits par le blanc de billard, cravate *ébouriffante*, chapeau gris légèrement incliné à droite.

Il s'avança vers sa femme, en disant d'un ton dégagé :

— Bonjour, bichette.

Et il se baissa pour l'embrasser. Mais elle le repoussa, en s'écriant :

— Ah ! tu sens les liqueurs et le tabac.

— Oui, répondit-il avec un aplomb imperturbable, j'ai fumé, et j'ai bu une goutte... J'avais mal la tête.

Et s'adressant à Flombé, il ajouta :

— Ça va bien, vous.

Isidore et madame Naudet gardèrent le silence.

Adrien se promena pendant quelques minutes dans la chambre, puis s'arrêtant devant sa femme, il dit en s'essuyant le front :

— Il m'a été impossible de quitter l'atelier avant deux heures... Ai-je pioché ! nom

d'une pipe ! ai-je pioché ! J'en ai le dos en compote.

Clémence répliqua d'un air ironique :

— Je me plais à croire que cet excès de travail ne te rendra pas malade.

— Oh ! je ne crains pas qu'il me conduise au tombeau... Je suis échiné, voilà tout... Je n'ai pas bougé de dessus ma casse.

— Oh ! tu as bien pris le temps de déjeûner.

— Non, répondit effrontément Naudet. Je me suis alimenté avec une flûte de dix centimes et un petit verre d'eau-de-vie, sans lâcher l'ouvrage. Je mangeais d'une main, je travaillais de l'autre.

— C'est sans doute en te pressant si fort que tu as déchiré ta redingote.

— Oui, pour te rejoindre plus vite, je l'ai emmanchée trop précipitamment, et crac !

— Ça l'a déchirée derrière, près de la poche ; rien n'est plus logique, interrompit Isidore.

— Mais dam ! fit Naudet en le regardant avec assurance.

— Peut-on mentir comme cela, pensa Clémence.

— Je mettrai ma numéro deux, reprit Adrien. A propos de toilette, ma chère épouse, il me semble que la tienne n'est pas très-avancée... Dépêche-toi, ou nous ne partirons qu'à la brune.

— Je partirai pas du tout, s'écria madame Naudet.

— Tu ne veux donc plus sortir ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce ce que ça ne me plait pas.

— A ton aise, dit froidement Adrien, en frisant ses moustaches, à ton aise... Je ne tiens pas à sortir, moi... bien au contraire.

Clémence le regarda avec mépris et lui demanda :

— As-tu été retirer de la caisse d'épargne les trois cents francs dont j'ai besoin

pour faire les robes que l'on m'a commandées.

— Oh! j'ai encore oublié, s'écria Naudet, avec un accent plein de vérité.

— C'est inconcevable, lui dit sa femme, voilà huit jours que je te demande cet argent... Je vais le chercher moi-même... les bureaux ne sont pas encore fermés.

— Non, puisque je me suis chargé de cette commission,.. je tiens à la faire.

— Mais je ne peux plus m'en rapporter à toi, s'écria madame Naudet avec impatience. D'ailleurs, ces trois cents francs me sont indispensables aujourd'hui... Donne-moi le livret.

— Le livret, balbutia le jeune homme en se grattant la tête d'un air embarrassé, le livret... Eh bien... petite, il faut enfin que tu saches la vérité... Le livret, je l'ai perdu.

— Tu ne l'as pas perdu, répondit Clémence.

— Me soupçonnerais-tu?...

— Tu as dépensé cet argent.

— Oh! s'écria Naudet avec fureur, je ne te pardonnerai jamais...

— Je ne te pardonnerai pas non plus, interrompit Clémence sur le même ton.

— Mes enfants, mes enfants, dit Flombé en se plaçant entre eux, cessez de vous quereller... Vous avez tort tous les deux... toi, Clémence, parce que ton accusation est injuste; vous, Naudet, parce que vous êtes un homme sans cervelle et que vous avez véritablement perdu ce livret de la caisse d'épargne... Mais par bonheur, je l'ai trouvé, car c'est chez moi que vous l'avez égaré. Je ne vous l'ai pas rendu tout de suite, afin de vous donner une leçon de prudence... Le voici, ajouta-t-il, en tirant de sa poche un papier imprimé qu'il remit à Naudet. Mais vous ne pourrez pas recevoir votre argent aujourd'hui, quoiqu'en dise Clémence.. les bureaux sont fermés.

Ce papier était un livret de la caisse d'épargnes, mais il portait le nom de Flombé.

Après l'avoir mis dans son portefeuille, Adrien dit à sa femme, avec une merveilleuse impudence :

— Que ceci te serve de leçon... Tu crois toujours qu'on ment... Quelle affreuse manie !

Clémence ne répondit point. Mais elle n'était pas convaincue, car elle lança à Flombé un regard qui exprimait :

— Tu l'as encore excusé, mais je doute.

— Habille-toi bien vîte, dit Isidore, je vais chercher ton père ; et nous irons à la campagne humer un peu d'air atmosphérique.

Clémence entra dans sa chambre, mais elle ne s'habilla pas tout de suite ; elle appliqua son oreille sur la porte qu'elle tenait entr'ouverte.

Naudet, quand il fut seul avec Flombé, s'écria :

— Vous m'avez tiré une fameuse épine du pied... Quelle reconnaissance je vous dois, mon ami :

Isidore lui répondit froidement :

— D'abord, je ne suis pas votre ami, parce que je vous méprise ; ensuite, vous ne me devez pas de reconnaissance, parce que c'est Clémence que j'ai obligée, et non pas vous. Je ne vous ai disculpé que pour lui éviter une nouvelle douleur... Rendez-moi ce livret de la caisse d'épargnes, que je vous ai donné et qui m'appartient, j'irai le retirer demain, et je vous en remettrai le montant... Vous donnerez trois cents francs à Clémence, et le reste à votre propriétaire, qui, depuis quinze jours, vous demande le paiement de son terme... Vous m'avez entendu... Soyez chez moi à deux heures.

— Je n'y serai pas, répliqua Naudet, il

est inutile de m'attendre. Je consentirais à recevoir de vous un service, si vous étiez mon ami, mais puisque vous ne l'êtes pas...

— Non, parbleu! je ne le suis pas, interrompit Isidore.

Et serrant convulsivement les revers de la redingote de Naudet, il ajouta à voix basse, mais avec une expression qui fit trember le jeune homme :

— Il faut enfin que je vous dise tout ce que j'ai sur le cœur... Je vous hais d'une haine implacable, qui ne s'éteindra qu'avec mon dernier soupir... Imbécile! vous vous étiez donc figuré que c'était par affection pour vous que je cachais, que j'excusais toutes vos infamies... Mais je vous tuerais, si votre femme ne vous aimait pas tant; je vous aurais tué cent fois, si je n'avais pas craint que votre mort causât la sienne... C'est pour Clémence que je joue le rôle ridicule auquel vous m'avez condamné...

Mais ma patience est à bout... Changez de conduite, je vous le conseille...

Adrien ne répondit pas; il avait peur.

Flombé s'éloigna de lui, car il avait envie de l'étrangler.

Il fit plusieurs fois le tour de la chambre d'un pas précipité, afin de calmer sa fureur, puis revenant près du jeune homme qui était resté immobile et la tête baissée, il lui dit :

— Soyez demain chez moi à deux heures.

— Je vous rendrai votre argent dans quinze jours, répondit Naudet; mais il faut que vous sachiez comment j'ai dépensé le mien.

— Je ne veux rien savoir, interrompit brusquement Isidore. Vous êtes un misérable... Vous n'avez pas pitié de votre pauvre femme qui souffre depuis cinq mois, sans proférer une seule plainte... Sa résignation, sa douceur, devraient pourtant vous tou-

cher:.. Mais vous n'avez ni cœur, ni âme... Je vous le répète, prenez garde à vous, changez de conduite, car je finirais par assouvir ma haine.

Et il sortit précipitamment.

Adrien tomba accablé sur une chaise, en murmurant :

— Il a raison ; ma conduite est infâme... Oh ! mais, c'est fini, c'est fini

Clémence avait tout entendu.

— Bon Isidore, pensa-t-elle, Dieu veuille que mon mari profite de la leçon que tu viens de lui donner.

Puis elle fit sa toilette, en pleurant à chaudes larmes.

VI.

L'HOMME QUI TROMPE SA FEMME.

La métamorphose d'Adrien n'avait pas eu lieu brusquement, elle s'était opérée petit à petit; il avait lutté de toute sa force; mais il avait été vaincu, de même que l'ouvrier qui a laissé prendre une partie de ses vêtements par un engrainage, doit passer

tout entier dans l'horrible machine, qui l'attire avec une force invincible, qui broye, qui lamine tous ses membres.

Naudet s'était d'abord figuré qu'il avait séduit, *déshonoré* mademoiselle Mirabelle.

C'était elle, au contraire, qui l'avait séduit, déshonoré, et elle avait habilement profité de l'erreur de sa victime pour la retenir, pour l'envelopper dans une trame infernale.

Joséphine avait eu l'impudence d'accabler Adrien de reproches, de pleurer devant lui sa vertu qu'il lui avait fait perdre. Et le malheureux, se croyant coupable, avait revu la modiste, afin de la consoler, afin d'obtenir son pardon.

Naïf, comme il l'était, pouvait-il résister à cette puissante enchanteresse? Elle lui inspira bientôt une passion terrible, à laquelle il s'abandonna tout entier.

Cette passion lui causait pourtant plus de douleur que de joie. Il était continuel-

ment jaloux., car Joséphine, dans la position brillante où elle se trouvait, était entourée de beaux jeunes gens, vêtus avec élégance, qui envoyaient des lettres, des bouquets. Adrien tâchait de s'habiller comme eux, il envoyait des lettres, des bouquets, et surveillait sa maîtresse sans cesse : aussi plus de travail; M. Trabouilleau l'avait chassé de son imprimerie. Adrien avait honte de sa conduite; il était dévoré par le remords; l'ombre de Clémence le poursuivait partout; mais, malgré tous ses efforts, il était obligé de céder au torrent qui l'entraînait.

Quant à Joséphine, elle aimait d'autant plus Adrien, qu'il avait constamment l'intention de la quitter.

Lorsque Flombé fut sorti, Naudet tomba dans une profonde rêverie. Il venait de se jurer à lui-même qu'il ne reverrait jamais mademoiselle Mirabelle, quand Mathieu Borgnon, lui frappa sur l'épaule en disant:

— Ohé! vieux! c'est ton ami qui t'appelle... Je suis entré tout de go, parce que la clef sur la porte signifie: tournez le bouton, *s. v. p.*

Mathieu était l'ami, l'ami intime, l'inséparable d'Adrien. Voici comment leur liaison s'était formée.

Guimbarde étant épuisé, Mathieu avait jeté les yeux sur Naudet pour soutenir son existence, jusqu'à ce qu'il trouvât mieux. Or, il l'avait abordé un matin, en disant:

— Satané farceur! vous êtes donc l'amant de mademoiselle Mirabelle?

Adrien avait nié d'abord, puis il avait avoué. Mais comme il craignait que Mathieu ne commît une indiscrétion, il avait acheté son silence, en lui payant toutes sortes de rafraîchissements. Mathieu avait fini par *endoctriner* complétement Naudet; il lui donnait des conseils, il protégeait ses amours, il l'aidait à surveiller Joséphine.

Adrien lui demanda précipitamment:

— Est-ce que tu m'apportes la lettre ?...

— Non, elle n'est pas encore arrivée... Mais j'ai quitté l'estaminet parce que j'ai appris par Jarry que Guimbarde à l'intention de te jouer un coup de chien aujourd'hui, et je viens te prévenir.

— Je me moque de Guimbarde, répondit Naudet en haussant les épaules. Ce n'est pas lui que je crains.

— Ni moi non plus, mais il faut toujours se défier... Tu as suivi mon conseil, n'est-ce pas ? Pour te débarrasser de la promenade conjugale, tu as cherché une querelle à ta femme, et après vous être bien disputés, elle s'est écriée : Je ne sortirai pas ! Et elle s'est enfermée dans sa chambre... Viens, puisque tu es libre... On a sans doute remis, pendant notre absence, la lettre tant désirée.

— Je ne compte plus sur elle, dit Naudet en se mordant les lèvres. Joséphine devait m'écrire à huit heures, afin de me fi-

xer un rendez-vous... Furieux de n'avoir rien reçu, quand je t'ai quitté, j'ai été chez elle... on m'a dit qu'elle était sortie depuis le matin en fiacre... Il est évident qu'elle me trahit.

— Oh! mon pauvre garçon, je prends bien part à ta peine!...

— Il est inutile de t'appitoyer sur mon sort... Je suis enchanté de ce qui arrive... Je n'aurais jamais eu la force de rompre avec Joséphine... Près d'elle, le temps passait rapide comme l'éclair... Elle est si drôle! si amusante! Et puis, lorsque je parlais de séparation, elle me menaçait de se tuer... Imbécile! je la croyais... Enfin, c'est elle qui m'abandonne, tant mieux!

— Eh bien! oui, tant mieux! s'écria Borgnon avec joie. Les femmes sont la perte des jeunes gens... Tu aurais fini par faire des folies... On ne doit chérir que la bombance; elle ne trompe jamais et elle engraisse... Retournons à l'estaminet.

Adrien regarda Mathieu d'un air méprisant, et répondit :

— Je n'ai fréquenté ces mauvais lieux que pour m'étourdir... J'avais besoin de bruyants plaisirs pour étouffer les cris de ma conscience... Je ne pouvais rester un moment dans le calme de mon intérieur, parce que le remords me dévorait... Chère Clémence ! je t'ai fait bien souffrir !... Oh ! mais, je redeviens honnête homme, bon ouvrier, bon mari... Je t'ai toujours aimée... Ce n'était pas de l'amour que j'avais pour Joséphine, c'était une passion mauvaise dont j'étais honteux... c'est fini, heureusement, c'est fini.

— Mon cher, dit Mathieu en se grattant la tête d'un air maussade, tu sautes d'une extrémité à un autre... c'est très-bête... Il faut tâcher de se tenir dans un juste milieu... Joséphine n'est peut-être pas coupable.

— Tais-toi ! ne l'excuse pas, s'écria Nau-

det. Je ne veux plus la voir... On frappe .. N'as-t-on pas frappé?

— Si c'était Flombé, je serais flambé, pensa Mathieu en tremblant.

On frappa de nouveau.

— Entrez, dit Adrien.

La porte s'ouvrit, et Guimbarde entra, en demandant :

— Madame Naudet, couturière... est-ce ici?

L'infortuné Guimbarde avait vieilli de dix ans au moins. Son visage était livide, décharné, son dos était voûté comme celui d'un centenaire; son nez paraissait plus grand qu'autrefois, parce qu'il était plus mince, plus pointu; ses yeux seuls étaient vivants et jeunes; ils brillaient d'un éclat extraordinaire. Les vêtements de Barnabé n'étaient pas moins changés que son corps; ils étaient usés jusqu'à la corde et déchirés en plusieurs endroits. Mathieu et

Naudet s'étaient écriés, en le voyant entrer :

— Guimbarde !

Il voulut répondre, mais sa respiration était gênée, courte, sifflante ; il leur fit un geste qui signifiait ayez un peu de patience, puis il croisa ses bras sur sa poitrine, et après un moment de silence, il prononça ces paroles d'une voix enrouée :

— Oui, c'est moi, c'est Guimbarde, le plus content de tous les Guimbarde, car il vous trouve réunis tous les deux, vous qu'il hait d'une haine de chacal... Ah ! ah ! ah ! nous allons rire ! Merci, enfer, tu m'as bien inspiré ! Merci, je vais donc...

Son discours fut interrompu par une quinte de toux horrible, qui dura plusieurs plusieurs minutes. Lorsqu'elle fut calmée, Naudet demanda avec impatience :

— Que venez-vous faire chez moi ?

— Vous allez le savoir... Je vais d'abord en finir avec lui ; je vous réserve pour la

bonne bouche, pour le dessert, répondit péniblement Barnabé. Et s'adressant à Mathieu :

— Infâme! vois dans quelle débine tu m'as plongé! Autrefois, j'étais si bien mis que j'avais l'air d'un véritable empereur romain, aujourd'hui, j'ai l'air d'un chiffonnier... Regarde mon chapeau, on dirait un hérisson; regarde mes bottes, elles sont à jour, regarde mon habit... le brigand est plus gras que moi... Oh! oui, il est plus gras que moi, mon habit... regarde ma montre, je n'en ai plus... il y a trois mois qu'elle retarde de cent dix francs au mont de piété. Je n'ai plus de culottes, je n'ai plus de chemises... J'ai tont vendu... Exécrable vampire! jouis de ton ouvrage. Après avoir sucé mon dernier sou, tu m'as planté là, et tu t'es coalisé contre moi avec Naudet, ma bête noire... Du reste, tout le monde a imité ton ingratitude. Je n'ai plus un seul ami. Ceux qui me portaient aux nues, jadis, me dé-

nigrent à présent; ils poussent l'animosité jusqu'à la calomnie, ils disent que je suis bête. Je n'ai rencontré qu'un seul être reconnaissant, qui m'a rendu, hier, vingt francs que je lui avais prêtés à l'époque de ma splendeur... Je dépenserai cette somme en vengeance, rien qu'en vengeance... vingt francs de vengeance... tremblez!... J'en ai déjà acheté pour cent sous.

— Je me suis brouillé avec toi parce que tu voulais tourmenter ce bon Naudet que j'aime comme un frère, dit Mathieu.

— As-tu fini! s'écria Guimbarde, en lui lançant un regard froudroyant. Hypocrite! cafard! Je te dévoilerai partout, je t'empêcherai de faire de nouvelles dupes. Tu en seras réduit à tes propres ressources, et tu pâtiras, et tu pâtiras.

Naudet l'interrompit, en disant:

— Si c'est pour vous disputer avec Mathieu que vous êtes venu?...

— Ne vous impatientez pas, reprit Bar-

nabé. J'entame votre tartine, et elle sera bonne, je vous le jure par l'enfer. Vous avez déchiré mon cœur, brisé toutes mes espérances. Grâce à vous, mon étoile a disparu, je ne vois plus que des catafalques dans l'air.

— Comprends pas, dit Naudet.

— Vous m'avez enlevé Joséphine, comprenez-vous, maintenant?

— Vous m'ennuyez! je vous ai déjà dit cent fois...

— Vous ne pouvez plus nier, j'ai des preuves écrasantes.

Naudet regarda avec effroi la chambre dans laquelle sa femme s'habillait, et voyant que la porte était bien close, il s'avança vers Guimbarde, en disant:

— Quelle preuve avez-vous? parlez!

— Je savais, répondit Barnabé, que Joséphine vous adressait, au café de la Cochinchinoise, des lettres dans lesquelles, la perfide vous fixait des rendez-vous. J'ai

passé cette nuit toute entière devant la demeure de mademoiselle Mirabelle. A huit heures environ, un commissionnaire y a été appelé. Quand il est sorti, je me suis élancé sur lui, en disant : Ce billet que vous portez est pour moi... Donnez-le, je vous évite la course. Il hésitait, mais j'ai fait briller à ses yeux un écu de cent sous, et il a aussitôt lâché le poulet... J'en ai brisé l'enveloppe ; il était ainsi conçu :

« Le plus adoré de tous les hommes, trouvera sa Fifine à l'heure convenue sur le pont de Sèvres. Mille millions de baisers. »

— Elle n'était pas coupable, pensa Naudet. Et s'élançant sur Barnabé, il s'écria en le serrant au collet :

— Misérable ! tu t'es permis...

— Non, je me suis gêné, interrompit Guimbarde. L'heure de ma vengeance est sonnée... J'ai séparé les deux tourtereaux. Pendant que l'un droguait dans la café de

la Cochinchinoise, l'autre montait la garde sur le pont de Sèvres... et pour sa majesté le roi de Prusse, encore... ah! ah! ah! Mon cœur se dilate enfin!

— Si tu n'étais pas chez moi, si je ne craignais pas le scandale, je te jeterais par la fenêtre, dit Adrien d'une voix sourde.

— Je ne crains pas le scandale, répliqua Barnabé, au contraire, je le cherche... Je ne serai content que le jour où je t'aurai tué... Nous allons combattre, mais pas à coups de poings, je suis malade... Nous prendrons des pistolets...

— Tu es fou, dit Mathieu.

— Tais-toi! dit Guimbarde.

— Sors bien vite, dit Adrien, car je ne répondrais plus de ma patience.

— Tu ne veux pas te battre, lâche?

— Ne parle pas si haut!

— Ta femme est donc là... Tu as peur qu'elle entende... Eh bien! je vais lui porter

le billet de Joséphine... c'est pour cela que je suis venu ici.

Naudet l'arrêta par le bras, et lui dit :

— Je suis sûr que les lettres anonymes que ma femme a reçues ont été écrites par toi.

— Mais oui.

— Tu oses avouer une pareille infamie.

— Je m'en vante, je m'en vanterai partout.

— Il me faut le billet de Joséphine que tu as intercepté.

— C'est à madame ton épouse que je le remettrai.

Mathieu et Naudet se jetèrent en même temps sur Guimbarde; l'un le saisit par-dessous les bras, en le baillonnant avec la main gauche, l'autre le saisit par les jambes, et ils le portèrent ainsi dans la chambre de Landry. Puis ils le fouillèrent jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé cette lettre qui le rendait si redoutable. Barnabé n'opposa pas une gran-

de résistance, car il eut au commencement de la lutte, une seconde quinte de toux, à la suite de laquelle, il s'évanouit complétement.

Adrien parcourut rapidement le billet que mademoiselle Mirabelle lui avait adressé, puis il le mit dans une des poches de sa redingote.

Mathieu dit en regardant Guimbarde :

— Tu as eu tort de résister... ça t'a fait tousser.

— Qu'il parte bien vite ! s'écria Naudet.

— Allons ! lève-toi ! tu peux te retirer dans tes foyers, reprit Borgnon ; mais je te préviens que si tu renouvelles ce genre de plaisanterie, je serai moins doux à ton égard, je t'appliquerai une pile que la peau t'en fumera.

Et voyant que Guimbarde restait étendu sur le carreau, sans faire un seul mouvement, il adressa en pâlissant cette question à Naudet :

— Est-ce qu'il est mort?... Si on nous accusait de l'avoir tué?

Adrien s'agenouilla près de Barnabé, lui déboutonna son gilet et plaçant la main sur le côté gauche de sa poitrine :

— Il n'est pas mort! s'écria-t-il. Son cœur bat... C'est un évanouissement... Mais il ne peut pas rester ici... Que faire?... Si Clémence venait?... Si Flombé et mon beau-père rentraient... Que faire? Mon Dieu! mon Dieu!

Naudet bégaya plutôt qu'il ne prononça ces paroles, car un tremblement nerveux s'était emparé de tous ses membres.

— J'ai envie de l'emporter, dit Mathieu.

— Oui, emporte-le.

— Mais où le fourrai-je?

— Où tu voudras... dans un café... Il faudra l'y retenir, car il voudra peut-être revenir ici.

— Je vais l'emporter... mais je n'ai pas le sou.

— Il me reste dix francs... les voici... Allons! hâte-toi... Je n'oublierai jamais le service que tu me rends.

Mathieu prit Guimbarde dans ses bras, en disant:

— Heureusement qu'il est maigre comme un coucou... sans cela, je suerais un peu... Le diable m'étrangle si je sais ce que je vais en faire. Je conterai aux curieux que je l'ai trouvé pris de boisson dans ton escalier.

— Oui, l'excuse est bonne. Hâte-toi! au nom du ciel!

Quand il eut fermé la porte sur Mathieu, chargé de son fardeau, Adrien fut torturé par une autre préoccupation.

— Clémence a peut-être entendu? pensa-t-il. Pourtant sa porte était bien fermée. Il faut que je sache à quoi m'en tenir.

Il se dirigea vers la chambre de sa femme.

Son visage était rouge brique, ses yeux

étaient hagards, sanglants ; il avait la bouche sèche. Le malheureux, pour calmer son impatience, en attendant la lettre de Joséphine avait bu plusieurs verres de liqueurs alcooliques. Il n'était que légèrement animé lorsqu'il était rentré chez lui, mais la colère à laquelle il venait de s'abandonner, l'avait complétement énivré.

— Eh bien ! dit-il à sa femme, es-tu prête ?

— Oui, répondit-elle. Je raccommoderai demain ta redingote... Mets celle-ci.

— Elle est calme, elle n'a rien entendu, pensa Naudet, en changeant de vêtement. Je suis tranquille de ce côté, mais Joséphine était innocente... Elle m'a attendu long-temps sans doute... Elle croit peut-être que je la quitte ? Si elle se tuait, comme elle m'en a menacé ?... Il faut que je courre chez elle, que je la rassure.

Clémence prit la main de son mari, et la serrant avec tendresse, elle murmura :

— Il y a juste trois mois que nous n'avons été nous promener ensemble, mon ami.

Adrien ne l'avait pas écoutée.

— Saperlotte! s'écria-t-il en se frappant le front, j'ai oublié quelque chose à l'atelier.

— Quoi donc?

— Quelque chose de très-important. Je reviendrai bientôt.

— Est-ce aujourd'hui que tu as oublié ce quelque chose de très-important? demanda Clémence d'un ton ironique.

— Aujourd'hui même, répondit Adrien.

— Tu en es bien sûr?

— Parbleu!

— Alors, tu mens, s'écria madame Naudet.

— Je mens.

— Oui, tu mens, poursuivit-elle avec colère. Tu t'ennuies déjà près de moi et tu veux t'en aller... Ah! je ne peux plus me contenir... Il y a trop long-temps que je

souffre en silence... Il faut que tu saches enfin que je ne suis pas ta dupe... J'ai parlé à ton prote ce matin; il m'a dit que tu ne travaillais jamais le dimanche, et que tu manquais souvent dans la semaine.

— Il s'est trompé, répondit Adrien sur le même ton.

— Il ne s'est pas trompé.

— Je te dis que si!

— Je te dis que non.

— D'ailleurs, que t'importe! cela ne regarde que moi... Je ne m'occupe pas de tes robes, je te les laisse confectionner à ton aise... Ne te mêle pas de mes affaires, cela ne me convient pas! Si tu adoptes le genre de m'épier, de me faire des scènes chaque fois qu'il me plaira de sortir, j'aurai une jolie existence. Jusqu'à présent, j'ai eu la faiblesse de me laisser conduire à la lisière, comme un enfant, de te rendre des comptes, de te demander la permission d'aller ici ou là; mais je renonce à ce rôle

ridicule, j'en ai assez, j'en ai trop, beaucoup trop. Je ne souffrirai plus une seule question, un seul reproche. Je suis le maître et je le serai toujours désormais. Entends-tu ? c'est clair, c'est limpide.

— Je te répondrais, si je ne te méprisais pas tant, dit Clémence en pleurant.

— Je ne tiens pas à ton estime.

— Tu ne tiens plus à l'estime de personne.

— Pleurniche tant que tu voudras, mais tais-toi, car tu m'ennuies, s'écria Naudet avec fureur.

— Bats-moi, répondit Clémence; il ne te manque plus que cela.

— Oh ! maudit soit le jour où je me suis marié, cria Naudet.

Et il se dirigea vers la porte, pour sortir; mais il s'arrêta en voyant entrer son beau-père et Flombé.

IV.

L'AUTORITÉ D'UN PÈRE.

Landry s'appuyait sur le bras d'Isidore. Le malheureux vieillard était dans un état d'ivresse épouvantable.

— On crie ici comme si l'on parlait politique, balbutia-t-il, en chancelant. On

vous entend du bas de l'escalier, comme du tremblement de tous les diables.

Et après avoir chanté ces deux premiers vers d'une chanson de Béranger :

> Amis du vin, de la gloire et des belles,
> Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Il ajouta :

— En voilà de la politique et de la bien plus superfine que celle de tous vos journaux, qui sont bêtes comme des cruches.

Flombé le déposa sur son fauteuil, puis, s'avançant vers Clémence :

— Tu pleures, dit-il. Pauvre femme ! que s'est-il donc passé ?

— Oh ! que je suis malheureuse ! murmura madame Naudet au milieu de ses sanglots.

Isidore jeta un regard terrible à Naudet, qui haussait les épaules d'un air de pitié.

— Elle est malheureuse parce que je veux sortir un moment, dit Adrien. C'est trop

fort, ma parole d'honneur, c'est trop fort... Je ne cèderai pas à ce caprice.

— Le fait est que c'est ridicule, comme je ne sais quoi, bégaya Landry. S'il a des affaires ce garçon?

— Clémence a raison, cria Flombé d'une voix tonnante.

— Alors, c'est différent, comme le rouge et le blanc, dit l'ivrogne.

Isidore continua, en s'adressant à Naudet:

— Oui, votre femme a raison de ne pas trouver convenable que vous vous en alliez au moment où je viens vous chercher pour faire une promenade convenue depuis longtemps.

— Mais, j'ai des affaires, répondit Adrien avec impatience.

— Remettez-les.

— Non, je veux sortir et je sortirai, reprit Naudet d'un ton furieux. Auriez-vous la prétention de m'en empêcher?... Je se-

rais curieux de voir cela. Vos conseils et vos leçons m'ennuyaient déjà, si vous me donnez des ordres, ça ira mieux !... Je suis le maître chez moi, entendez-vous? et j'ai le droit d'en chasser qui m'importune.

— Insensé ! tu paieras cher ton insolence ! s'écria Flombé.

— Mon ami, calme-toi, dit Clémence, en se plaçant entre Isidore et son mari.

— Il ose menacer quand il devrait courber la tête ! poursuivit Flombé.

— Calme-toi, au nom du ciel !... Vous voulez donc me faire mourir?

Après un moment de silence, Isidore adressa ces paroles à Naudet, d'une voix tremblante :

— Je ne vous dirai rien aujourd'hui, car vous êtes ivre.

— Oui, il a bu comme une futaille ! s'écria Landry en s'avançant vers son gendre. T'as bu, t'as bu, je te dis que t'as bu... Ne m'ostine pas !... Tu sens le cassis, com-

me un *liqueuriste*... Laissez-moi tranquille, vous autres, je veux lui parler, et je lui parlerai. T'es t'une canaille! tu fais pleurer ta petite femme qui t'aime tant... Tiens! tu es t'ingrat comme les oiseaux. A ton âge, tu n'as pas de honte de dépenser ton argent en liqueurs douces, comme une vieille portière... Si tu buvais du vin encore... Mais tu es polisson, comme je ne sais pas quoi... Je te méprise, comme la boue... Je.,.

Naudet interrompit le discours de son beau-père, en disant:

— Pour prêcher la morale, il faut commencer par la respecter soi-même... Laissez-moi donc en repos... Oh! c'est l'enfer que cette maison.

— Tu méconnais mon autorité paternelle, malheureux! répondit l'ivrogne indigné. Je te maudis comme un parricide... Tu te conduis, comme l'enfant prodigue... Tu m'as insulté, il faut que tu m'en rendes

raison... Je t'embrocherai, comme un canard... car tu n'es qu'un vil canard, comme je ne sais pas quoi.

— Allez faire un somme, ça vous remettra, répondit Adrien. Et il sortit en fermant la porte avec tant de violence, que les meubles et les vitres furent ébranlés.

— Voilà ce que j'appelle un polisson, un galopin, dit le vieillard en levant les yeux au ciel. C'est un criminel, comme Papavoine, Lascenaire. Il m'a manqué de respect, comme à un conscrit.

— Oui, il vous a manqué de respect, répliqua Flombé, et certes il a eu tort... mais vous avez mérité ce qui est arrivé... car enfin, vous venez de commettre la faute que vous lui reprochez.

— Tu veux dire que j'ai trop levé le coude, et que je radote... c'est possible ; mais je vais dormir comme une pioche pendant un petit quart d'heure, et quand j'aurai retrouvé ma langue, je lui parlerai comme

un véritable maître d'écriture... et je le corrigerai ensuite, comme je ne sais pas quoi... tu verras...

— Oui, mais couchez-vous d'abord.

Flombé conduisit l'ivrogne dans sa chambre, puis, après l'avoir aidé à s'étendre sur sur son lit, il revint près de Clémence, et lui dit aussitôt :

— La douceur et la résignation n'ont obtenu aucun succès, il faut y renoncer. Cendrillon a été victime tant qu'elle a gardé la maison ; suis donc son exemple. Ton mari s'amuse, amuse-toi aussi de ton côté... Nous allons diner à la campagne et nous rentrerons fort tard, plus tard que lui... Nous irons au spectacle... Laisse-toi conduire par moi... Je connais mon affaire... Prends ton châle et partons.

— Non, répliqua Clémence, je verrais des ménages bien unis, joyeux de profiter d'un beau dimanche pour respirer ensemble un peu d'air pur des champs... Cela

me rappellerait le passé, cela augmenterait ma tristesse.

— Il te faut des distractions pour la détruire.

— Je me distrairai en travaillant, dit la pauvre femme avec un sourire qui fit pleurer Isidore. Le travail occupe, empêche de penser... Que puis-je faire?...

Elle réfléchit un moment, puis voyant la redingote que Naudet avait quittée peu de temps avant de sortir :

— Cette redingote est déchirée, je vais la raccommoder.

Et elle prit du fil, une aiguille et un dé.

— Tu repousses le seul moyen de ramener Adrien, reprit Isidore.

— Je ne tiens plus à le ramener... Aujourd'hui, il m'a complétement désanchantée; il avait perdu toute pudeur... Trouvons un autre sujet de conversation, je t'en supplie... Oh! mais l'égoisme m'entraîne, je suis habituée à mon sort... je ne veux

pas que tu le partages plus long-temps... Laisse-moi seule... Tu t'es assez ennuyé.

— Je ne m'ennuie jamais près de toi! s'écria Flombé. Te voir est mon seul bonheur.

Clémence répondit en regardant Isidore avec admiration :

— Pour que ton bonheur soit réel, je tâcherai de devenir moins maussade... Il faut enfin que je prenne mon parti, que j'oublie Adrien. Je sens que chaque jour, je me détache de lui, de plus en plus. Mais le doute ranime quelque fois mon amour prêt à s'éteindre. Il est possible, comme tu me l'as dit, que Naudet n'aille qu'au café; il est possible qu'il soit momentanément égaré par des plaisirs qu'il ne connaissait pas. Oh! si j'avais une preuve, une preuve bien convaincante de sa trahison, je n'aurais pour lui que du mépris, et je serais calme.

Flombé pensa :

— Si je lui revelais tout?... Oh! non, elle dit que la certitude rendrait le calme à son âme, mais elle s'abuse.

Pendant qu'Isidore faisait cette réflexion, madame Naudet étendit sur ses genoux la redingote de son mari, et comme l'endroit déchiré était près d'une des poches de derrière, elle retourna cette poche, et elle en fit tomber un papier plié en quatre. Elle le ramassa aussitôt et s'écria:

— Une lettre.

Elle était pâle et tremblante.

— Ne la lis pas, dit Isidore.

Et il voulut lui arracher le papier qu'elle serrait convulsivement dans sa main.

Elle le repoussa, et après avoir lu avidement, elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine d'un air accablé, en tendant la lettre à Isidore.

C'était celle que Joséphine avait écrite le matin à Naudet. Elle avait été mise sous enveloppe, et cette enveloppe, Guimbarde

l'avait déchirée, perdue sans doute, car Adrien en le fouillant, ne l'avait pas trouvée sur lui.

Flombé profita de cette circonstance pour dire à madame Naudet :

— Ce billet n'appartient peut-être pas à ton mari ; il ne porte pas d'adresse... tu le vois ; et puis, il ne nomme personne...

« Le plus adoré de tous les hommes trou-
» vera sa Fifine à l'heure convenue sur le
» pont de Sèvres... Cela peut s'adresser
» aussi bien à moi qu'à Naudet.

— A toi, s'écria Clémence.

— A moi ou à n'importe qui, répliqua Flombé.

— Non, non, dit Clémence. Si cette lettre n'appartenait pas à mon mari, pourquoi se trouverait-elle dans sa poche ?

— Dam... je ne sais pas... Il est possible que...

— Oh ! ne cherche plus à le disculper, c'est inutile. Maintenant, ta tâche est rem-

plie. Tu n'as rien négligé pour cacher ses fautes... Ce matin encore, tu as sacrifié quatre cents francs de tes épargnes...

— Comment! tu sais....

— Je sais tout, dit Clémence. Et Dieu merci! je ne l'aime plus.

— Tu ne l'aimes plus! s'écria Flombé avec une expression de joie qu'il serait impossible de dépeindre.

Puis son visage changea tout-à-coup, et il ajouta après un moment de silence :

— Oh! c'est la colère qui te fait dire cela.

— Non, je te le jure, répliqua madame Naudet, je ne l'aime plus... Je le dis froidement... Je ne pleure pas, tu le vois, je suis bien calme... Oh! je le méprise, mon cœur est mort pour lui.

— Eh bien! tu as raison, reprit Isidore avec exaltation. Le misérable est indigne de toi. Il n'a pas apprécié le trésor que je

lui ai donné... Moi, je t'aurais rendu si heureuse!

— Je n'en doute pas, répondit tristement Clémence. Oh! oui, tu m'aurais rendue heureuse, mon ami; tu as toutes les vertus... J'ai perdu mon mari, mais il me reste un bon frère... Je concentrerai sur toi toutes mes affections... Je veux oublier quelques années de mon existence et me reporter à cette époque où nous demeurions sous le même toî... Te souviens-tu? le soir, quand tu rentrais, tu me disais: j'ai bien travaillé aujourd'hui, ne me gronde pas... Tu me craignais... Tu étais fier de recevoir mes éloges... Et puis le dimanche, lorsque je t'en priais, tu restais près de moi, tu me lisais des pièces de théâtre. Oh! que tu lisais bien... Souvent nous passions des journées à rire... Je retrouverai ma gaîté d'autrefois... Je ne serai plus triste... J'ai refusé tout-à-l'heure la proposition que tu m'as faite d'aller dîner ensemble à la campagne...

Je l'accepte maintenant... Te plaît-il de sortir?

— Je veux tout ce que tu veux, répondit Isidore d'une voix tremblante.

— Eh bien! je vais prendre mon châle et mon chapeau.

— On ne meurt pas de joie, Clémence, car j'existe encore après avoir entendu tout ce que tu viens de me dire.

Madame Naudet entra dans sa chambre à coucher.

Isidore avait l'air d'un illuminé; il leva les yeux au ciel en murmurant:

— Merci, mon Dieu, vous avez eu pitié de moi. Elle ne l'aime plus et elle m'aimera... Que dis-je? elle m'aime déjà! s'écria-t-il en marchant à grands pas. Oui, elle m'aime... elle ne se l'explique pas encore, mais elle le comprendra bientôt. Elle regrette le temps où elle ne connaissait pas Naudet, où j'étais son fiancé... Il faut qu'elle me suive... Si Adrien voulait s'op-

poser à mon bonheur, je le tuerais... Je peux le tuer maintenant, elle ne le pleurera même pas... Elle me remerciera de l'avoir rendue libre... Oh! Clémence est à moi!

Pendant qu'Isidore formait ces coupables projets, une personne frappait à la porte d'entrée. Il était trop préoccupé pour entendre même un coup de canon. La personne qui frappait ne recevant pas de réponse, se décida donc à tourner la clef qui était en dehors, dans la serrure, et à entrer sans plus de céromonie. C'était mademoiselle Mirabelle.

— Joséphine! s'écria Flombé.

— Tiens! monsieur Isidore, dit-elle, en faisant un effort pour dominer son trouble, car elle ne s'attendait pas à voir son ancien amant.

poser à mon bonheur, je le tuerais... Je peux le tuer maintenant, elle ne le pleurera même pas... Elle me remerciera de l'avoir rendue libre... Oh! Clémence est à moi!

Pendant qu'Isidore formait ces coupables projets, une personne frappait à la porte d'entrée. Il était trop préoccupé pour entendre même un coup de canon. La personne qui frappait ne recevant pas de réponse, se décida donc à tourner la clef qui était en dehors, dans la serrure, et à entrer sans plus de cérémonie. C'était mademoiselle Mirabelle.

— Joséphine! s'écria Plombé.

— Tiens! monsieur Isidore, dit-elle, en faisant un effort pour dominer son trouble, car elle ne s'attendait pas à voir son ancien amant.

VIII.

DÉVOUEMENT.

L'arrivée de la modiste surprit tellement Isidore, qu'il garda le silence pendant un moment. Après lui avoir jeté un regard plein de mépris, plein de dégout, il dit :

— Malheureuse ! vous osez vous présenter ici ?

Joséphine répondit effrontément :

— Selon vous, il y a donc de l'audace à venir commander une robe à madame Naudet. Elle est couturière, et on prétend qu'elle est fort habile, et pas chère. Je veux mettre son talent à l'épreuve.

— Sortez vîte ! s'écria Flombé. Votre vue lui ferait horreur.

— Comprends pas, mon cher.

Isidore lui serra violemment le poignet et prononça ces paroles d'une voix concentrée :

— Vous êtes la plus infâme créature que je connaisse. Vous n'avez pas honte de venir chercher votre amant sous le toît conjugal.

— Monsieur, je ne mérite pas vos injures ; mais je les méritérais que je trouverais encore bien étrange que vous me fissiez de la morale à propos du mari, vous qui êtes l'amant de la femme.

Cette réponse fut un coup de massue

pour Isidore. Il resta anéanti pendant un moment.

— Je vous ai rivé votre clou mon cher, reprit la modiste avec insolence. Soyez donc gentil et pas brutal surtout... Vous m'avez fait mal au poignet.

— Misérable vipère! s'écria Flombé, si tu répands de pareils bruits...

— Ce n'est pas moi qui le répands... c'est tout le monde. On dit partout : Pendant que M. Naudet se promène, M. Flombé tient compagnie à madame.

— Mais c'est une affreuse calomnie!

— La liaison que vous me reprochez est aussi une affreuse calomnie. Nous sommes quittes, mon cher.

— Ce que dit dit cette femme est vrai, sans doute, pensa Flombé. Le monde supposera donc toujours le mal, jamais le bien. A quoi m'ont servi ma probité, ma résignation?... N'importe, je resterai honnête homme... Je n'ai obtenu l'amour de Clé-

mence que par cette femme éhontée. Sans elle, Adrien serait encore bon mari... Oh! elle est arrivée heureusement pour me rappeler mon devoir.

— Pardon, monsieur Flombé, voulez-vous avoir l'obligeance de me dire si madame Naudet est sortie.

— Elle n'est pas sortie.

— Eh bien! je désire lui parler.

— Vous ne lui parlerez pas.

— Vous avez l'intention de vous y opposer?

— Oui.

— Alors, je me retire.

— Restez et écoutez-moi. s'écria Flombé en la retenant par le bras. Je veux, entendez bien ceci, je veux que vous éloigniez de vous Adrien.

— Encore! mais je vous ai déjà déclaré...

— Regardez cette lettre, et vous verrez

qu'il est inutile de jouer plus long-temps l'indignation!

En reconnaissant le billet qu'elle avait écrit à Naudet : Joséphine s'écria :

— Comment cette lettre se trouve-t-elle entre vos mains?

— Par hasard.

— J'ai interrogé le commissionnaire et je suis certaine qu'elle a été volée par Guimbarde.

— Elle a été volée par Guimbarde ?

— Vous le savez bien, c'est lui qui vous l'a remise.

— Non, Adrien, en changeant d'habit, l'a oubliée dans sa poche, et madame Naudet a lu...

— Elle l'a lue, murmura Joséphine en baissant la tête.

— Votre ouvrage vous fait peur, dit Isidore. Vous êtes entrée ici afin de donner une explication relativement à ce billet..,

Vous ne croyez pas que vous en recevriez une aussi terrible.

— Oui, je l'avoue, je suis fâchée... les hommes sont tellement injustes qu'Adrien est capable de m'en vouloir.

— Vous êtes fâchée à cause d'Adrien seulement ! Vous craignez de le perdre, voilà tout. Vous n'avez donc jamais songé aux conséquences terribles de l'adultère que vous avez commis. Vous avez jeté la discorde et la gêne, presque la misère dans cette maison, où tout respirait l'aisance, le calme, le bon accord. En troublant ce jeune ménage si bien uni qu'il excitait l'admiration générale, vous avez flétri la jeunesse et la beauté de cette femme, à force de tourments, de larmes, de nuits sans sommeil. Vous avez fait perdre au mari le goût du travail, vous lui avez fait contracter des habitudes vicieuses, dissiper ses épargnes, enfin de bon qu'il était, vous l'avez rendu détestable. C'est horrible ! vous le compre-

nez, vous sentez que vous êtes coupable, que l'on doit vous mépriser, car vous vous cachez, vous niez... Mais tout le monde vous condamne, même les êtres les plus dissolus, tout le monde vous flétrit... Eh bien! je vous pardonnerai, moi, si vous voulez m'aider à réparer les malheurs que vous avez causés.

Ce discours prononcé avec chaleur produisit un grand effet sur Joséphine. Elle courbait la tête; elle avait honte de sa conduite.

— Je ferai ce que vous me demandez, balbutia-t-elle, je dirai à Naudet qu'il faut nous séparer.

— Cela ne suffit pas. Pour l'éloigner de vous éternellement, il est nécessaire de frapper un grand coup.

— Mais que dois-je faire, enfin?

— Je ne sais pas, laissez-moi refléchir.

Isidore reprit après un moment de silence :

— En suivant la marche que je vais vous indiquer, nous atteindrons le but que nous nous proposons. Écoutez-moi bien... cette lettre ne porte pas d'adresse, ne contient aucun nom ; elle n'a pas été remise par le commissionnaire à qui vous l'avez donnée, puisqu'elle a été soustraite par Guimbarde. On peut donc dire facilement qu'elle était destinée à une autre personne que Naudet, qu'elle m'était destinée, à moi, par exemple, qu'elle répondait à une proposition que je vous avais faite, hier, de renouer d'anciennes relations.

— Que me demandez-vous ! s'écria la modiste avec indignation. Oh ! jamais, jamais ! Adrien croirait que je l'ai trompé...

— Mais il faut qu'il le croie ; sans cela il vous reverrait.

— Non, non, je lui ferai comprendre que nous ne devons plus nous revoir, que l'honneur l'exige.

— Si vous lui parlez dans ce sens-là, il ne se séparera pas de vous.

— Je le quitterai, je vous le jure, mais je veux le quitter en conservant son estime.

— Mais si nous n'exécutons pas le projet que j'ai formé, la pauvre femme ne pourra pas estimer son mari, car elle le croira coupable et il est urgent qu'elle soit certaine de son innocence... Résignez-vous, il n'y a point à hésiter... le seul moyen d'abuser madame Naudet, c'est de lui cacher la trahison d'Adrien.

— M'avilir aux yeux du seul être que j'ai aimé, dit Joséphine en pleurant, c'est impossible... Oh! je l'aime, n'en doutez pas, ne haussez point les épaules, je l'aime sincèrement, de toute mon âme. La passion qu'il m'a inspirée date du jour de ses fiançailles.

Flombé reprit :

— C'est depuis ce jour-là aussi que j'aime Clémence.

— Vous l'aimez donc!

— Oui. Depuis quatre ans, je souffre et je dévore ma douleur en silence... Oh! je ne vous ai pas tout dit... Écoutez, je vais partager le sacrifice que je vous impose... Pendant qu'Adrien perdait les nobles qualités avec lesquelles il avait séduit Clémence, moi, je les déployais toutes... Pendant qu'il délaissait la pauvre femme, moi, je restais près d'elle, je la consolais, je pleurais avec elle; si bien qu'elle en est venue à nous comparer, et à regretter que je ne l'eusse pas épousée... Ce regret, c'est de l'amour... Quand elle a dit cela, j'ai été fou un moment, mais vous êtes venue, vous m'avez jeté de la glace sur la tête et sur le cœur, vous m'avez rendu ma raison... Enfin, cette passion naissante, je vais la tuer en détruisant le charme qui l'a fait naître. Je vais m'avilir aux yeux de Clémence, comme je veux que vous vous avilissiez aux yeux d'Adrien. A dater de ce jour, je re-

prends ma vie telle qu'elle était il y a quatre ans; je redeviens roi de la nôce, grand vainqueur et ton amant Fifine, entends-tu?

— Oh! non, je ne le veux pas, s'écria mademoiselle Mirabelle.

— Je le veux, moi, répondit Isidore, en lui lançant un regard qui la domina complétement. Elle n'osait plus résister, elle en était réduite à la prière. Elle s'agenouilla devant Flombé, et lui dit, en joignant les mains et en pleurant:

— Ayez pitié de moi, je vous en conjure.

Et elle ferma ses yeux pour ne pas voir ceux de Flombé qui étaient toujours fixés sur elle.

— Malheureuse, répondit-il d'une voix solennelle, tu repousses le seul moyen de réparer ton crime, d'obtenir le pardon... Pense donc à Dieu!

Joséphine avait peur, elle tremblait, elle n'eut pas la force de supplier encore; elle garda le silence.

Adrien et sa femme ouvrirent presqu'en même temps, l'un la porte d'entrée, l'autre la porte de sa chambre à coucher, et tous les deux s'arrêtèrent pétrifiés par la surprise, en voyant Joséphine agenouillée devant Isidore.

Sans se retourner, sans faire un mouvement, Flombé les aperçut d'un seul regard, écoutant, chacun caché derrière sa porte entr'ouverte.

L'honnête homme, résolu d'accomplir le sacrifice qu'il avait médité, dit aussitôt d'une plaisante voix, et qui eut arraché des larmes à l'être le moins sensible, s'il eut pu lire dans le cœur de celui qui parlait ainsi :

— Tu as suffisamment consommé de sanglots, sèche tes larmes, je ne veux pas que tu aies des yeux de lapin blanc. Je te pardonne, pauvre Madeleine, parce que tu as beaucoup aimé.

Puis il releva Joséphine et la serrant

convulsivement sur sa poitrine, il murmura à son oreille :

— La providence nous les envoie tous les deux ; ils sont là qui nous écoutent... exécutons-nous.

— Grâce, grâce, dit la modiste d'un air suppliant.

Isidore la serra plus violemment dans ses bras, afin de l'empêcher de se retourner et d'étouffer sa voix, puis lui donnant deux baisers bien bruyants, bien passionnés qui retentirent jusqu'au fond du cœur d'Adrien, il reprit en riant :

— O bibiche des bibiches, nous sommes créés l'un pour l'autre comme le lierre et l'ormeau ! Ai-je été triste et bête pendant tout le temps qu'à duré notre bisbille... Quatre ans et demie de brouille, nous avons tenu bon tous les deux... L'orgueil m'empêchait de revenir, car j'en avais une rude envie ; mais tu as fait le premier pas... Tu t'es décidée hier à me déclarer ton amour,

et j'ai volé dans tes bras... Ce que tu m'as dit est bien vrai, n'est-ce pas ?... Cette lettre a été volée par Guimbarde au commissionnaire qui me l'apportait, et cet animal de Guimbarde l'a sans doute glissée dans la poche de ce pauvre Naudet pour lui jouer un mauvais tour... C'est toi qui as fait cette supposition... elle est peut être juste, mais je ne suis pas complétement convaincu... Je tirerai la chose au clair... Ah ! bast ! je te crois et je t'aime, tu es ma lionne, ma tigresse, mon idole, ma chatte, ma canne, ma grosse canaille chérie... Avancez vos œils qu'on les inonde de baisers.

— Mon cœur se déchire, murmura la modiste.

— Je souffre aussi, répondit Isidore à voix basse. Aurez-vous moins de courage que moi ?... Cessez d'être une femme méprisable, relevez-vous donc enfin.

Soit qu'elle se trouvât forcée de céder à la volonté de cet homme si énergique qui

la fascinait de son regard plein de puissance; soit qu'elle fut guidée par un mouvement généreux, honorable, Joséphine s'écria aussitôt avec exaltation, et en rendant à Isidore les fausses caresses qu'il lui prodiguait :

— Je n'aime que toi, je n'ai jamais aimé que toi, je n'aimerai jamais que toi! Ai-je ragé ce matin en t'attendant sur le pont de Sèvres!... Ah! mon Zidore! mon Zidore!

Adrien eut d'abord un moment de jalousie terrible, il résolut de tuer cette femme pour laquelle il avait oublié tous ses devoirs, et qui l'avait trompé si indignement; mais il se calma presque tout de suite, et elle ne lui inspira plus qu'un profond dégoût, et il se repentit amèrement d'avoir causé tant de chagrins à Clémence.

Il pria Dieu avec ferveur de lui pardonner ses offenses comme il pardonnait à ceux qui l'avaient offensé.

Madame Naudet éprouva en même temps de la joie et de la douleur, parce qu'à ses yeux, ce qui justifiait Adrien, dégradait Isidore.

— Seigneur, murmura-t-elle, en levant les yeux au ciel, faites que mon frère d'adoption ne retombe pas dans ses erreurs passées.

Pendant ce temps-là Joséphine et Flombé continuaient à s'accabler de mots d'amour.

Cette scène fut interrompue par Guimbarde, qui s'écria sur le carré, en saisissant Adrien au collet.

— Lâche, tu as profité de ma faiblesse, mais tu n'en profiteras plus... Tu vas savoir à qui tu as affaire.

Il poussa la porte entr'ouverte, et entraîna Naudet dans la chambre. Ce dernier, qui ne s'attendait pas à l'apparition de Barnabé, ne put opposer aucune résistance.

Clémence craignant une querelle s'élança près de son mari.

— Nous sommes tous en présence, reprit Guimbarde, c'est ce que je désirais. Je suis fort maintenant, je ne te crains plus Naudet. Les médecins m'avaient échiné en me faisant boire toutes sortes de guimauve, j'ai changé de jeu, je viens de me fourrer dans le bocal un bol de punch... Je suis fort maintenant, et je vais me venger.

— Insolent drôle, dit Isidore en lui tirant l'oreille, je t'ai laissé parler parce que je croyais que tu me ferais des excuses.

— Des excuses... de quoi ?

— Tu t'es permis de dérober cette lettre, d'empêcher le rendez-vous que Fifine me donnait.

— Comment ! c'était pour vous ?

— Ne recommence pas, galopin, s'écria Flombé, en le jetant violemment sur le carré.

Puis il ferma la porte, et revenant près de Clémence, il ajouta :

— Pardon, petite, j'ai un peu terni ton domicile en m'y rabibochant avec mon ancienne amante, mais la passion excuse tout... cette femme-là, vois-tu, c'est nécessaire à ma vie comme l'air que je respire... Sur ce, je décampe... Viens, ma Fifine, viens nous gaudir... Dans mon désespoir amoureux, j'ai fait quatre mille cinq cents francs d'économie, nous allons les dévorer, nous allons nous plonger dans une nôce d'enfer. En route, mon andalouse, commençons le branlebas général de la volupté. Je suis léger et dispos comme une petite plume, je ne pèse pas un centigramme.

Joséphine et Flombé sortirent. Quand ils furent sur le carré, la modiste s'écria, en pleurant :

— Naudet me méprise.

— Clémence me méprise aussi, dit Isi-

dore, mais je suis content de moi; j'ai fait mon devoir.

Et il essuya ses yeux remplis de larmes.

— Adieu, reprit mademoiselle Mirabelle.

— Oh ! nous ne pouvons pas encore nous séparer, répondit Flombé. Pour qu'on prenne au sérieux la comédie que nous venons de jouer, il faut que, pendant un mois au moins, nous nous montrions partout ensemble, que nous courions les bals, les spectacles.

— Oh ! je n'en aurai pas le courage !

— Si, vous l'aurez, je le veux.

La modiste se laissa conduire avec la docilité d'un enfant.

Au bas de l'escalier, ils virent Guimbarde qui vomissait du sang.

— Malheureux ! s'écria Flombé, je t'ai prédit ton sort, il y a quatre ans passés. Pourquoi ne m'as-tu pas écouté.

Mathieu arriva d'un air effaré; Guim-

barde avait échappé à sa surveillance, et il craignait qu'il ne fut retourné chez Adrien.

— Te voilà donc bourreau, dit Isidore, rends un dernier service à ta victime, prends-le dans tes bras et empresse-toi de le conduire à l'hôpital.

Après le départ de Flombé, Naudet s'approcha de sa femme, et s'agenouillant devant elle, il dit :

— Me pardonnes-tu ?

Clémence lui tendit la main.

— J'ai eu des accès de folie, continua le jeune homme, mais je suis bien guéri, je te le jure, je n'irai plus au café, ma conduite sera désormais exemplaire. O mon Dieu, que puis-je faire pour expier toutes mes fautes ?

Il pleurait, tous ses bons sentiments étaient revenus en même temps que ses larmes.

— Je te pardonne du fond de l'âme, répondit madame Naudet.

— Oh ! tu n'es pas sincère, car ton visage est toujours triste.

— C'est que je pense à Isidore. Il est perdu, cette femme va le replonger dans l'abîme,

— Oui, tu as raison, cette femme est fatale. Prions pour Isidore.

CONCLUSION.

Deux mois après les événements que nous venons de rapporter, Joséphine et Flombé traversaient le bois de Romainville. Ils avaient tous les deux l'air sombre, la tête baissés.

Isidore s'arrêta brusquement et dit :

— Il est inutile de nous ennuyer encore aujourd'hui. Voilà deux mois que nous rions avec la mort dans le cœur, notre tâche est accomplie. Nous nous sommes rendus suffisamment méprisables comme cela. Vas où tu voudras, moi, je monterai ce soir dans la diligence de Lyon.

Au moment où ils allaient se séparer, Clémence et Naudet, se promenant bras dessus, bras dessous, causant à voix basse, se regardant avec tendresse, et si heureux qu'ils ne remarquaient personne, passèrent à quelques pas d'eux.

— Comme il l'aime! dit Joséphine, en pâlissant.

— Elle l'aime bien aussi, répondit Isidore. Leur réconciliation est complète... J'en suis enchanté, je me complais dans mon œuvre. L'estime de soi-même procure une joie bien douce et bien pure.

Un cabriolet de place passa devant nos deux personnages; il contenait M. Trabouil-

leau qui se rendait à Romainville pour dîner chez un de ses confrères.

L'imprimeur regarda Flombé d'un air courroucé.

— Cet homme est un ingrat, dit Isidore. Il a eu raison de me chasser de la maison, de me retirer mes fonctions de prote puisque je me suis replongé dans la débauche; mais il devrait se souvenir que j'ai fait deux fois sa fortune, aux *Enfants sans-soucis* d'abord, puis ensuite en rétablissant son imprimerie. Il est riche et moi je suis pauvre. Adieu, Joséphine, je vais retourner à Lyon... Je te conseille d'être honnête femme... Tâche... quand ça ne serait que pour étonner tout le monde.

Barnabé Guimbarde mourut à l'Hôtel-Dieu d'une phtisie pulmonaire tuberculeuse.

Landry termina sa carrière comme tous les ivrognes; il fut enlevé en quarante-huit heures par une maladie inflammatoire qui

le saisit au moment où il s'y attendait le moins.

Isidore Flombé a fini par se guérir de l'amour qu'il avait pour Clémence; car rien n'est éternel, l'amour surtout. Isidore est marié, et on le cite comme le modèle des époux.

Mathieu Borgnon ne trouvant pas de *nourricier*, s'est enfin décidé à commettre un petit vol, qui l'a conduit à la prison de Poissy.

Quand à Joséphine Mirabelle, la charmante modiste, elle fut vertueuse pendant quatre mois. Puis elle a cédé aux séductions d'un monsieur fort laid, mais fort riche, qui lui offrait un équipage et *deux gris pommelés*. A l'heure qu'il est, elle parcourt Paris dans son élégant coupé, et elle éclabousse les malheureux piétons, en attendant qu'elle soit portière, car elle sera portière. Un jour en tirant le cordon, elle

dira aux commères assemblées dans sa loge :

— J'ai été jolie, j'ai eu des chevaux et une voiture.

Qu'on ne se figure pas que je méprise la profession de portier. Je serai peut-être portier, moi qui vous parle. On ne sait pas ce qui peut arriver... Je crois à la métempsycose.

FIN DES ENFANTS SANS SOUCIS.

I.

SYMPHORIEN BONATOUT.

LES FIANCÉS.

Rue Saint-Denis, tout près de la rue Grénétat, voyez-vous cet écriteau sur lequel est écrit en lettres jaunes, sur un fond chocolat :

N. BALAROUX.
PASSEMENTERIE EN GROS.

C'est dans le bureau de cette maison de commerce que je vais vous introduire.

Un homme vient d'en ouvrir la porte, timidement, sans bruit; il avance sa tête, et regarde d'un air inquiet.

— Personne, dit-il, en poussant un soupir de satisfaction et il entre.

Cet homme est commis-voyageur ; il se nomme Roch Épicure. Il est grand, bien découplé, ses épaules sont larges, ses mains et ses pieds sont énormes. Sa barbe et ses moustaches sont trop noires pour ne pas être teintes ; il a l'œil vif, impudent, spirituel, les joues colorées ; ses manières et sa démarche sont horriblement communes; il n'a pas d'âge; on peut supposer qu'il a de trente à quarante ans. Cet homme est du reste ce que certaines femmes appellent un beau garçon.

Quand il est entré, il s'approche rapidement d'un bureau en acajou, et voyant

sur la tablette un paquet de lettres non-décachetées.

— La correspondance est arrivée, pense t-il, et M. Balaroux ne l'a pas encore ouverte... Une lettre de Montargis!... Je m'en doutais... Dans cette lettre, il doit être question de mon affaire... Si j'anéantissais ce misérable papier?... Non, on en écrirait un autre... Il faut tout avouer au patron et implorer sa miséricorde; mais s'il est sans miséricorde? S'il prend mal la chose?... Décidément, je ne lui dirai rien et je rembourserai... Tu rembourseras, malheureux dissipateur!... Mais avec quoi? Je te le demande.

Et plongeant les mains dans ses poches, il s'écria:

— Quel gouffre! niez donc l'existence du vide après une pareille expérience. Je suis dans une drôle de position. Pour éviter le déshonneur, je n'ai qu'un moyen... le suicide... Oh! j'ai encore un autre moyen:

Paola Clochet... La vieille folle a au moins deux billets de mille francs de côté; elle paiera, si je l'épouse... L'épouser! rien que cette pensée me donne le frisson de l'agonie.. J'aime encore mieux le suicide... Je n'en veux pas non plus... C'est une importation anglaise... J'ai trop de nationalité pour en faire usage... Ma foi, le Balaroux n'est pas un turc, il est même bon enfant; il a folichonné dans son jeune âge, il me comprendra... Je lui confesserai ma faute avec des larmes dans la voix... Je l'attendrirai, j'en suis sûr.

Le monologue d'Épicure fut interrompu par des pas lourds, pénibles, qui faisaient craquer chaque marche d'un petit escalier conduisant de la chambre à coucher de M. Balaroux au bureau et au magasin.

— C'est lui, pensa Roch Épicure, en essuyant son front couvert de sueur. Mon courage m'abandonne... je n'oserai jamais

avouer... Il faut que je tâche d'emprunter ces deux misérables billets de mille francs.

Il sortit aussitôt, puis il s'arrêta en disant :

— Personne ne voudra me prêter la somme qui m'est nécessaire.

Et il resta indécis sur le palier.

Cependant M. Népomucène Balaroux entra dans le bureau, en improvisant un air très-harmonieux sur ces paroles prodigieusement poétiques :

— Voyons la correspondance, voyons notre correspondance, respondance, respondance, dance.

Et prenant les lettres placées sur son bureau, il les lut attentivement.

M. Balaroux a cinquante ans ; il n'est ni grand ni petit ; mais il est très-volumineux ; il a un gros ventre, une grosse tête chargée de gros cheveux grisonnants, couleur poivre et sel ; il a de gros yeux, ronds, brillants, un gros nez rouge, de grosses lèvres,

de grosses joues bien enluminées qui tombent comme celles d'un dogue ; enfin, M. Balaroux est laid ; mais sa laideur est sympathique, gaie, réjouissante. En voyant cet homme on rit, on désire qu'il soit heureux, car sa physionomie bouffonne exprime la bonté, la joie, la bienveillance.

La dernière lettre que M. Balaroux décacheta, était celle qui portait le timbre de Montargis et que Roch Épicure avait eu l'intention de détruire. Elle était ainsi conçue :

» Monsieur, la présente est pour vous
» rappeler que vous ne nous avez pas donné
» avis de la somme de F. 2,000 par nous re-
» mise à votre voyageur M. Roch Épicure à
» son passage à Montargis, laquelle somme
» forme le solde des comptes que nous avons
» avec votre maison. Veuillez réparer cet
» oubli. Nous avons l'honneur de vous sa-
» luer. »

— C'est étonnant, s'écria M. Balaroux,

Épicure ne m'a pas parlé de ces francs 2,000... Ah! c'est particulier.

Le commis-voyageur avait laissé la porte entr'ouverte; il entendit ces paroles, et se dit aussitôt :

— Il n'y a plus moyen de reculer... tombons à ses vertueux genoux.

Au moment où il se décidait à faire l'aveu de sa faute, une voix de femme adressa cette question au portier :

— M. Balaroux est-il chez lui?

— C'est la veuve Cidalise, mon ennemie acharnée, pensa Roch Épicure. Éclipsons-nous, car elle est capable de conseiller au patron de me traîner devant les tribunaux.

Il se cacha dans l'ombre.

Madame Cidalise Bidon passa près de lui sans l'apercevoir et frappa à la porte du bureau.

— Entrez, dit Balaroux. Et voyant la veuve, il s'écria :

— Est-ce possible? C'est mon adorable amie.

— C'est moi-même, répondit-elle d'un ton sec.

Cette femme a quarante cinq ans; elle est grande, maigre; ses traits sont réguliers, fortement accentués; elle est encore belle; mais elle a l'air dur, hautain; on voit au premier abord qu'elle ne doit jamais rire; tout en elle est grave, austère, glacial. M. Balaroux l'aime pourtant de toutes les forces de son âme; il s'est laissé dominer par cette femme impérieuse; elle le gouverne despotiquement; il n'agit que d'après ses conseils, il tremble devant elle comme un enfant devant son maître d'école.

— Que faisiez-vous, monsieur Népomucène? demanda Cidalise.

— J'écrivais quelques lignes.

— Vous travailliez, monsieur, vous êtes incorrigible... Vous savez pourtant bien

que le dimanche doit être consacré au repos et à la prière.

— Si j'ai péché, répondit Balaroux, j'ai pêché pour vous plaire. Je réglais le compte de mon voyageur Roch Épicure, puisque vous avez exigé de ma condescendance le renvoi, sans délai, du sus-nommé, sous le prétexte qu'il est un peu... farceur... Mais permettez-moi de tenter un dernier effort pour vous attendrir... Je suis sûr que je regretterai souvent les services de Roch Épicure.

— Regretter un homme sans mœurs, un infâme sujet! s'écria la veuve indignée.

— C'est un délicieux commis voyageur, balbutia le passementier d'un air suppliant.

— La réponse est abominable et bien digne d'un homme qui lit Voltaire, reprit Cidalise sur le même ton. Monsieur Balaroux, vous me faites horreur!

Et elle se dirigea vers la porte.

Népomucène, pâle et tremblant l'arrêta

par le bras, en disant d'une voix déchirante :

— Cidalise, pardon, ça m'est échappé... Ça ne m'arrivera plus. La veuve lui jeta un regard de pitié; il reprit avec une intonation enfantine pleine de calinerie :

— A pus, à pus jamais. Oh ! comme nous avons une jolie *lobe.*

Madame Bidon haussa les épaules, leva les yeux au ciel, et prononça ces paroles, d'un ton doctoral, après un moment de silence :

— Monsieur Népomucène, je vais vous dire quel est le but de ma visite... Écoutez-moi, et surtout ne plaisantez pas, car je n'aime pas les plaisanteries... Lorsque vous m'avez offert, il y a quatre mois, d'unir par un lieu indissoluble, le mariage, nos deux destinées et nos deux établissements de passementeries, j'ai ajourné ma réponse définitive, afin de pouvoir prendre des renseignements sur vous... J'en ai ob-

tenu de fort bons d'abord, aussi, je vous ai permis d'espérer, mais ensuite, des personnes bien informées, dignes de foi, à tous égards, m'ont appris que votre jeunesse avait été orageuse.

— Ces personnes sont des calomniatrices, s'écria Népomucène, je vous l'ai déjà affirmé de la manière la plus solennelle.

— Je m'en souviens, et je vous ai répondu en ces termes : Il y a un moyen de prouver d'une façon irréfragabale que vous avez été calomnié, en obtenant la place d'administrateur du bureau de charité, qui est vacante dans votre arrondissement, car on ne confère ces dignités, qu'à des gens d'une vertu, d'une moralité incontestables, continuelles... Si vous êtes nommé, je vous accorde ma main.

— Vous me l'accorderez, s'écria Balaroux, car je serai nommé.

— Cela n'est pas certain, répondit Cidalise.

— Que m'apprenez-vous !

— On objectera votre affreux passé.

— Mon passé a été celui de tout le monde, balbutia le passementier, en essuyant son front couvert d'une sueur froide. Étant jeune, vous savez... Mais il ne faut pas traiter trop sévérement les égarements de l'adolescence.

La veuve lui serra le bras avec force, et dit d'une voix tremblante :

— Malheureux ! vous ignorez qu'elles peuvent être les conséquences de ces égarements... Je le sais, moi ; aussi, j'ai voué une haine éternelle aux débauchés... Mais vous venez de m'avouer que pendant votre jeunesse...

— Non pas !

— Alors pourquoi êtes-vous troublé.

— Je ne suis point troublé.

— Tant mieux ! oui, tant mieux, car vos concurrents s'agitent ; ils fouillent dans votre passé, et s'ils fournissent la preuve d'une

vilaine chose par vous commise, ils feront indubitablement échouer votre nomination... Alors, notre mariage serait impossible.

— Ah! ciel! murmura Balaroux, en tombant accablé sur son fauteuil.

— Vous craignez donc?...

— Nullement, interrompit le passementier. Et il pensa:

— Je crains tout au contraire.

Il reprit d'une voix persuasive, après un moment de silence:

— Cidalise, je puis être victime d'une machination quelconque, on peut m'accuser injustement... Si ce malheur fondait sur ma tête, si je n'étais pas administrateur du bureau de charité, est-ce que vous seriez inflexible.

— N'en doutez pas, monsieur.

— Mais pourtant, je vous aime, vous le savez, je vous aime plus qu'aucun homme

n'a jamais aimé... Depuis que je suis établi, et il y a long-temps, ma conduite est irréprochable.

— Non, monsieur, car au lieu de faire de bonnes lectures, vous vous nourrissez de Voltaire, vous dévorez Voltaire... oui, vous le dévorez.

— Je ne le lis plus, depuis que je vous connais.

— Mais vous l'avez lu, vous le savez par cœur.

— Je l'oublierai, je vous le jure.

— Souvenez-nous de votre serment, dit la veuve d'un ton solennel.

— Oh! jusqu'à mon dernier soupir, répondit Balaroux, avec un air de conviction et de tendresse qu'il serait impossible de décrire.

Cette scène fut interrompue par l'arrivée de la nièce de madame Bidon, mademoiselle Rosine, jeune fille de dix-huit ans, ni belle, ni laide, ni grande ni petite; mais

fraîche, ayant l'air doux, ingénu, ressemblant à une foule de jeunes filles.

— Bonjour, monsieur, dit-elle à Balaroux.

— Que venez-vous faire ici, mademoiselle? demanda Cidalise, en fronçant le sourcil.

Rosine tâcha de dominer la frayeur que sa tante lui inspirait, et répondit :

— Vous m'avez ordonné de vous prendre ici, pour aller à la messe...

— Vous mentez, mademoiselle, je vous ai dit que je vous retrouverais à l'église.

— Je n'ai pas menti, ma tante, je vous ai mal comprise.

Madame Cidalise ouvrit son porte feuille et écrivit quelques lignes.

Pendant ce temps-là, Rosine s'approcha de Balaroux et lui adressa cette question à voix basse :

— Avez-vous parlé à ma tante?

— Pas encore, répondit le passementier.

— Oh ! vous retardez toujours, décidez-vous donc enfin.

— Le moment n'est pas opportun.

— Vous dites continuellement la même chose. Si vous saviez combien l'incertitude est cruelle, vous auriez pitié de nous... Venez à notre secours, je vous en supplie, nous n'avons d'espoir qu'en vous... Parlez, parlez tout de suite.

— Allons, puisque vous l'exigez, murmura Balaroux, je vais en finir.

Il passa la main dans ses cheveux, rajusta sa cravate, pour se donner de l'aplomb, puis il toussa pour rendre sa voix claire, et s'adressant à la veuve, il prononça ces paroles :

— Madame Cidalise Bidon, étant sur le point de vous faire une communication fort importante, je vous prie de m'écouter avec le plus vif intérêt.

Il passa de nouveau la main dans ses

cheveux, et content de sa préface qui lui paraissait très-solennelle, il poursuivit :

— Vous connaissez Symphorien Bonatout, mon caissier, mon factotum, mon second moi-même, c'est un digne garçon que j'estime, que tout le monde estime, car il est doué de cheveux blonds, comme Phœbus, et d'un cœur franc, comme l'or.

Balaroux garda un moment le silence, en jouant avec les breloques de sa montre, car madame Cidalise le regardait fixement.

— Après, monsieur? dit-elle d'un ton ironique.

Rosine était pâle et tremblante, elle baissait les yeux.

— Après, monsieur ? répéta la veuve.

Balaroux décontenancé fit un effort pour reprendre son discours :

— Vous connaissez mademoiselle Rosine, votre aimable nièce... il est inutile de vous dire qu'elle est charmante...

— Ensuite, monsieur ?

— Eh bien! j'ai reçu les confidences de ces deux enfants, et j'ai osé leur promettre d'intercéder en leur faveur...

— Pourquoi, monsieur?

— Parce qu'ils s'aiment.

Rosine s'écria :

— Oh! monsieur Balaroux, je n'ai pas dit...

— Pardon, mademoiselle, vous l'avez dit, répliqua vivement le passementier, vous l'avez dit, soyez franche... Vous voudriez me mettre tout sur le dos, laisser croire que c'est moi qui vous ai arraché votre aveu... Cela n'est pas, Cidalise, je vous le jure... Ne m'adressez pas de reproches... Ces deux enfants m'ont ouvert leur cœur, sans que... oui... enfin... Enfin, ils s'aiment, mais ce n'est pas ma faute... Je dis tout cela, parce qu'il est urgent que je me justifie, que j'apprenne à votre... à madame votre tante...

— Vous ne m'apprenez rien, interrompit Cidalise. Je savais tout cela.

— Vous le saviez ! s'écria Balaroux.

— Oui, monsieur. J'attendais une explication pour m'expliquer à mon tour, reprit la veuve.

Et s'adressant à sa nièce :

— Mademoiselle, vous vous êtes conduite comme une effrontée, vous avez oublié toute pudeur, vous vous êtes couverte d'opprobre.

Balaroux interrompit la veuve en s'écriant :

— Oh ! madame, ayez pitié de cette pauvre enfant qui pleure à chaudes larmes.

En voyant accabler la jeune fille, il avait retrouvé tout son courage, et il avait résolu d'attirer sur sa propre tête l'orage qui grondait sur celle de Rosine.

— Votre nièce est innocente, continua-t-il, c'est moi seul qui suis coupable, c'est

moi seul qu'il faut blâmer. Voici le fait, madame : Symphorien Bonatout était fort triste, il commettait bévue sur bévue, il maigrissait, je lui ai demandé qu'elle était la cause de son chagrin. Il m'a répondu : J'aime. — Qui donc ? — Un ange. — Son nom ? Bref, il a fini par m'avouer que l'objet de sa flamme était mademoiselle Rosine, et il m'a supplié de m'intéresser à son sort. Que pouvais-je faire ? je vous le demande. J'ai de l'affection, beaucoup d'affection pour ce jeune homme... J'ai séché ses larmes... J'ai questionné, mademoiselle, je l'ai questionné, je l'avoue, je reconnais ma faute. Mademoiselle m'a répondu que Symphorien ne lui était pas indifférent.

— Elle devait me consulter, avant de faire une pareille réponse, dit Cidalise.

— Oui, c'est vrai, poursuivit le passementier... Je devais vous consulter aussi, avant de lui faire une pareille question... Mais l'homme n'est pas parfait... et puis il

me semble qu'il était urgent de connaître d'abord les intentions de la jeune fille, car enfin, vous comprenez... Mais si j'ai été criminel, je me repens... Dieu pardonne à ceux qui se repentent... pardonnez-moi... Vous devez d'autant plus me pardonner qu'il n'y a pas de mal... au contraire... Symphorien est un garçon honnête, il a des économies... Je le doterai... J'ai l'intention de lui céder mon établissement... c'est un parti convenable... Maintenant, madame, terminons, terminons, si c'est possible... L'affaire peut s'arranger avec votre consentement... Le donnez-vous?

— Non, je le refuse, répondit froidement madame Bidon.

Rosine devint pâle comme une morte.

Un gémissement se fit entendre derrière la porte conduisant du bureau au magasin.

Cidalise se promena d'un pas majestueux, et garda le silence.

Balaroux était tout essoufflé par le long

discours qu'il venait de prononcer ; pourtant, il hasarda timidement ces mots :

— Madame, permettez-moi... de grâce...

— Assez, monsieur, assez interrompit la veuve. Oh ! ne m'accusez pas d'être trop rigoureuse. Mon opinion relativement à ce mariage est absolument celle d'un homme qui certes n'est pas sévère... Je parle de M. Roch Épicure, votre voyageur... C'est par lui que j'ai connu tous ces détails ; il en faisait part à un de vos employés, en marchant devant moi, dans la rue et il disait : Madame Bidon ne donnera jamais sa nièce à à un homme qui porte un nom d'emprunt, un nom qui ne lui appartient pas.

— Symphorien porte un nom qui ne lui appartient pas ! s'écria le passementier au comble de la surprise.

Rosine tomba accablée sur une chaise.

— Symphorien porte un nom qui ne lui appartient pas, répéta Balaroux en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— C'est ce que disait M. Épicure.

— Epicure mentait, madame, s'écria Symphorien Bonatout, en ouvrant avec fracas la porte conduisant dans le magasin, et derrière laquelle il avait entendu la conversation que nous venons de rapporter.

Symphorien Bonatout était un grand jeune homme blond, mince qui avait vingt-huit ans, mais à qui l'on n'en eût pas donné plus de vingt-deux. Il avait le teint rose, des yeux bleus, de belles dents, un nez très-long; l'air doux, honnête, candide, naïf, naïf surtout, pour ne pas dire bête; c'était un assez joli garçon; mais insignifiant, visage de mouton. Il était vêtu sans prétention, comme le tout le monde.

Lorsqu'il entra brusquement, en déclarant à Cidalise que le voyageur Épicure, l'avait calomnié; il était un peu plus expressif qu'à l'ordinaire, car il était ému; tous ses traits étaient bouleversés, son nez et ses

lèvres frémissaient, ses yeux étaient étincelants.

— Oui, madame, repéta-t-il, Epicure a menti, comme un commis voyageur qu'il est. Mon nom m'appartient plus qu'aucun nom n'a jamais appartenu à aucun mortel.

Et il regarda la veuve Bidon avec un noble orgueil.

— Ah! tu m'enchantes, s'écria Balaroux, justifie-toi, mon ami. J'ai besoin d'entendre ta justification.

— Vous allez l'entendre, monsieur. J'ai le droit de dire que mon nom m'appartient, car c'est mon œuvre, ma création. Vous, madame, vous tenez le vôtre de vos ancêtres, qui vous l'ont donné, qui vous l'ont transmis; moi je tiens le mien de moi seul. Me sentant assez d'intelligence pour remplir tous les emplois, j'ai confectionné ce nom Bonatout, et je m'en suis affublé. Personne ne peut m'en contester la propriété, car je l'ai composé à moi tout seul,

j'ai choisi moi-même dans l'alphabet, les lettres b, o, n, à, t, o, u, t...

— Cette discussion est puérile, interrompit Cidalise, M. Épicure ne vous contestait pas la propriété du nom que vous portez, il voulait seulement dire que vous êtes un enfant trouvé... Mentait-il ?

— Hélas! non, madame, répondit Symphorien en courbant la tête, mais il trahissait un secret que le hasard lui avait fait découvrir et qu'il avait juré de ne révéler à personne.

— Eh bien, c'est parce que vous êtes un enfant trouvé, c'est parce que vous n'avez pas de famille que je vous refuse ma nièce.

— Vous avez tort, madame, vous devriez comprendre que n'ayant pas de famille, j'ai besoin plus que tout autre de m'en créer une.

— Ceci me paraît assez logique dit Balaroux à Cidalise, mais la veuve lui ayant jeté

un regard plein d'indignation, il reprit, en s'adressant à Symphorien :

— Malheureux ! pourquoi m'as-tu caché le mystère de ta naissance?

— Excusez-moi, monsieur, répondit le jeune homme, je craignais que vous ne me retirassiez votre estime, votre amitié.

— Partons, dit Cidalise à sa nièce.

— Oh ! de grâce, madame, écoutez-moi encore un instant, s'écria Bonatout. Que vous importe que je sois un enfant trouvé ! Je suis honnête homme, j'ai une position, quinze mille francs d'économies, madame.

— Je ne nie pas votre probité, mais j'ai besoin de savoir si ceux qui vous ont mis au monde sont honorables comme vous... Ce sont peut-être des gens infâmes, qui lorsqu'il vous verront dans une position brillante, viendront vous réclamer, ternir, souiller votre réputation par leur contact impur.

— Mais, madame, rien ne prouve que

je ne sois pas le fils d'un prince, d'un duc, d'un ambassadeur ou d'un fort commerçant.

— Ou d'un galérien, ajouta Cidalise avec un accent tragique.

— Ah! vous m'écrasez! murmura Symphorien.

Et il demeura immobile, anéanti, les bras pendants, la bouche béante, les yeux fixes.

— Cela n'est peut-être pas, mais cela peut être, et dans le doute... vous connaissez le proverbe.

Balaroux voulut tenter un dernier effort; il ouvrit la bouche pour déployer toutes les ressources de son éloquence; mais Cidalise lui coupa la parole avec ces trois mots accompagnés d'un regard terrible:

— J'ai dit, monsieur.

— Il faut te résigner, mon pauvre Symphorien, murmura le passementier, en serrant affectueusement la main du jeune homme.

Puis s'adressant à la veuve :

— Vous brisez tous les cœurs... Vous me repousserez comme cet infortuné, si je ne suis pas membre du bureau de charité ; c'est horrible à penser.

En voyant la consternation des trois personnes qui l'entouraient, la veuve fut un moment attendrie ; elle dit à Balaroux :

— J'emploierai toute mon influence pour enlever votre nomination ; je rendrai visite, après la messe, à notre digne curé, et à messieurs de la fabrique.

— Oh ! vous êtes un ange, s'écria le passementier.

Cidalise ajouta, en s'adressant à Bonatout :

— Je vous refuse ma nièce, mais mon estime vous est acquise... Il ne faut pas croire que je sios une méchante femme... Si d'ici à trois mois, vous parvenez à découvrir votre famille, je vous accorde Rosine... mais ce laps de temps écoulé, je la

considérerai comme entièrement libre et je disposerai d'elle à mon gré.

— Merci, madame, répondit tristement Symphorien.

— Comment! tu ne sautes pas de joie? dit le passementier.

— Hélas, monsieur, j'ai déjà cherché ma famille, et tous mes efforts ont été infructueux... Il me reste bien peu d'espoir.

— Il m'en reste bien peu aussi, pensa Balaroux... Il est très possible que l'on déterre dans mon passé une fredaine assez violente pour faire échouer ma nomination.

— Au revoir, monsieur Balaroux, dit madame Bidon.

Et elle sortit avec sa nièce.

Le passementier et son commis restèrent pendant quelques minutes, sombres, silencieux, immobiles, plongés dans une profonde rêverie, ce fut Balaroux qui rompit le silence:

— Ah! bast! s'écria-t-il, en faisant cla-

quer ses doigts, ne nous laissons pas abattre, raidissons-nous contre les événements, luttons avec courage... Voyons, mon enfant, sois fort, relève la tête... Tu trouveras ta famille, j'en ai l'espérance, et moi, je serai nommé... Partons... Oh! malgré moi, je tremble... J'aurai peut-être le même sort que toi relativement au mariage... Si je l'ai, nous confondrons nos sanglots.

— C'est une triste consolation que de se pleurer l'un sur l'autre, répondit Symphorien.

— Espérons, mon ami, et luttons... tu connais le proverbe : Aide-toi, le ciel t'aideras... Je vais intriguer, je vais faire jouer toutes les mines... Toi, de ton côté, cherche les auteurs de tes jours.

Le passementier prit sa canne, son chapeau, et sortit aussi rapidement que le lui permettait sa formidable obésité.

II.

PAOLA CLOCHET.

Quand il fut seul, Symphorien Bonatout, fit le monologue suivant, en se promenant dans le bureau, en proie à une violente agitation :

— Cette femme est folle avec ses suppositions galériennes... Il n'y a pas de forçat

dans mon sang... Rien que pour le lui prouver, je voudrais découvrir mon père... mais où le découvrirai-je? Où sont-ils ceux qui créèrent mes jours... Je parcourerai toute la France... Mais je ne suis peut-être pas français... Il est possible que je sois cosaque, mameluck... Eh bien! je fouillerai le monde entier, j'interrogerai le moindre de ses habitants... Va te promener, imbécile! un siècle ne suffirait pas pour effectuer une pareille recherche, et tu n'as que trois mois... Ah! ma raison s'égare, je deviens fou! Rosine est à jamais perdue pour moi!

Il avait le sang à la tête, il étouffait, il s'élança vers la porte pour sortir et heurta violemment une femme qui entrait.

— Vous êtes bien vif, jeune homme, dit elle.

— J'ai besoin de respirer, répondit Symphorien.

— Moi j'ai besoin de vous parler, reprit l'inconnue en le retenant par le bras.

— Mais, madame, je suffoque.

— Et moi donc! s'écria-t-elle, en serrant convulsivement le poignet de Bonatout.

— Madame, vous me faites mal.

— Excusez-moi, j'ai les nerfs tellement irrités... Veuillez m'écouter, je vous prie.

— Impossible, madame. Nous ne faisons pas d'affaires le dimanche; nous consacrons ce jour au repos et à la prière; c'est la règle de la maison.

— Règle sage et que j'approuve. C'était celle de ma plantation, quand j'habitais St-Pierre Martinique... J'avais alors vingt-cinq nègres à mon service.

— Ah! vous êtes une ancienne planteuse, dit Symphorien, en regardant l'inconnue, et en faisant un effort pour dégager son poignet qu'elle serrait plus fort que jamais.

Cette femme avait au moins cinquante

ans, mais elle était bien conservée. Elle jouissait d'un embonpoint convenable; elle avait l'œil vif encore et toutes ses dents. Mais elle était mise avec une prétention qui la vieillissait au lieu de la rajeunir. Elle portait un tour de cheveux chatains sortant sans doute des ateliers d'un de nos plus célèbres artistes capillaires (les perruquiers s'intitulent ainsi maintenant), car ce tour était remarquablement bien fait, il trompait l'œil au premier abord. Elle était coiffée d'un chapeau jonquille, forme bibi, chargé de plumes blanches, et si ridiculement petit, qu'il avait l'air d'un simple bonnet, et qu'il élargissait la figure démésurement large de l'inconnue. Elle avait une robe rose, une ceinture violette, et un grand châle vert tendre dont la pointe descendait jusqu'aux talons. Ses gros pieds étaient emprisonnés dans des souliers de prunelle couleur chocolat, et ses grosses mains dans des gants jaunes à vingt-neuf

sous, sur lesquels brillaient plusieurs bagues non controlées par la monnaie.

— Oui, mon cher, reprit-elle, après un moment de silence, j'ai eu vingt-cinq nègres à mon service.

— Cela m'est parfaitement égal, répondit Symphorien. Cessez de m'étrangler le poignet je vous en prie, et si vous désirez acheter quelque chose, veuillez repasser demain, car je vous le répète, nous respectons le saint jour de dimanche.

— Mon but en venant dans cette maison n'a rien de commercial; il s'agit d'intérêts bien plus graves... un mystère.

— Un mystère! s'écria Bonatout.

— Êtes-vous discret? demanda l'inconnue.

— Comme un cimetière.

— Alors vous saurez tout... Je me nomme Paola Clochet.

— Clochet... c'est un nom qui sonne bien.

— Comme je vous le disais tout-à-l'heure, un mystère, un énorme intérêt de famille m'attire ici. Je cherche un objet de douleur et d'amour... Il est employé dans cette maison, je le sais.

Symphorien eut un battement de cœur qui l'empêcha de respirer pendant un moment. Lorsque cette première émotion fut calmée, lorsqu'il lui fut possible de parler, il s'écria, exalté jusqu'à l'emphase :

— Femme d'outre mer, regardez-moi bien !... Ah ! oui, dans l'intérêt du drame, regardez-moi bien.

Paola Clochet prit un lorgnon à double branche qui pendait à son cou et le plaçant sur ses yeux, elle dit, en examinant le jeune homme avec une attention scrupuleuse :

— Je vous regarde et vous avez l'air d'un bien bon garçon.

— Mes traits ressemblent au signalement qu'on vous a donné, n'est-ce pas ?

— On ne m'a pas donné de signalement.

— Alors c'est donc vous qui êtes... Ah ! grand Dieu !... vous venez donc guidée par votre seul instinct... Pardon, j'aurais dû le deviner... Oh ! vous serez fière de moi !... Vos recherches sont terminées et les miennes aussi... Cet objet de douleur et d'amour sur lequel vous venez demander des renseignements, il est à vos pieds.

— En prononçant ces dernières paroles, Symphorien s'agenouilla devant Paola Clochet.

— Mais ce n'est pas vous ! s'écria-t-elle, en le repoussant, c'est Roch Épicure.

— Roch Épicure... non pas ! il a une famille, lui... Oh ! c'est moi, c'est bien moi qui suis votre fils.

Paola Clochet se redressa d'un air digne et lui lançant un regard rempli d'indignation :

— Pour qui me prenez-vous ? dit-elle. Apprenez, jeune homme, que je suis de-

moiselle, et que je ne suis pas une citoyenne fille-mère, comme on disait sous la terreur.

— Alors, si vous n'êtes pas mère, que diable me voulez-vous? s'écria Symphorien, en se relevant désappointé.

— Je veux Épicure.

— Épicure est un infâme qui m'a trahi.

— Il m'a trahie également.

— C'est un misérable.

— C'est un chenapan, je suis de votre avis... Ah! le monstre, le cannibale, je viens pour lui arracher les yeux.

— Vous arrivez de la Martinique pour ça, demanda naïvement Bonatout.

— Ah! ouiche! répondit Paola. Il y a beau jour que j'ai quitté la Martinique!... Temps heureux où je l'habitais, pourquoi n'êtes vous plus?... J'étais riche, j'avais vingt-cinq nègres à mon service... Un Épicure ne m'eût été de rien de tout, à cette époque fortunée.,. Savez-vous bien, jeune

homme, que j'avais des carrés de cannes à sucre beaucoup plus grands que le Champ de Mars.

— Et tout ce sucre est fondu ?

— Fondu dans un fleuve de désastres. Ruinée par la mort d'un homme respectable qui oublia de faire son testament, je perdis mes beaux palmiers, mes charmantes cannes à sucre, mes délicieux cocotiers, mes bananiers chéris, mes admirables ananas et mes vingt-cinq nègres... des africains superbes, monsieur... Je ne me laissai point abattre par l'adversité, je suis une forte femme voyez-vous, j'ai de l'énergie, de la tête, du cœur, je revins en France, et je fondai une table d'hôte dans laquelle je connus Épicure... Il me plut tout de suite, ce brigand-là... Pourquoi ? je l'ignore... parce qu'il est mauvais sujet, sans doute, nous autres faibles femmes, nous avons du goût pour les mauvais sujets... Enfin, je l'aimai.

— Et il vous paya de retour, dit Symphorien.

— Pauvre innocent, répondit Paola, en haussant les épaules d'un air de pitié, pauvre innocent! Si vous connaissiez votre collègue, vous sauriez qu'il ne paie jamais... Le misérable me promit le mariage, dévora gratis mes aliments, pendant sept mois, m'emprunta mille francs, me but à crédit quinze cents quarante deux petits verres de Kirsch, et disparut un beau matin.

— Quinze cents quarante-deux petits verres de Kirsch! s'écria Symphorien d'un air ébahi.

— Cela vous étonne, reprit Paola.

— Mais c'est miraculeux, monumental.

— Il en absordait dix par jour le carnivore.

— Vous voulez dire Kirschivore.

— Kirschivore, soit!... mais patience, j'ai mon idée... Vous ne m'écoutez plus... A quoi pensez-vous? dit mademoiselle Clo-

chet en regardant Bonatout qui était tombé dans une profonde rêverie. Chercheriez-vous à supputer le nombre des noyaux de cerises qui ont pu servir à la fabrication de tout ce Kirsch?... Autant vaudrait compter les cailloux que roule la mer, ou les serpents qui rongent mon cœur.

— Je cherchais le moyen de nous venger tous les deux, répondit Symphorien, car Épicure nous a trahis tous les deux.

— Oh! ma vengeance est prête... Soyez tranquille... J'ai une lettre de change de M. Épicure, pour laquelle j'ai obtenu prise de corps... S'il refuse de m'épouser, je le flanque en prison.

— Très-bien.

— Est-il à Paris, maintenant?

— Il est à Paris.

— Où pourrai-je le trouver?

— Hélas! je l'ignore.

— Vous avez raison, ces êtres là n'ont

pas de domicile ; ils perchent dans tous les estaminets

— Il doit venir ici demain lundi à neuf heures du matin ; pour régler son compte avec M. Balaroux qui l'a destitué.

— Eh bien ! je serai ici demain à neuf heures... Cette maison a-t-elle plusieurs issues ?

— Elle en a deux. Une porte donne sur la rue Grénétat, l'autre sur la rue Saint-Denis.

— Merci, bon jeune homme, je préviendrai les gardes du commerce, et si Épicure refuse ma main, Clichy lui tendra les bras. Surtout soyez discret :

— Oh ! n'ayez aucune inquiétude à cet égard.

— A demain donc à neuf heures.

A demain.

Symphorien pensa en se frottant les mains d'un air joyeux :

— Épicure, j'aurais pu t'éviter cette

vieille planteuse, mais tu as détruit mon bonheur, en empêchant mon mariage... Je vais te rendre le plus malheureux des hommes, en te mariant, moi... Oh! c'est une bonne vengeance!

Roch Épicure courut tout Paris pour emprunter les deux mille francs qui lui étaient nécessaires, mais comme il inspirait fort peu de confiance, tous ses efforts furent inutiles. Il se décida donc à implorer la miséricorde de M. Balaroux, en lui offrant tous les moyens de remboursements possibles, et en le suppliant surtout de ne pas demander de conseils à la terrible Cidalise. Il entra dans le bureau le lundi matin à huit heures et demie. Le passementier était sorti. Épicure ne trouva que Symphorien qui transcrivait sur le journal un article quelconque.

Bonatout lança au commis-voyageur un regard plein de haine, puis il continua son travail, sans prononcer une seule parole.

— J'aurais pu soutirer deux billets de mille à ce garçon naïf, si je ne m'étais pas tant moqué de lui, pensa Roch Épicure. Pourtant, il y aurait peut-être moyen de l'entortiller.

Il réfléchit profondément pendant quelques minutes, puis s'approchant de Symphorien, il lui dit d'une voix caline :

— Comment vous portez-vous, mon enfant.

— Vous savez bien que je ne suis l'enfant de personne, répondit sèchement Bonatout.

— Vous divaguez, mon cher, vous êtes nécessairement le fils de quelqu'un, mais vous ne connaissez pas ce quelqu'un, et ce quelqu'un ne vous connait certainement pas non plus, car s'il vous connaissait, il vous donnerait son nom, il serait fier de vous, mon ami

— Vous osez m'appeler votre ami ! s'écria Symphorien indigné.

— Pourquoi ne vous donnerais-je pas ce doux nom ?

— Parce que vous m'aviez promis de taire le secret de ma naissance que le hasard avait fait découvrir.

— Eh bien ?

— Eh bien ! ce secret vous l'avez confié à Chapuis, et dans la rue encore !... Madame Cidalise vous a entendu, et maintenant qu'elle sait que je suis un enfant trouvé, elle me refuse sa nièce.

— Oh ! pardonnez-moi, je suis désolé...

— Grâce à vous, me voilà condamné au célibat.

— Oh ! madame Cidalise eût toujours fini par découvrir la chose... Mais n'importe, vous êtes à plaindre, et je vous plains du fond de l'âme.

Épicure prononça ces paroles d'un air désolé, mais il était bien joyeux, car il venait de trouver le moyen qu'il cherchait

pour *soutirer* deux mille francs à Symphorien.

— Je vous en supplie, reprit-il, dites-moi que vous ne m'en voulez pas. . Je tiens à votre amitié.

— Votre langage m'étonne, répliqua Bonatout en le regardant avec défiance. Ordinairement vous êtes plus railleur et moins affectueux.

— Ah! c'est que l'infortune m'a bien changé... Moi aussi, je connais le malheur.

— Monsieur Balaroux vous a destitué, dit Symphorien tout ému.

— Oh! ce n'est pas cela qui m'occupe. Ma réputation est faite et Dieu merci! je ne chomerai pas de places.

— Que vous est-il donc arrivé?

— Vous l'apprendrez trop tôt hélas! quand je ne serai plus.

— Que signifie?... Vous m'effrayez! s'écria Symphorien.

— Ne parlons pas de moi, mon ami, dit

Épicure en lui serrant la main. Parlons de vous seul... Je veux réparer la faute que j'ai commise, je veux vous aider à déchirer le voile qui enveloppe votre berceau... Nous allons nous rendre à l'hospice des enfants trouvés...

— J'y ai déjà été inutilement ; j'ai fait exprès le voyage de Toulouse.

— Le voyage de Toulouse!

— Oui, c'est à l'hospice de Toulouse que j'ai été déposé le 5 juin 1815... Le linge qui m'enveloppait était marqué S. B... Voilà tous les renseignements que j'ai pu recueillir.

— Tels sont les renseignements que vous avez obtenus, s'écria Roch Épicure, en bouleversant ses cheveux, afin de paraître profondément ému. Êtes-vous bien sûr de ne pas avoir obtenu d'autres renseignements?

— J'en suis bieu sûr.

— Ah! grand Dieu! Toulouse, S. B. sur

le linge, 5 juin 1815... Je chancelle, soutiens-moi!

— Pourquoi cette syncope? demanda Symphorien, en déposant le commis-voyageur sur une chaise.

— Apprends qu'à Toulouse, en 1814, j'ai inspiré de l'amour à une vierge Languedocienne, reprit ce dernier.

Puis il murmura, après un moment de silence :

— Pauvre Sidonie Billard! Je l'ai abandonnée ainsi que le malheureux enfant...

— Un enfant! s'écria Symphorien. Oh! glorieuse lumière! Se pourrait-il?... S. B. ça peut-être Sidonie Billard... Mais cette femme mit-elle l'innocent aux enfants trouvés?

— Elle l'y eut mis plutôt deux fois qu'une, répondit Épicure.

— Et la nature bizarre avait-elle tracé un fruit sur le sein gauche du pauvre ange.

— Oui, le pauvre ange avait un fruit.

— Lequel? lequel? parlez, c'est le dernier mot de l'énigme.

Épicure se gratta la tête d'un air embarrassé, en pensant :

— J'aurais dû l'interroger d'avance... 5 juin... ça pouvait être le temps des cerises ou des prunes... Ma foi, au petit bonheur.

— Je me souviens, dit-il, c'était une prune.

— C'est bien cela! s'écria Symphorien.

Et ouvrant sa chemise et son gilet de flanelle, il montra à Roch Épicure une grosse tâche noire qui ressemblait à une prune de Monsieur.

— Plus de doute, reprit le commis-voyageur, tu es mon fils.

— Mon père, mon père, dans mes bras, murmura Symphorien, en pleurant.

Et il serra l'imposteur sur sa poitrine.

Épicure était honteux de tromper ce candide jeune homme.

— Ce que je fais là n'est pas précisément

gentil, pensa-t-il. Oh! après tout, je l'oblige en l'adoptant... et puis, il sera mon héritier.

Cette dernière réflexion le décida à jouer jusqu'à la fin l'infâme comédie qu'il avait imaginée.

Symphorien ne songea d'abord qu'à son père, mais ensuite, il pensa aux bienheureuses conséquences que la découverte de ce père aurait pour lui.

— Maintenant, dit-il, madame Cidalise ne me refusera plus sa nièce. Je vais lui apprendre tout de suite que je connais celui qui m'a mis au monde.

— Non; non, tais-toi! s'écria Roch Épicure. Affreux souvenir!... Ne révèle pas le mystère de ma naissance. Je ne veux pas que tu portes un nom déshonoré.

— Un nom déshonoré!

— Hélas! oui... J'ai perdu au jeu deux mille francs que j'avais touchés à Montargis pour M. Balaroux... Je te fais horreur...

Oh! mon opprobre ne rejaillira pas sur toi, tu n'auras pas à rougir de ton père, sois tranquille, il va mourir... Adieu!

— Arrêtez! s'écria le jeune homme, en serrant le commis-voyageur dans ses bras.

— Non, laisse-moi! Il faut que j'expie mon crime.

— On peut le réparer, on peut le cacher, rien n'est plus facile... j'ai des économies et je paierai.

— Je ne veux pas te dépouiller, mon enfant... Adieu, pardonne-moi.

— Ce qui est au fils est au père... Vous devez accepter.

— Tu l'exiges?

— Je vous en supplie.

— Allons, je cède... mais tu me méprises, j'en suis sûr.

— Oh! pouvez-vous le supposer!

— Noble cœur! si je t'avais connu plus tôt, ma conduite eût été bien différente... Oh! mais tu m'épureras, tu me donneras

toutes les vertus que tu possèdes... Je suis bienheureux d'avoir un fils tel que toi, mais je ne mérite pas mon bonheur.

— Si, si, vous le méritez, s'écria Symphorien.

Et ils s'embrassèrent tous les deux avec effusion.

M. Balaroux qui entrait s'arrêta stupéfait sur le seuil de la porte.

III.

LES SUITES D'UN BAL MASQUÉ.

— Qu'est-ce que c'est que ceci ? dit le passementier. Mes commis jouent-ils le drame moderne ?

— Ah ! monsieur, répondit Symphorien, nous jouons un drame qui est de toutes les

époques, un beau, un saisissant, un énorme drame.

— Avant de me le narrer, interrompit M. Balaroux, permets-moi de signifier à M. Roch Épicure que je trouve fort extraordinaire, pour ne pas dire singulier, qu'il ne m'ait pas remis, le jour même de son arrivée, les francs deux mille, qu'il a touchés à Montargis, Loiret.

— Il vous les remettra dans un instant, Monsieur, n'en doutez pas.

— C'est très-bien, mais d'où vient cette tendresse subite ?... Vous étiez jadis comme chien et chat.

— Il est mon père ! s'écria Symphorien, en levant la tête avec orgueil.

— Ah ! bah ! dit le passementier d'un air surpris et désolé. Mon pauvre Symphorien, tu as un père comme ça.

Le jeune homme répondit avec sa naïveté habituelle :

— Dam, on a les pères qu'on peut.

Épicure ajouta :

— Madame Cidalise en voulait un... elle est servie.

— Elle ne l'avalera pas facilement, objecta Balaroux.

— Monsieur, s'écria le commis-voyageur, en jouant l'indignation, voudriez-vous faire regretter à mon fils l'état d'orphelin ?

— Non, mais je suis étonné... voilà tout... Je ne me serais jamais attendu à cela... Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez ?... Êtes-vous réellement le père de ce jeune homme ?

— Monsieur, je suis prêt à vous le jurer sur...

Épicure ne put achever sa phrase, il fut interrompu par mademoiselle Paola Clochet qui, étant entrée brusquement, et ayant saisi à la volée ces dernières paroles, s'écria d'une voix clapissante :

— Jurer ! il parle de jurer... Monsieur ne le croyez pas, quand même il jurerait

sur la charte constitutionnelle, sur Dieu, sur Jupiter, sur St-Simon, sur Mahomet, sur le grand serpent des Indiens, sur le shah de Perse, sur n'importe quoi de sacré... C'est un menteur abominable, c'est un prospectus, c'est une affiche... Voilà mon opinion sur son compte, et maintenant, monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

L'arrivée de Paola Clochet frappa de stupeur Roch Épicure et Symphorien, l'un parce qu'il craignait la vengeance de cette femme, l'autre, parce que cette vengeance, il l'avait assurée, et pour la faire tomber sur la tête de son père. Il avait horreur de lui-même, il se considérait presque comme parricide.

M. Balaroux était seulement étonné, il dit à mademoiselle Clochet :

— Puis-je savoir...

— Ah! oui, répondlt-elle, mon entrée un peu vive, vous a surpris... Il est bon

que vous appreniez, monsieur, que je suis une femme posée dans le monde... Telle que vous me voyez, j'ai eu vingt-cinq nègres à mon service.

— Tant que ça ! s'écria le passementier.

— Cela n'était pas trop pour mes besoins, poursuivit Paola. Aujourd'hui, monsieur, je tiens une table d'hôte sur le versant méridional de la butte Montmartre... Un endroit fort gai, situé entre le cimetière et l'équarrisseur... Vingt-sixsous avec un carafon ou une bouteille de bière... C'est pour la deuxième fois du jour d'aujourd'hui que je quitte mon établissement à l'effet de confondre ce fourbe, ce monstre, ce vil rebut de la nature...

— Madame, votre langue est un dard venimeux, interrompit brusquement Symphorien. Monsieur est mon père... On vous paiera votre kirsch, je vous le garantis.

— Lui, son père, murmura Paola en haussant les epaules.

— Il l'est, dit Balaroux.

— Je le suis, reprit Épicure.

— C'est un mensonge ! s'écria mademoiselle Clochet. Je vous déclare qu'il ne dit la vérité que quand il se trompe.

— Mademoiselle, la haine vous égare, je vous pardonne, répondit le commis-voyageur d'un air dédaigneux.

— Je me soucie bien de votre pardon, misérable, tu vas voir que...

— Madame, je vous enjoins de ne pas insulter mon père, interrompit le jeune homme avec indignation, on vous paiera.

— Taisez-vous donc, nigaud.

Après avoir prononcé ces paroles d'un ton impérieux, Paola adressa cette question à Balaroux, en désignant Symphorien:

— Ce grand innocent à des économies, n'est-ce pas ? Il a une figure à ça.

— Symphorien a douze mille francs, répondit le passementier.

— Ah très-bien, j'y suis maintenant,

reprit mademoiselle Clochet. C'est pour les douze mille francs.

— Oh ! je ne puis croire...

— Mais il se ferait père pour n'importe quoi, pour un chapeau neuf, pour une pipe d'écume de mer.

— Mademoiselle, je perds patience, prenez garde, s'écria Roch Épicure.

— Ah ! grand Dieu ! comme j'ai peur ! ça fait frémir.

— Personne autre que vous n'oserait nier ma paternité, car ce jeune homme me ressemble prodigieusement... il a toute ma bouche.

— C'est juste, j'ai toute sa bouche, s'écria Symphorien après s'être regardé dans une glace. Mademoiselle Clochet veuillez bien détailler sa bouche, je vous en prie.

— Détailler sa bouche ! fi donc ! c'est un estaminet... Et puis, cet infâme ne vous ressemble pas plus, que je ne ressemble au Grand Turc.

—C'est possible, reprit Épicure, mais j'ai fourni tous les renseignements nécessaires... Les enfants trouvés de Toulouse, la date, 5 Juin 1815, le linge marqué S. B., la guigne, c'est-à-dire, non, la prune sur le sein gauche.

Paola Clochet se frappa le front en poussant un cri aigu, puis s'élançant près du commis-voyageur, elle lui adressa les questions suivantes, avec une volubilité incroyable :

— Vous avez dit les enfants trouvés de Toulouse ?

— Oui.

— 5 Juin 1815 ?

— Oui.

— Le linge marqué S. B ?

— Oui.

— Une prune sur le sein gauche ?

— Oui.

— Ah ! ciel ! ah ! enfer !

— Qu'avez-vous ? demanda Symphorien.

— Je savais bien qu'il mentait, s'écria mademoiselle Clochet. Jeune homme, tu n'es pas son fils... Je t'ai vu naître... Ta mère, ta pauvre mère...

— C'est vous.

— Non pas!

— Qui donc alors?...

— Je vais vous expliquer cela.

— Hâtez-vous!

— Laissez-moi d'abord me remettre... Je suis si émue, si troublée, si bouleversée... Monsieur Balaroux, veuillez avoir l'obligeance de me faire donner un verre d'eau sucrée, avec de la fleur d'orange, vu que ça calme.

Épicure ayant perdu son enfant, comprit qu'il était urgent de fuir au plus vîte; il saisit donc le prétexte du verre d'eau sucrée, pour sortir de cette maison dans laquelle il n'avait plus que des ennemis.

— Je me charge, dit-il, d'apporter à

mademoiselle, le rafraîchissement dont elle a besoin.

— Halte là! père de contrebande, répondit Paola, en lui barrant le passage, je te devine, tu veux t'éclipser.

— Monsieur, dit Balaroux, si vous avez l'intention de vous en aller, je vous somme de de me remettre, avant de partir, les francs deux mille que vous avez touchés pour mon compte à Montargis, Loiret.

— Monstre affreux, reprit mademoiselle Clochet, je te préviens que toutes les issues de cette maison sont cernées par mes gardes... du commerce, et que tu ne sortiras d'ici que pour me conduire à l'autel, ou pour marcher en prison.

Épicure était anéanti; jamais, selon lui, un homme ne s'était trouvé dans une situation aussi dramatique.

Après avoir ricané de la façon la plus satanique, Paola poursuivit en montrant l'infortuné commis-voyageur:

— Comme il est aplati!

— Paola, épargnez-moi, de grâce, puisque vous m'aimez encore, dit Épicure d'un ton suppliant.

— Moi, t'aimer encore, allons donc! Je te hais d'une haine implacable, je boirais volontiers tout ton sang... ce n'est pas par amour que je tiens à ce que tu m'épouses, c'est par vengeance... Oh! je t'en ferai voir de drôles!

— Mademoiselle, interrompit Symphorien, on a toujours le temps de se battre ou de s'épouser... Au nom du ciel, révélez-moi mon origine, déchirez le voile qui enveloppe ma destinée.

Mademoiselle Clochet passa la main sur son front, et dit après un moment de silence:

— Écoutez-moi donc... Il y a vingt-cinq ans... affreuse soirée, jamais elle ne sortira de ma mémoire, elle me poursuivra toujours comme un remords dévorant, car j'ai

été la cause innocente de l'horrible catastrophe...,

— Quelle est cette catastrophe? demanda vivement Symphorien.

— Un peu de patience, jeune homme, répondit la demoiselle Clochet. Je ne peux pas, pour vous être agréable, blesser toutes les convenances, tous les usages reçus, en commençant mon récit par la fin.

— N'interromps plus madame, dit Balaroux, son histoire m'intéresse au dernier point.

— Elle m'intéresse aussi d'une façon gigantesque, ajouta Roch Épicure.

— Je suis excessivement flatté de l'effet que je produis, je reprends donc: Il y a vingt-cinq ans, un bal masqué fut donné dans la ville de Toulouse. J'avais une envie demésurée d'assister à cette fête de nuit, mais, comme je ne voulais pas y assister seule, j'entraînai avec moi une jeune femme de mes amies, veuve depuis neuf mois,

J'eus bien de la peine à la décider, car elle avait un père horriblement rigide qui condamnait tous les divertissements, et principalement les bals masqués. Néanmoins, mon amie consentit à m'accompagner, après m'avoir fait jurer que je garderais le secret de notre escapade. Nous nous costumâmes toutes les deux en bergère.

— Vous me calcinez avec vos mascarades, interrompit Symphorien.

— La salle du bal fut bien plus calcinée que vous, reprit mademoiselle Clochet, car au milieu de la nuit, elle devint la proie des flammes. Il est inutile que je vous décrive la terreur qui s'empara de l'assemblée. Vous voyez d'ici la foule se précipiter vers les portes, en poussant des cris affreux. Moi, je pris la fuite sur les épaules d'une contrebasse, et je vis de loin, ma malheureuse amie, privé de connaissance, évanouie complétement, et emportée par un masque...

— Un masque sauveur, dit Symphorien.

— Un masque infâme ! s'écria mademoiselle Clochet, un masque exécrable, un vampire caché sous le calicot. Je me défiais de cet homme, car il avait constamment emboité mon amie, il s'était attaché à ses pas, comme un ombre fatale. Tous nos efforts pour l'éviter avaient été vains, nous le retrouvions toujours derrière nous et il débitait à mon amie les paroles les plus joviales et les plus passionnées ; il lui disait vous êtes une charmante bergère, je vous aime, je voudrais porter votre houlette, vous poursuivre sur l'herbette, et jusque dans votre chambrette, surtout si vous y étiez seulette, je vous jouerais de la musette, pendant que vous détacheriez votre cornette... Mon amie était belle, en effet, elle méritait d'être aimée. C'était une grande femme, très-maigre, la peau un peu noire, mais des yeux, ah ! quels yeux! Je vous le répète, elle méritait d'être aimée,

mais d'une façon honorable... Enfin, que vous dirai-je, livrée à ce monstre, seule et sans défense, évanouie, emportée dans l'ombre, victime d'une horrible trahison, ma déplorable amie, neuf mois après...

— Ciel! je suis le fils de la bergère, s'écria Symphorien.

— Oui, mon cher, répondit Paola. Pauvre femme! j'étais parvenue à cacher sa grossesse, grâce à une foule de stratagêmes... Mais au moment d'atteindre le port, le jour même de la délivrance, l'orage gronda sur nos têtes et nous fûmes foudroyées... Le père rigide, le père féroce, que je vous ai déjà mentionné, découvrit la chose... Alors, comme dans les pièces de la Gaîté ou de l'Ambigu, il voulut tuer sa fille, il voulut tuer la sage-femme, il voulut me tuer... Les pères de cet acabi sont bien ridicules et bien dangereux... Il tempêta, il blasphêma, il déclara que son honneur était perdu, que le nom que ses

ancêtres lui avaient transmis pur et sans tâche était à jamais souillé... Pendant qu'il exhalait sa fureur en menaces, en cris insensés, vos yeux s'ouvrirent àla lumière, et votre aïeul, sans pitié pour votre innocence, pour votre extrême jeunesse, vous prit dans ses bras et vous emporta immédiatement. Votre mère ne put s'opposer à cet enlèvement, car elle était encore évanouie, de même que dans la nuit du bal. Dès qu'elle eut recouvré l'usage de ses sens, elle demanda son enfant. On lui répondit que vous étiez mort en venant au monde... Affreux mensonge, car votre grand père vous avait déposé à l'hospice de Toulouse.

Paola Clochet regarda ses auditeurs; ils étaient plongés dans une profonde rêverie.

Symphorien rompit le silence :

— Mademoiselle, dit-il, apprenez-moi le nom de ma mère... quel est le nom de ma mère? Où demeure-t-elle?

— Je ne puis vous répondre, votre aïeul

m'a fait jurer que je me tairais à cet égard... Le serment qu'il a exigé de moi est si terrible que je n'oserai jamais le trahir.

— Au moins, dites-moi qui était mon père...

— Volontiers,

— Eh bien ?

— Eh bien !... c'était un pierrot.

— Un pierrot ! s'écria le jeune homme.

— Un pierrot, répétèrent Épicure et Balaroux, en proie à une violente agitation.

— Mais comment s'appelait-il, ce pierrot? reprit Symphorien.

— On ne l'a jamais su, répondit Paola, le lâche disparut après son crime, et vous comprenez qu'il ne devait pas s'en vanter.

— Fils d'une bergère et d'un pierrot, s'écria Symphorien au désespoir. Me voilà bien avancé... Autant valait me dire : Vous êtes l'enfant du carnaval. Personne n'a donc pu reconnaître mon père ?

— Il eut été difficile de le reconnaître,

répliqua mademoiselle Clochet, car vous le savez, tous les pierrots se ressemblent... Ils ont tous la figure blanche... Pourtant, celui qui nous occupe avait deux signes particuliers.

— Lesquels? demandèrent en même temps Épicure, Balaroux et Symphorien.

— D'abord, il était enrhumé du cerveau, car en débitant ses fadaises, il éternuait à tous moments, et puis, il avait des rubants verts.

Cette réponse fit tressaillir le passementier et le commis-voyageur, comme s'ils avaient reçus une commotion électrique. Ils s'élancèrent tous les deux près de Paola Clochet, et chacun lui saisissant un bras, ils demandèrent en même temps, d'une voix tremblante, saccadée:

— Était-il enrhumé du cerveau? Avait-il des rubans verts? En êtes-vous bien sûre?

— J'en suis sûre comme du *statu quo* européen, répliqua mademoiselle Clochet.

— Plus de doute, murmura Balaroux.

Et il tomba anéanti sur un fauteuil. Son émotion était si grande qu'il lui fut impossible de faire un seul geste, de prononcer une seule parole.

Épicure, au contraire, jeta son chapeau en l'air, fit le tour de la chambre en dansant et en chantant, puis enfin il s'arrêta devant Symphorien, qui regardait d'un air ébahi ces deux hommes sur lesquels le récit de Paola Clochet avait produit un effet si différent.

— Le bonheur de la paternité n'est pas un mensonge, dit le commis-voyageur. Jamais de ma vie je n'avais éprouvé une pareille jubilation. Je suis si content, que j'embrasserais mademoiselle Clochet, si je ne me retenais pas... En croyant mentir, je disais la vérité... Tu es mon fils, tu es mon sang, mon vrai sang... Viens donc dans mes bras... J'étais le pierrot.

Et il serra le jeune homme sur sa poitrine, en riant aux éclats... Épicure ne

jouait plus la comédie; il était réellement heureux. Peut être l'eût-il été moins, si la reconnaissance avait eu lieu d'une façon pathétique; mais l'histoire était bouffonne, extraordinaire, il se faisait une fête de la raconter à toutes les tables d'hôte.

— J'étais le pierrot, répéta-t-il en regardant Paola dont les yeux exprimaient le doute.

— Tu mens encore, imposteur, s'écria Balaroux d'une voix tonnante, pleine d'indignation.

— Comment le savez-vous? demanda Symphorien.

Le passementier courba la tête, et essuya la sueur qui couvrait son front.

— Comment le savez-vous? reprit le jeune homme. Vous blanchissez, monsieur Balaroux, pourquoi blanchissez-vous?

— Parce que j'étais le pierrot, murmura Népomucène, d'un air honteux. Pardon-

ne-moi le crime que j'ai commis et auquel tu dois le jour.

— Vous êtes mon père. Oh ! quel bonheur ! s'écria Symphorien au comble de la joie.

— Comment ! monsieur Balaroux, vous étiez à ce bal brûlé ? dit Épicure.

— Oui, monsieur, répondit le passementier.

— Vous portiez un costume de pierrot ?

— Oui, monsieur.

— Vous aviez des rubans verts ?

— Oui, monsieur.

— Et vous étiez enrhumé du cerveau ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! moi aussi, je vous en donne ma parole d'honneur. Rien ne prouve donc jusqu'à présent que cet enfant appartienne à vous plutôt qu'à moi. Or, je le réclame comme vous jusqu'à ce que l'affaire soit complétement éclaircie.

Épicure lut dans les yeux de Sympho-

rien le désir que ce jeune homme avait d'être le fils de Balaroux, et il dit aussitôt :

— Je ne te réclame pas pour ton argent, je n'en veux pas de ton argent... c'est mon cœur paternel qui m'attire vers toi.

— Le mien m'ordonne de ne pas abandonner mon enfant, s'écria le passementier, et je ne l'abandonnerai que quand j'y serai forcé par les circonstances.

— J'ai pour moi la ressemblance, dit le commis-voyageur. Symphorien a toute ma bouche.

— Il a mon nez, reprit Balaroux.

— Permettez-moi de placer quelques mots, dit Paolo Clochet. Je vais remplacer le grand Salomon... La situation est analogue à celle où ce monarque rendit un jugement si célèbre... Vous vous disputez tousles deux cet aimable enfant, je vais terminer le différent... écoutez mon prononcé... Je déclare d'abord que ce jeune homme n'a pas la bouche d'Épicure, et

qu'il a au contraire du Balaroux plein la figure... Or, attendu que par sa candeur, sa vertu, il ressemble à Monsieur, attendu que par son physique, il lui ressemble également, vue prise du nez surtout; attendu qu'il n'a aucune parité avec Roch Épicure, attendu que ledit Roch Épicure, ayant la funeste habitude de mentir continuellement, ne mérite pas d'être crû, je déclare que Monsieur est le véritable père.

— La sagesse a parlé par votre bouche, dit Balaroux.

— Je ne m'en rapporte pas au jugement de Mademoiselle, s'écria Roch Épicure. Son jugement est inique.

— C'est vous qui êtes inique, misérable, répondit Paola; vous voulez forcer ce noble jeune homme à porter un nom flétri comme le vôtre... Mais vous recevrez le juste châtiment de vos crimes... M'épousez-vous? ou allez-vous à Clichy?

— Puisque mon nom est flétri, selon

vous, je ne conçois pas que vous teniez tant à le porter.

— C'est par vengeance.

— Eh bien! votre vengeance n'aura pas lieu... J'aime mieux aller à Clichy, mademoiselle.

— C'est votre dernier mot.

— C'est mon dernier mot.

Paola Clochet s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit et agita son mouchoir.

Le garde du commerce et ses recors entrèrent aussitôt.

— Faites-le écrouer à l'instant même, dit Paola d'une voix que la colère rendait tremblante.

— Oh! je n'irai pas tout de suite en prison, ma belle, répondit Épicure. J'ai le droit de me promener en fiacre jusqu'à cinq heures, car le soleil ne se couche qu'à six.

— Pourquoi vous promeneriez-vous en fiacre?

— Pour terminer quelques affaires et me procurer la somme que je vous dois.

— Je vous refuse la promenade en fiacre.

— Le président de la première chambre me l'accordera... Messieurs, au palais de justice.

— Gardes, je vous défends de l'y conduire.

— Madame, je ne peux pas refuser, dit le garde du commerce.

Paola Clochet garda le silence pendant un moment, puis elle s'écria :

— Eh bien! j'irai avec vous, au Palais de justice, et je parlerai aussi à M. le président de la première chambre... Partons!

— Je m'échapperai de vos griffes, dit Épicure.

Et s'adressant à Symphorien :

— Quant à vous, jeune homme, je ne négligerai rien pour vous prouver que vous êtes mon fils.

— Il veut vous intéresser en sa faveur, reprit mademoiselle Clochet. Ne l'écoutez pas!... Marchons! messieurs, marchons!

IV.

LE PÈRE ET LE FILS.

— Dieu soit loué ! ils sont enfin partis, dit Symphorien, en poussant un soupir de satisfaction. On a besoin de solitude dans les grands moments d'expansion. O félicité suprême ! Je parie qu'il n'y a pas dans les cinq parties du monde un homme plus

heureux que moi. Si je ne me retenais pas, je commettrais des folies, je parcourerais les places, les rues, les carrefours en criant aux passants : j'ai un père, je le crierais même aux maisons, aux édifices. Ah ! que c'est donc bon d'avoir un père !... un vrai père, un père excellent, un Monsieur Balaroux, c'est tout dire... La joie m'étourdit, je suis fou... j'éprouve le besoin de m'asseoir.

— J'en éprouve aussi le besoin, répondit le passementier, toutes ces émotions m'ont brisé les jambes.

Il approcha son fauteuil tout près de la chaise sur laquelle le jeune homme s'était laissé tomber, et il le regarda en silence.

Il goûtait une joie pure et sans mélange, car il oubliait le passé, ne songeait qu'au moment présent ; il contemplait son fils avec orgueil, sans éprouver ce sentiment de honte, qui lui faisait courber la tête et baisser les yeux quelques minutes aupara-

vant. Il était fier de se voir revivre dans ce jeune homme dont il avait toujours apprécié le caractère plein de douceur, dont il avait toujours admiré les vertus.

— L'affection que vous m'avez témoignée constamment était bien naturelle, reprit Symphorien. C'était la voix du sang qui vous disait : Donne-lui de bons appointements, protège-le sans cesse, chéris-le, conseille à madame Cidalise de lui accorder sa nièce. .

— Cidalise! s'écria Balaroux, en se levant tout-à-coup, et en regardant son fils d'un air hébété, la bouche et les yeux tout grands ouverts, Cidalise, que va-t-elle dire ?

— Elle consentira puisque l'obstacle est levé, répondit Symphorien.

— Ah ! mon Dieu ! murmura le passementier, quel malheur !

— Je ne vous comprends pas, mon père. Madame Cidalise ne peut être que fort heu-

reuse, en apprenant que je vous dois le jour... Allons la trouver tout de suite...

— Oh! non, non, je t'en conjure, dit Balaroux d'une voix suppliante.

— Mais pourquoi? demanda le jeune homme.

— Parce que c'est impossible.

— Impossible?

— Oui, Cidalise serait pour moi l'ange exterminateur... Tu sais comme elle est rigide?... Cette nouvelle ferait manquer ma nomination... Cela m'importe peu... Mais Cidalise serait indignée, furieuse, et elle me refuserait sa main, à laquelle j'aspire depuis trois ans.

— Le croyez-vous!

— J'en suis certain. Oh! je t'en supplie, que le secret de ta naissance reste entre nous! Tu n'en seras pas moins mon fils, je ne t'en aimerai que plus... Je te serrerai sur mon cœur souvent, bien souvent, mais toujours en cachette...

— Mais, objecta Symphorien, aux yeux de madame Cidalise, je ne serai qu'un enfant trouvé, comme par le passé, et elle ne me donnera pas Rosine.

— C'est vrai, répondit Balaroux d'un air accablé.

Il ajouta après un moment de silence :

— Tu aimes donc bien cette jeune fille?

— Si je l'aime! s'écria Symphorien avec feu, si je l'aime! oh!

— Moi aussi, j'aime Cidalise, dit le passementier sur le même ton. Que faire?

— Il faut que l'un de nous deux se dévoue... Puisque vous manquez de courage, je tâcherai d'en avoir, moi.

— Oh! sublime enfant! murmura Balaroux en levant les mains au ciel, en en suivant des yeux, avec admiration, son fils qui se promenait dans le bureau, d'un air sombre, profondément désolé.

Symphorien croyait que le passementier n'accepterait pas son dévoûment; mais

comme ce dernier gardait le silence, l'infortuné jeune homme comprit qu'il ne devait concevoir aucune espérance. Il s'assit, et cachant son visage dans ses mains, il dit en pleurant :

— Rosine, ma Rosine, il faut donc t'oublier! Il n'y aura plus de bonheur pour moi... Adieu mes beaux rêves d'amour.

Pendant que Symphorien exhalait sa douleur par des plaintes et des larmes, première consolation que la providence, dans sa bonté inépuisable, accorde à tous les affligés, Balaroux courbait la tête et regardait son fils d'un air indécis. Enfin, il s'écria :

— Tu répands des pleurs, mon enfant! puis après un moment de silence, il s'apostropha ainsi :

— Misérable! affreux Balaroux! pourquoi as-tu oublié ta dignité d'homme? Pourquoi t'es-tu plongé dans l'ivresse? Si tu avais joui de ton bonsens, tu n'aurais pas com-

mis un crime horrible, exécrable, oui exécrable, répéta-t-il en appuyant sur le mot, tu n'aurais pas séduit une faible femme... Tu la vois encore, malheureux, tu la vois implorant ta pitié avec ses cheveux blonds, elle te poursuit comme un remords... Tu n'as que ce que tu mérites; mais cela ne te suffit pas, il te faut un châtiment plus terrible, et tu l'auras, tu te l'infligeras toi-même... ce châtiment sera la malédiction de Cidalise, de Cidalise qui va te repousser à jamais, car tu n'es pas digne d'elle... Sèche tes larmes, mon fils, je suis seul coupable, je dois seul souffrir... Je n'accepte pas ton dévouement, mais je comprends combien il était sublime.

— Ah! merci, mon père, répondit Symphorien, merci, car j'en serais mort.

Un garçon de magasin entra, et remit à Balaroux une lettre que l'on venait d'apporter.

Le passementier était tellement ému,

qu'il lui fut impossible de déchiffrer ce billet, même avec l'aide de ses lunettes. Il tendit le papier àSymphorien qui lut aussitôt :

« Monsieur, je me suis beaucoup occu-
» pée de vous, et je crois pouvoir affirmer
» que votre nomination est certaine *si l'on*
» *bat le fer pendant qu'il est chaud.* Venez
» dîner chez moi, vous y trouverez des per-
» sonnes très-influentes que j'ai invitées à
» cause de vous.

» J'ai l'honneur de vous saluer,

» Cidalise Bidon.

» *P. S.* Venez tout de suite, car il est quatre heures. »

— Que faire! dit Balaroux.

— Il faut aller chez madame Cidalise, répondit Symphorien, et lui apprendre...

Si j'attendais? objecta le passementier. Peu t'importe que je déclare aujourd'hui ou dans un mois seulement, que tu es mon fils... D'ici à un mois, voilà ce qui

se passerait : Je serai nommé administrateur du bureau de charité, j'épouserais Cidalise, et après mon mariage, quand je serais bien certain de posséder cette femme adorée jusqu'à la fin de ma carrière, j'avouerais.

— Cela ne serait pas convenable, interrompit le jeune homme. Madame Bidon dirait que vous avez agi sournoisement, avec déloyauté, et votre intérieur, que vous avez heureux et paisible, pourrait être à jamais bouleversé par des reproches, des récriminations.

— Tu as raison, mon fils.

— Et puis, voyez-vous, Épicure possède notre secret; cet homme est haineux, méchant; vous l'avez destitué, il vous en veut, et il saisirait l'occasion de se venger, en divulgant tout.

— Tu as encore raison, mon fils.

— Il vaut mieux aller trouver madame

Cidalise, et lui dire franchement : voilà ce que j'ai fait, pardonnez-moi.

— Elle ne me pardonnera pas.

— Oh ! en la priant bien ..

— Elle ne me pardonnera pas. Je la connais, c'est une femme inflexible... Je me rends chez elle, comme le malheureux Régulus se rendit à Carthage, sans espoir, sans ignorer les douleurs qui m'attendent.

— Je vais vous accompagner.

— Oh ! oui, j'y compte, s'écria Balaroux. J'ai besoin de ton bras pour soutenir mes pas chancelants pendant la route, et de ta présence pour soutenir mon courage, pendant la confession terrible que je suis obligé de faire.

Retournons maintenant près d'Épicure et de Paola Clochet.

Quand le garde du commerce eut fait monter dans le fiacre son prisonnier et ses recors, il dit à la vieille fille ;

— Madame...,

— Je suis demoiselle, interrompit Paola.

— C'est juste, reprit le garde du commerce. Eh bien! mademoiselle, je crois devoir vous déclarer que nous faisons une course inutile en allant au palais de justice... M. le Président de la première chambre accordera la promenade en fiacre.

— Mais où donc ce misérable veut-il qu'on le conduise?

— Je l'ignore, mais si vous tenez à le savoir, je vais le lui demander.

— C'est inutile, je voyagerai avec vous.

— Eh bien! montez, mademoiselle.

— Montons.

Paola s'assit à côté d'Épicure dans le fond du fiacre.

— Où allons-nous? demanda le garde du commerce à son prisonnier.

— Place du Chatelet, n° 6, répondit ce dernier.

— C'est une maison à deux portes, je

vous préviens, que vous ne sortirez pas du fiacre. Un de mes recors montera chez la personne à qui vous avez l'intention de demander la somme qui vous est nécessaire.

— Vous connaissez donc toutes les maisons à deux portes, dit le commis-voyageur, d'un air désappointé.

— J'en connais beaucoup.

Après un moment de silence, Épicure adressa cette question à sa créancière, d'une voix mielleuse :

— Si je vous promets de vous épouser, me lâcherez-vous, Paola?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que je ne me fie pas à vos promesses... Je veux vous coffrer d'abord... quand vous serez à Clichy, si vous consentez à me conduire à l'autel, je ferai publier nos bancs, je ferai toutes les démarches nécessaires pour assurer un mariage enfin, et le jour où nous n'aurons plus qu'à nous

présenter devant M. le maire, j'ordonnancerai votre élargissement... Mais comme je me méfierai encore, je mettrai en mesure une seconde lettre de change par vous souscrite et que je possède, afin de vous faire repincer, dans le cas où vous me tireriez la révérence, aussitôt après votre sortie de prison... Vous voyez, mon cher, que je connais les couleurs.

— Vous me traitez avec une rigueur inqualifiable, dit Épicure, en jetant à Paola un regard langoureux... c'est mal, vraiment... vous savez qu'on ne peut rien obtenir de moi par la violence... Voyons, soyez gentille, ma belle, ajouta-t-il, en serrant tendrement la main de la cruelle, vous savez bien, grosse méchante, que je vous aime dans le fond... mais vous ne savez pas me prendre, vous me brusquez, vous me bousculez, alors je m'emporte, je m'insurge... Voyons, soyez gentille, ayez confiance en moi, vous ne vous en repen-

tirez pas, brisez mes chaînes, en agissant ainsi, vous m'enchaînerez à vous pour la vie.

— Monsieur, s'écria mademoiselle Clochet, en s'adressant au garde du commerce, faites arrêter la voiture, je veux descendre, ce gros serpent me fascine, j'ai peur de faiblir, je faiblirais, monsieur, oui, monsieur, je faiblirais, car je l'adore, malgré moi, il est vrai, mais je l'adore... faites arrêter la voiture.

La vieille fille descendit aussitôt du fiacre.

Épicure lui dit en avançant sa tête en dehors de la portière :

— Paola, tout est rompu entre nous... guerre à mort! jamais, non jamais je ne serai votre époux, je mourrais plutôt en prison.

— Je ne veux pas vous écouter, reprit mademoiselle Clochet, en s'éloignant précipitamment.

Elle fit quelques pas, puis elle se retourna, et regardant d'un air indécis le fiacre qui roulait vers la place du Chatelet, elle murmura :

— Ma foi ! tant pire, je vais dire qu'on le laisse tranquille... Ça me brise le cœur de le savoir courroucé contre moi... Oh! mais, non, il faut que je sois vengée ; il m'a trop vilipendée, trop abreuvée de mépris, et il recommencerait encore... Si je le lâchais, je commettrais une lâcheté.

— Elle sourit à ce jeu de mot qui lui parut infiniment spirituel, et pour détourner sa pensée de Roch Épicure, elle résolut de regarder les enseignes, distraction simple et innocente, mais qui a souvent de grandes conséquences, pour les flaneurs de l'un et de l'autre sexe.

Le premier écriteau sur lequel Paola fixa machinalement ses yeux, portait cette inscription :

Madame veuve Cidalise Bidon.

— Grand Dieu ! s'écria la vieille fille, Cidalise Bidon... Est-ce bien elle ? J'ignorais qu'elle habitât Paris... Cidalise Bidon, ce nom n'est pas commun .. et puis veuve...

ça doit être ma femme... du reste, rien ne m'empêche de m'en assurer.

Mademoiselle Clochet entra immédiatement dans cette maison devant laquelle le hasard l'avait arrêtée, et s'adressant à une jeune fille qui occupait le premier comptoir:

— Madame Cidalise Bidon, s'il vous plaît?

— Elle est sortie ; mais si c'est pour une affaire que vous venez, mademoiselle Rosine vous répondra.

— Je désire parler à votre maîtresse, en personne.

— Ayez la bonté de repasser, puisqu'elle est sortie.

— A quelle heure rentrera-t-elle ?

— A quatre heures.

— Pardon, encore un mot, votre maitresse est-elle native de Toulouse.

— Oui, madame.

— Plus de doute ! s'écria Paola. O hasard voilà de tes coups ! Je reviendrai à quatre heures.

— Vous ne laissez pas votre nom, madame?

— Non, c'est inutile.

Mademoiselle Clochet sortit, en poussant des exclamations de surprise qui égayèrent beaucoup toutes les demoiselles employées dans le magasin. Les malicieuses jeunes filles échangèrent entre elles les plaisanteries suivantes :

— Cette femme a l'air d'une tireuse de cartes en chambre.

— Non, c'est une tripière retirée des affaires, et qui s'est fait habiller d'après les dernières modes de Longchamps.

— C'est une détaillante de province.

— Ou une ancienne jeune première de Bobino.

— Elle abuse un peu trop du chrysocal et des bouchons de caraffes, etc., etc.

Nous avons laissé le malheureux Roch Épicure dans une position critique; il faut voir comment il s'en tirera.

Pendant quelques minutes, il fut som-

bre et silencieux ; il réfléchissait profondément, il combinait son plan de bataille. Lorsque la voiture eut dépassé le marché des Innocents, il dit au garde du commerce :

— Puisque vous ne voulez pas que je monte chez le particulier à qui j'ai l'intention de tirer une carotte, faites arrêter le fiacre devant le restaurateur, au bout de la rue. Nous nous installerons dans le salon ; j'écrirai à celui qui doit être mon libérateur ; un de vos hommes portera ma lettre, et en attendant la réponse, nous mangerons un morceau, car je n'ai qu'une tasse de café dans le ventre depuis ce matin, et j'ai une faim féroce

— J'y consens, dit le garde du commerce, mais n'abusez pas de ma complaisance... donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne chercherez pas à vous échapper.

— Vous n'avez rien à craindre, vous serez deux pour me retenir.

— N'importe ! donnez-moi votre parole d'honneur.

— Eh bien ! je vous donne ma parole d'honneur, dit Épicure à haute voix, mais il murmura entre ses dents : que je ne négligerai rien pour me tirer de vos griffes.

Épicure trouvant sa conscience parfaitement tranquille, au moyen de cet ingénieux sous-entendu, donna dès qu'il fut hors du fiacre, un croc en jambe au garde du commerce qui était près de lui, et s'élança dans une allée très-sombre et située tout-à-côté du restaurateur qu'il avait indiqué. Les recors voulurent le poursuivre, mais ils furent arrêtés par la porte de l'allée que le fuyard eut le temps de fermer et de verrouiller. Pendant que les gardes du commerce frappaient violemment avec le marteau de fer, Épicure aborda le portier qui sortait de sa loge, et qu'il connaissait intimement, car il avait habité cette maison.

— Père Ladureau, dit-il, les anglais sont

à ma poursuite ; il faut que vous m'accordiez l'hospitalité. Allez ouvrir pendant que je vais me cacher dans votre soupente. Vous leur direz que je suis sorti par la porte cochère donnant sur la place du Chatelet.

— C'est compris, répliqua le portier qui avait de l'esprit.

Le commis-voyageur fut bientôt sur le plancher de la soupente, avec l'aide d'une échelle, qu'il retira prudemment, puis il baissa la trappe qui fermait la chambre à coucher du père Ladureau, horrible galletas, noir, infect, privé d'air.

Cependant le portier ouvrit aux gardes du commerce qui lui demandèrent aussitôt:

— Qu'est devenu l'homme qui a fermé cette porte.

— Il est loin, s'il court encore, répondit le malin concierge. Est-ce que c'est un voleur ?

— C'est un débiteur... mais qu'est-il devenu ?

— Il est loin, s'il court encore, je vous vous l'ai déjà dit... Au moment où je sortais de ma loge pour voir qu'est-ce qui faisait tant de bruit, ce brigand s'est jeté sur moi, et m'a renversé en *s'ensauvant* par la place du Chatelet.

— Maison à deux portes, nous sommes *réguisés*, dit un des recors.

— Je suis joliment fâché de ne pas avoir crié à mon collégue qui tire le cordon de l'autre côté d'empêcher de sortir la canaille qui venait de me flanquer les quatre fers en l'air.

— Il faut savoir quelle direction il a prise, dit le garde du commerce. Adressons-nous à l'autre concierge.

Le père Ladureau rentra dans sa loge. Épicura entr'ouvrit la trappe et demanda à voix basse :

— Sont-ils partis?

— Pas encore, bougez pas. Quand vous

n'aurez plus rien à craindre, je chanterai *la mère Michel.*

Le garde du commerce revint près du père Ladureau, et lui dit :

— C'est bien étonnant, mon vieux, votre collègue prétend qu'il n'a vu passer personne.

— C'est qu'il n'a pas fait attention.

— Je crois plutôt que vous nous avez conté des fariboles et que vous avez caché notre homme.

— Moi, j'aurais caché un scélérat qui a failli me casser les reins, allons donc! Et puis où diable l'aurais-je caché ? Cherchez dans tout mon logement, je vous le permets, et je suis un bon enfant, car je pourrais exiger le juge de paix.

— Vous avez une autre chambre, vous ne couchez pas ici!

— Je fais mon lit tous les soirs, dit le portier, en montrant un matelas roulé dans un coin de la loge, et qui appartenait à Ladureau fils, apprenti bottier.

Le malin concierge fit toutes ses réponses avec tant de candeur, que le garde du commerce cessa de douter de lui, et se retira en jurant de *repincer* Roch Épicure.

Le père Ladureau ayant chanté d'un ton joyeux *c'est la mère Michel qu'à perdu son chat*, le commis-voyageur ouvrit la trappe.

— Je les ai engourdis, fusillés, dit le portier, mais ils peuvent revenir... Descendez vite et montez dans le logement du premier qui est vacant... voici la clef.

Lorsqu'Épicure eut changé d'*asyle*, il écrivit à son propre portier une lettre dans laquelle il le chargeait de remettre au porteur, une petite cassette placée sur sa cheminée. Dès que cette cassette fut entre les mains du commis-voyageur, il l'ouvrit et en tira d'abord une foule de lettres d'amour, puis tout au fond, il finit par découvrir un médaillon en or, qui contenait sous un verre une mèche de cheveux artistement disposée pour dessiner un cœur.

— Heureusement que je n'ai pas perdu cette babiole, dit-il, en regardant attentivement le médaillon. Puis comme ce bijou était noirci sur le bord, Epicure prit son canif afin d'enlever la tâche, en grattant légèrement. Il appuya sans doute, avec son canif, sur un secret, car le médaillon s'ouvrit comme une montre.

— Tiens! ça s'ouvre! dit Roch, je ne connaissais pas cette particularité.

Il regarda l'intérieur du médaillon, et sur une plaque d'or, il lut une inscription gravée.

— Nom d'une pipe! s'écria-t-il au comble de la surprise. En voilà une drôle tout de même.

Il se mit à rire aux éclats, puis il se promena long-temps d'un air préoccupé, enfin il donna dix francs au père Ladureau, sortit, et descendit rapidement la rue St-Denis.

V.

LA MÈCHE DE CHEVEUX.

Népomucène Balaroux était tellement abattu, paralysé par la frayeur qu'il fut obligé de prendre une voiture pour aller de sa demeure à celle de madame Cidalise Bidon.

— Mon Dieu ! comme ce fiacre a roulé

vîte! dit-il, lorsque la citadine s'arrêta devant la porte de la terrible veuve.

— Je vous laisse, mon père, dit Symphorien.

— Non, je veux que tu m'accompagnes, je veux que tu sois près de moi, tu joindras tes prières aux miennes pour obtenir mon pardon de Cidalise.

Madame Bidon assise sur un canapé, à côté de sa nièce, attendait dans son salon *les personnes très-influentes* qu'elle avait annoncées à l'infortuné Balaroux. Elle ne cacha pas sa surprise en voyant entrer Symphorien avec le passementier.

— Monsieur, lui dit-elle, puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de votre visite?

Symphorien regarda Balaroux, et comme ce dernier gardait le silence, il répondit d'un air embarrassé :

— Madame, je ne viens pas pour dîner,

c'est seulement pour avoir le plaisir de vous voir...

— Je suis infiniment flattée, reprit la veuve. Et s'adressant au passementier qui, le corps affaissé, assis sur le bord d'une chaise, tenait ses yeux fixés sur le parquet, en tortillant les rubans de son chapeau, comme un enfant timide, qui vient pour la première fois dans le monde.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Népomucène? dit-elle. Vous avez l'air bien désolé. Vous devriez être heureux, car, ainsi que je vous l'ai écrit, vos affaires vont très-bien, je puis même dire que votre nomination est certaine; elle sera signée demain ou après demain ou plus tard... mais je me suis donnée du mal... Les calomnies que vos concurrents répandaient sur votre compte, étaient écoutés avec complaisance... Je les ai vaillamment combattues... J'ai dit : on n'accuse pas un homme sans fournir les preuves de ses crimes; or, puis-

que les preuves ne viennent pas à l'appui des accusations, vous devez passer outre, messieurs, vous devez croire à l'innocence de M. Balaroux, etc., etc... Enfin, j'ai enlevé tous les suffrages.

— Je n'aurai jamais la force de lui parler, pensa le passementier, je préfère lui écrire.

— Comment! vous ne me remerciez pas? reprit la veuve.

— Oh! si, je vous jure que ma reconnaissance sera éternelle.

— Mais qu'avez-vous donc? Seriez-vous malade.

— Non, madame.

— Votre visage est bouleversé... Il vous est arrivé quelque chose que vous voulez me cacher. J'ai deviné, n'est-ce pas?

Balaroux allait répondre négativement, mais Symphorien lui coupa la parole, en disant:

— Oui, madame, vous avez deviné.

Monsieur va vous faire une grande révélation.

— Une grande révélation ! De quoi s'agit-il ? demanda Cidalise. Parlez donc.

Balaroux ne pouvait plus reculer, il fallait qu'il s'exécutât sur-le-champ.

— Je voudrais être seul avec vous, répondit-il, d'une voix étranglée.

— Eh bien ! passons dans ma chambre à coucher.

Le passementier tremblait comme une feuille agitée par un vent d'automne.

— Du courage, mon père, lui dit Symphorien à voix basse.

— Je n'ai jamais transpiré si fort, murmura le gros homme. C'est comme si j'avais avalé une décoction de sureau.

Et soutenu par son fils, il se dirigea d'un pas chancelant vers la chambre à coucher de madame Bidon.

— Rosine, dit la veuve, en s'adressant à

sa nièce, vous recevrez les personnes que j'attends.

— Que signifie tout cela? demanda la jeune fille à Symphorien.

— M. Balaroux va dire à votre tante qu'il est mon père.

— Vraiment! quel bonheur!

— Quel bonheur pour vous et pour moi, mais pour lui!... Madame Bidon ne voudra plus l'épouser sans doute, et il l'aime, le malheureux!

— Oh! elle finira par lui pardonner.

— Dieu le veuille!

— Ma tante cédera à nos priéres, dit la jeune fille; mais comment avez-vous découvert?...

— Ne m'interrogez pas, Rosine! s'écria Symphorien. Contentez-vous de savoir que M. Balaroux est mon père. Promettez-moi que vous ne m'adresserez jamais une seule question à cet égard.

— Pourquoi?

— Parce que j'aurais de la répugnance, de la honte à vous conter cette histoire.

— Alors, je vous jure que je ne vous interrogerai jamais.

— Merci, Rosine, vous êtes un ange. Le serment que vous venez de me faire soulage mon cœur ulcéré.

— Lorsque madame Bidon eut fermé la porte de sa chambre à coucher, elle dit au passementier :

— Parlez, je vous écoute.

— Il la regarda comme l'accusé regarde le président du tribunal, lorsqu'il se voit forcé d'avouer son crime, puis il ouvrit la bouche pour parler, mais sa gorge était sèche, sa langue paralysée, il lui fut impossible de prononcer un seul mot.

— Vous expliquerez-vous, à la fin! s'écria Cidalise avec impatience. Vous me faites bouillir.

— Madame... murmura Balaroux en s'agenouillant lourdement.

— Pourquoi cette humble posture ? demanda la veuve étonnée.

— Le coupable doit s'agenouiller devant son juge.

— Le coupable ! Vous êtes coupable ?

— Oh ! l'expression est trop douce, c'est criminel, c'est infâme qu'il faut dire.

— Qu'allez-vous m'apprendre ? grand Dieu ! s'écria Cidalise, en reculant épouvantée. J'ai peur.

— Et moi donc ! répondit Balaroux avec naïveté.

— Mais de quoi s'agit-il ? Expliquez-vous !

— Mon Dieu ! comment lui dire cela ? murmura le pauvre homme, en se tordant les mains. Je crois qu'il vaut mieux arriver au but tout de suite, d'un seul coup... Sachez donc que le hasard nous a fait découvrir aujourd'hui le père de Symphorien.

— Après.

— Eh bien ! ce père, c'est...

— Vous ! s'écria la veuve avec horreur.

— Oui, répondit le passementier, d'une voix sifflante.

Et brisé par ce dernier effort, il s'assit sur ses talons.

— Quel scandale! reprit madame Bidon profondément indignée, quel scandale! Votre nomination est impossible à présent... Vos concurrents avaient raison, ils ne vous calomniaient pas... Pourquoi me suis-je mêlée de cette affaire? Que pensera-t-on de moi? Vous êtes père, et vous n'avez jamais été marié... Ah! voilà le fruit des lectures de Voltaire!

— Ne m'accablez pas ainsi, miséricorde! s'écria Balaroux d'une voix suppliante, en joignant les mains, et en fixant sur la veuve ses yeux remplis de larmes.

— Sortez, répondit-elle, en s'éloignant de quelques pas.

— Cidalise, dit le passementier, en se traînant près d'elle, sur ses genoux.

—Vous osez m'appeler Cidalise, malheureux!

— Je n'en suis pas digne, je le sais bien, mais excusez-moi, vous êtes une sainte femme, vous avez de la religion... la religion ordonne de pardonner.

Et il voulut embrasser les pieds de l'inflexible veuve.

— Ne m'approchez pas, s'écria-t-elle, en sautant de côté, comme si elle eut failli marcher sur un serpent. Ne m'approchez pas! et sortez, je vous l'ordonne. Ne souillez pas plus long-temps ma demeure de votre présence impure. Mais sortez donc! répéta-t-elle, en ouvrant la porte de sa chambre à coucher.

— Oh, madame, murmura l'infortuné Népomucène d'une voix éteinte, je suis tellement brisé par la douleur qu'il m'est impossible de me relever.

Il ne mentait pas, le brave homme, il était cloué au sol par les genoux.

Symphorien entra tout-à-coup, et il dit avec cette admirable naïveté qui le caractérisait, et qui le caractérise toujours, car il vit encore, Dieu merci !

— Madame, grâce pour mon père ! Il ne le fera plus.

— Vous ne serez pas impitoyable, reprit Balaroux.

— Laissez-moi, s'écria Cidalise en repoussant le jeune homme qui s'agenouillait comme son père.

En ce moment, mademoiselle Paola Clochet parut sur le seuil de la porte et compléta le tableau.

— Cidalise, dit-elle, est-ce bien vous ? Ah ! que vous êtes changée, ma chère !

— Qui êtes-vous, madame ? demanda la veuve.

— Vous ne me reconnaissez pas... il paraît que je suis changée aussi... Je me nomme Paola Clochet.

— Paola Clochet ! s'écria madame Bidon.

Et pâle et tremblante, elle dit après un moment de silence :

— Ah! oui, je vous remets.

— La vieille fille reprit, en désignant les deux hommes agenouillés devant la veuve:

— La position de ces deux messieurs, et les cris: grâce! grâce! que j'ai entendus proférer, me font deviner qu'on vient de découvrir le grand mystère... Le papa Balaroux est bien coupable sans doute, mais mais si vous êtes libre l'un et l'autre, un bon mariage peut tout réparer.

— Un mariage! dit Cidalise.

— Mais dam, oui, répliqua mademoiselle Clochet, votre enfant...

— Paola, vous avez juré de vous taire, interrompit la veuve, avec impétuosité.

— Ma chère, la discrétion est inutile maintenant puisque vous vous connaissez.

Le passementier s'était relevé brusquement; la face cramoisie, l'œil en feu, il

s'approcha de mademoiselle Clochet et s'écria :

— Vous avez dit son enfant.. Elle en a donc un aussi ?

— Mais c'est le même, c'est le vôtre, monsieur.

— Le mien !

— Ah ça! vous ne l'avez donc pas reconnue ? Elle était votre bergère.

— Ma bergère!

— Il ne vous a donc pas dit qu'il était votre pierrot ? ajouta la vieille fille, en s'adressant à Cidalise qui courbait la tête. Il ne vous a donc pas dit qu'on vous avait trompée, que votre enfant n'était pas mort ?

— Ah ! je comprends, s'écria Symphorien ivre de joie, je comprends, j'ai un père et une mère enfin.

Et il embrassa madame Bidon.

— Tu as une mère, mais tu n'as plus de père, répondit Balaroux avec amertume, non, tu n'as plus de père, car cette femme

n'était pas ma bergère... La mienne était blonde et madame est brune, très-brune.

— Oh! quel malheur! murmura Symphorien.

Cidalise était anéantie.

Balaroux, au contraire, avait retrouvé toute sa force, toute son énergie, il était grandi de plusieurs centimètres, il toisa la veuve Bidon avec mépris, et croisant les bras sur sa poitrine, il prononça ces paroles d'une voix tonnante :

— Vous jouiez la vertu, madame, vous qui êtes coupable, et vous m'accabliez, moi qui suis innocent; car je suis innocent, je n'ai pas d'enfant, moi, et vous en avez un, vous. Voilà le fruit des lectures de l'église.

Il ricana d'un air profondément satanique, en lançant à Cidalise cette raillerie qui lui paraissait infiniment mordante et spirituelle.

— Épargnez-moi, murmura la veuve, en joignant les mains d'un air suppliant.

— Avez-vous eu pitié de mes larmes, tout-à-l'heure ? répondit le passementier, pour rendre la contre-partie plus complète. Je me suis traîné à vos genoux, et vous m'avez repoussé. Je serai comme vous sans miséricorde ; je vous rendrai toutes les tortures que vous m'avez infligées.

Oh ! monsieur, dit Symphorien, c'est la colère qui vous fait parler ainsi... Vous avez l'âme trop noble pour commettre une lâcheté, en vous vengeant d'une femme.

— Ah ça ! il y avait donc deux bergères et deux pierrots, dans ce bal de malheur ? s'écria mademoiselle Clochet.

— Oui, mademoiselle, répondit Épicure que l'on venait d'introduire dans le salon, et qui ayant entendu les dernières paroles prononcées par la vieille fille, entra aussitôt dans la chambre à coucher, dont la porte était ouverte.

— Vous n'êtes pas à Clichy ! dit mademoiselle Clochet.

— Cela me paraît probable, puisque je suis ici, répliqua le commis-voyageur.

— Vous avez donc payé?

— Ne parlons pas de ma créance, je vous en prie. Des intérêts bien plus graves doivent nous occuper. Comme vous le disiez tout-à-l'heure, il y avait deux pierrots et deux bergères à ce bal de Toulouse. Je connais maintenant le nom de la mienne. Lorsque je la saisis dans mes bras pour la sauver des flammes, un médaillon qu'elle portait à son cou, et qui contenait une mèche de cheveux; se détacha, je le ramassai immédiatement et je le mis dans ma poche. Or, le hasard m'a fait découvrir aujourd'hui le secret qui ouvre ce médaillon, et dans l'intérieur, sur une plaque d'or, j'ai lu cette inscription: Donné à la charmante Cidalise par son heureux époux Thimothé Bidon, le 1er Janvier 1814. Voici le joyau en question, le reconnaissez-vous, madame Bidon.

La veuve, rouge de honte, ne put répondre que par un signe de tête affirmatif.

— Vous êtes mon père, dit Symphorien.

— Cela n'est plus douteux maintenant, répliqua le commis-voyageur, heureux de voir la confusion de Cidalise, qui avait toujours été son ennemie, qui l'avait fait chasser de la maison Balaroux.

Symphorien s'approcha du passementier et lui serrant affectueusement la main, il dit à voix basse :

— Je vous regrette bien sincèrement, monsieur ; mais ce n'est pas ma faute.

— Ni la mienne, répondit Balaroux.

— Sois tranquille, mon fils, réprit Épicure, je serai digne de toi. A dater d'aujourd'hui, je change de conduite, je deviens un autre homme.

— Monsieur, dit Cidalise, pour sauver la morale, pour légitimer notre enfant, il faut que nous nous unissions pour un mariage.

— Oh ! je ne veux pas de ça ! je m'oppose formellement à cet arrangement ! s'écria mademoiselle Clochet. Épicure m'appartient... Je le flanquerai en prison...

— Madame, je vous paierai, interrompit Symphorien.

— Cidalise, dit Balaroux, je me suis emporté contre vous tout-à-l'heure, parce que vous m'aviez traité avec une dureté sans pareille, mais je vous aime toujours, j'oublie le passé et je sollicite encore votre main.

— Je ne puis vous l'accorder, répliqua la veuve. Et s'adressant à Épicure :

— Vous ferez votre devoir, n'est-ce pas?

Épicure répondit après un moment de silence :

— Mon devoir n'est pas de profiter de ma paternité pour faire payer mes dettes et pour me marier avec vous, madame, qui êtes riche, qui avez une position brillante. Oh ! non, je ne mérite pas tant de

bonheur, je mérite au contraire un châtiment terrible. Je me l'infligerai moi-même, j'épouserai mademoiselle Paola Clochet.

— Cet être là est insolent comme un laquais, dit la vieille fille, mais je l'aime malgré toutes ses imperfections, et j'accepte sa proposition.

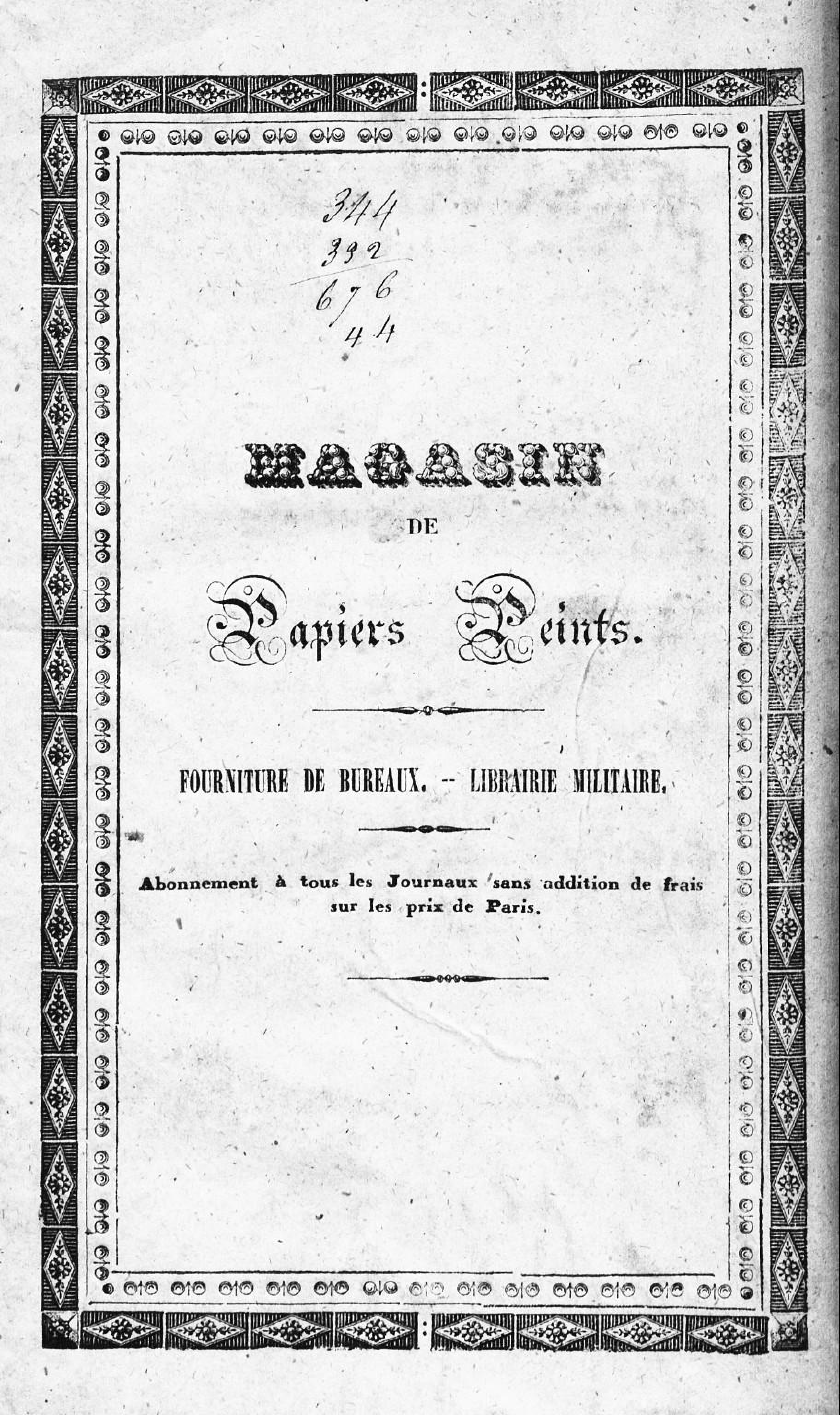
— Tu porteras mon nom, reprit Épicure, en s'adressant à Symphorien, et tu cacheras toujours celui de ta mère.

Puis s'adressant à Cidalise :

— Madame, je vous garantis la discrétion de mademoiselle Paola... Unissez-vous donc à M. Balaroux... Personne ne saura jamais ce qui s'est passé entre nous.

Madame Bidon refusa d'abord, puis elle finit par consentir.

FIN.



344
392
676
44

MAGASIN

DE

Papiers Peints.

FOURNITURE DE BUREAUX. -- LIBRAIRIE MILITAIRE.

Abonnement à tous les Journaux sans addition de frais sur les prix de Paris.